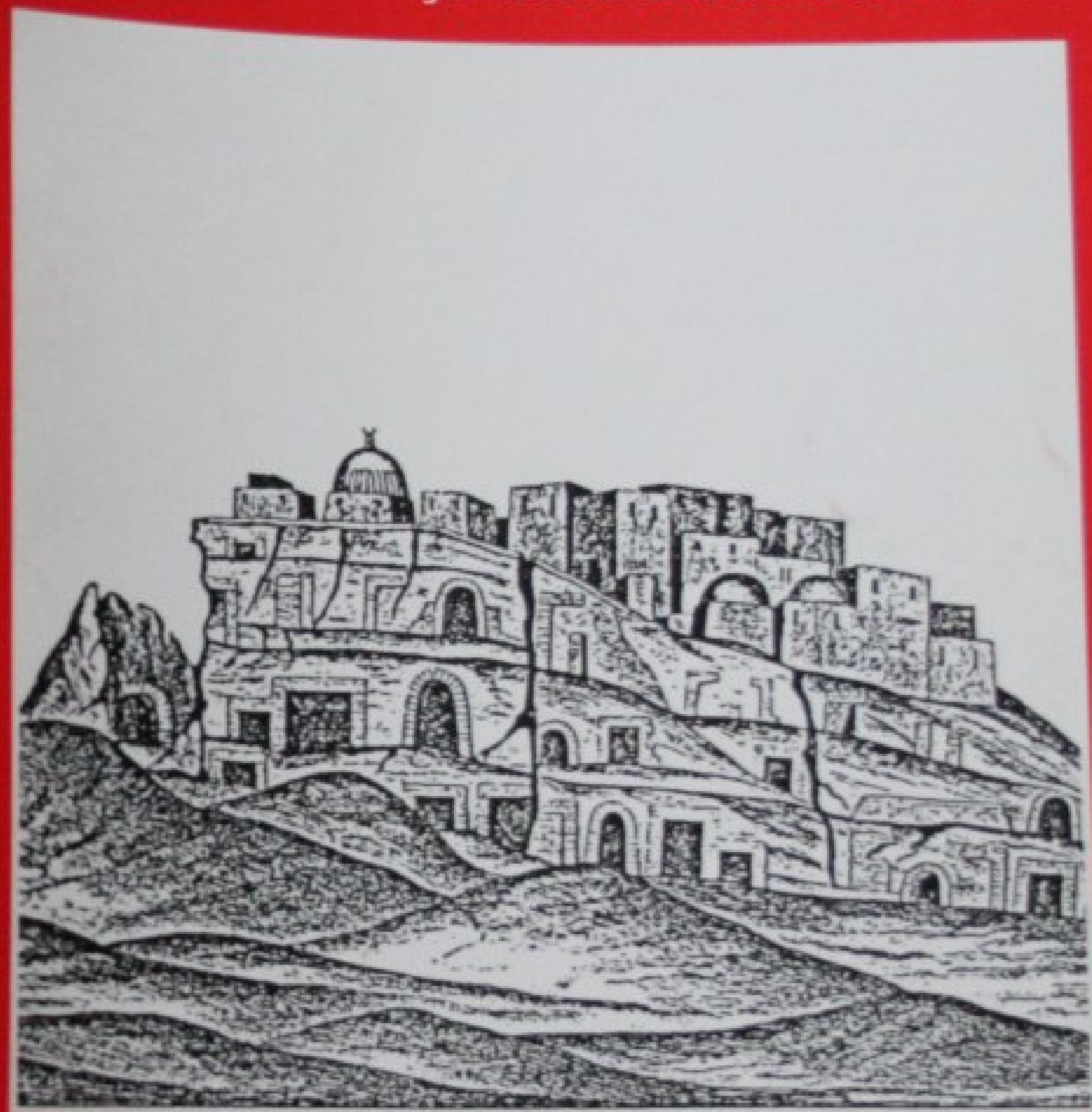
N° 151; R. Freed, C. von Pilgrim, J. Yoyotte

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE



N° 151 Juin 2001



**SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE**

COLLÈGE DE FRANCE

Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

## COMPOSITION DU BUREAU



## REVUE D'ÉGYPTOLOGIE





ISSN 0037-9379

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

## RÉUNIONS TRIMESTRIELLES COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 151 juin 2001



* Conférence prononcée lors de la réunion du 24 mars 2001.

## RÉUNION DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE
21 juin 2001

La réunion s'est tenue le 21 Juin 2001, sous la présidence de Mme Dominique Valbelle, présidente, assistée de MM.Jean Leclant et Didier Devauchelle, vice-présidents.

**Compte rendu de la précédente réunion**

Mme Véronique Laurent, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente réunion du 24 mars 2001 (BSFE 150 ), aucune observation n'est formulée.

**Membres excusés**

M. Jean-Guy Ancelin, Mme Simone Brenner, M. Jean-Yves Carrez-Maratray, Mlle Sylvie Caroff, Mlle Astrid Chareille, Mme Claude Chauveau, Mme Madeleine Della Monica, M. Michel Dewachter Mme Brigitte Drix, Mme Jacqueline Droguet, M. François Imholz, M. Jean-Daniel Krzyzosiak, Mme Yvette Leloup, Mme Juliette Lengrand, M. Jacques Livet, M. Peter Lorre, M. Bernard Mathieu, M. Arpag Mekhitarian, Mme Solange Pintiaux, M. Bruno Richard, Mme Marie Josée Sudrie, M. Roland Tefnin, Mme Vera Van Droste, Mme Christiane Ziegler.

**Nouveaux Membres**

M. Alain Bliez, M. Michel Brandt, Mme Roselyne Cepro, M. André Chapelin, Mme Jacqueline Français, M. Hubert R. Fressingeas, Mme Corinne Gais, Mme Eliette Granet, M. Benjamin Martin, M. Raymond Monfort, M. Jean-Yves Priest. M. Daniel Rosseau, M. Daniele Salvodi, M. Piercarlo Scalella, Mlle Valentine Songeur, Mlle Isabelle Thévignot, Université de Swansea, Grande Bretagne, Université de Liverpool, Grande Bretagne, Université de Seattle, U.S.A, Université de Victoria, Australie.

**Vie de la Société**

Le Comité de la Société s'est réuni le jeudi 21 juin 2001 au Collège de France, salle n°7.

Étaient présents: Mmes B. Affholder, M.-A. Bonhême, V. Laurent, N. Lienhard, B. Letellier, B. Menu, L. Pantalacci, D. Valbelle, Ch. Ziegler. MM. P. Comte, J.-Cl. Degardin, D. Devauchelle, J. Leclant, B. Lurson, O. Perdu, A. Zivie. MM. B. Richard, Y. Koenig, R. Souchet, Cl. Traunecker, M. Valloggia, s'étaient fait excuser.

En vue du vote pour le renouvellement du Comité, les candidatures ont été présentées aux membres du Comité pour approbation, selon les statuts de notre association. Les candidatures retenues seront soumises au vote des adhérents. Ce vote se déroulera par correspondance courant septembre et octobre 2001. Les résultats seront proclamés au cours d'une Assemblée Générale extraordinaire qui se tiendra le Vendredi 19 octobre, au siège de la Société Française d'Égyptologie, au Collège de France.



**Nouvelles de l'Égyptologie**

**Conférences et colloques**

- Un colloque sur *L'invention de l'écriture dans l'Égypte ancienne et chez ses voisins* se tiendra à Khéops Égyptologie, 16 rue Albert Bayet 75013 Paris, les **2, 3, 4 et 5 juillet à 17h30**.

- À l'Université Lyon II, un colloque C.N.R.S.: *Des Néferkarê aux Montouhotep* **du 5 au 17 juillet** à la Maison de l'Orient.
  7, rue Raulin. 69007 Lyon. tel: 04 72 71 58 60 / 58 83.

- Le **18 juillet** au musée de Birmingham se tiendra *The Delta Colloquium* sur les dernières recherches dans le delta. À l'issue de ce colloque le professeur Gaballa Ali Gaballa, Secrétaire Général du Conseil Suprême des Antiquités, donnera la conférence de la Fondation Sackler.

- Du **10 au 13 octobre**, colloque international organisé par l'association A.I.D.E.A.: *La dépendance rurale dans l'Antiquité proche-orientale* à Banyuls-sur-mer.
  Informations: Mme Bernadette Menu, raccourci de l'école, 07200 Lanas. T.el.: 04 75 37 73 64.

- Un colloque intitulé: *Regards croisés sur la naissance et la petite enfance dans l'Antiquité* se déroulera du **28 novembre au 1 décembre 2001** à Fribourg.
  Sciences de l'Antiquité, Université de Fribourg, rue Pierre-Aeby 16, CH-1700 Fribourg. tel.: +41 26 300 78 34/38, fax: +41 26 300 97 14
  Au cours de ce colloque Mme Françoise Dunand donnera une conférence publique le **30 novembre 2001** sur les *Pratiques funéraires autour de la naissance en Égypte ancienne jusqu'à l'époque gréco-romaine*.

**Rappel** : le 23^e^ congrès de papyrologie se tiendra à l'Académie des sciences à Vienne en Autriche du **22 au 28 juillet 2001**.

**Expositions**

- Au Musée d'art et d'histoire de Genève se tient une exposition du **5 avril au 26 août 2001**: *Sortir au jour. Art égyptien de la Fondation Martin Bodmer - Bibliotheca Bodmeriana.*
  Du **30 août au 25 janvier 2002** une autre exposition: *Reflets du divin.*
  2, rue Charles Galland, CH-1206 Genève.
  tel.: +41 22 418 26 00, fax: +41 22 418 26 01 e-mail: mah@ville-ge.ch

- Au British Museum, l'exposition *Cléopâtre d'Égypte. De l'histoire au mythe*, depuis **le 12 avril jusqu'au 26 août 2001**. Du **8 novembre 2001 au 17 mars 2002** l'exposition itinérante intitulée *Agatha Christie et l'Orient.*
  Great Russell Street, London WC1B 3DG
  tel.:020-7323 8299, e-mail: information@thebritishmuseum.ac.uk

- Du **4 mai au 3 septembre 2001** au Musée Denon à Châlons sur Saône, une exposition: *Le voyage en Égypte: des regards appliqués, Vivant Denon et les photographes du 19e siècle.* Place de l'Hôtel de Ville, F-71100 Châlons sur Saône.

- Au Musée Dobrée de Nantes une exposition sur les tissages coptes *Au(x) Fil(s) du Nil* s'ouvrira du **19 octobre 2001 au 20 janvier 2002**.
18 rue Voltaire, F-44004 Nantes
Tel. +33 2 40 71 03 50, fax: +33 2 40 73 29 40
e-mail: Musee-Dobree@cg44.fr

### Année 2002

#### Conférences et colloques

- L'Université de Birmingham annonce une conférence internationale intitulée: *Le corps vêtu dans le monde antique* du **17 au 19 janvier 2002**.
The Open University, Walton Hall, Milton Keynes,UK. MK6 7AA
Informations auprès du: Dr Lloyd Llewellyn-Jones at
l.j.llewellyn-jones@open.ac.uk

- La 8e conférence internationale pour les études démotiques aura lieu à l'Université de Würzburg du **27 au 30 août 2002**.
Institut für Ägyptologie der Universität, Würzburg Residenzplatz 2, D-97070 Würzburg.
tel.: +49 931 31 28 18, fax: +49 931 57 22 61
e-mail: i-aegyptologie@mail.uni-wuerzburg.de

#### Congrès

- L'Université de Mayence annonce le premier congrès international pour les études du Moyen-Orient, du **8 au 13 septembre 2002**.
Information via http://www.wocmes.de





## *In Memoriam*

Jean-Philippe Lauer s'est éteint le 15 mai dernier; avec lui est disparu le doyen de l'égyptologie française – je dirai presque aussi le doyen de l'égyptologie égyptienne tant Jean-Philippe Lauer apparaît comme le symbole de la coopération franco-égyptienne. Il venait d'entrer dans sa centième année, étant né à Paris le 7 mai 1902. Toute notre communauté scientifique le connaissait et l'aimait; d'une modestie exemplaire, il était devenu cependant une figure légendaire de l'archéologie pharaonique. Depuis des décennies, des milliers de touristes l'ont vu à l'œuvre sur le plateau de Sakkara, procédant à l'anastylose patiente du monument de Djoser; sur le fond de sable du désert, une image était familière: sa mince silhouette vêtue de kaki clair, surmontée d'un petit chapeau de toile, la démarche un peu saccadée, un carnet pour croquis à la main. Dans les colloques et les réunions savantes, il apportait le point de vue de l'homme de terrain, spécialiste par excellence des pyramides de l'Ancien Empire, auxquelles il a consacré tant de volumes et d'articles érudits. C'est avec la plus grande courtoisie qu'il accueillait les jeunes collègues et leur faisait partager ses connaissances, fruits d'une très longue expérience.

Les Lauer étaient d'origine alsacienne, l'arrière grand-père et le grand-père de Jean-Philippe étant architectes. Par exception son père était devenu archiviste-paléographe, le premier de sa promotion à l'École des Chartes; cet homme austère fit toute sa carrière comme conservateur au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale; plusieurs ouvrages importants et de nombreux articles assurèrent sa notoriété; du côté maternel, la famille était celle d'industriels du sucre dans l'Oise. La jeunesse de Jean-Philippe, l'aîné des enfants, se passa dans le quartier de Passy; bachelier (latin – grec – philosophie), il

reprit la tradition familiale et s'orienta vers des études d'architecture à l'École des Beaux-Arts de Paris; en 1926, il obtint son diplôme d'architecte.

Il a maintes fois conté comment, dans la crise économique que subissait la France d'alors, la chance s'offrit à lui d'un poste en Égypte où résidait son cousin par alliance l'architecte Jacques Hardy: Pierre Lacau, directeur du service des Antiquités de l'Égypte, cherchait un débutant pour aider, à Sakkara, l'archéologue anglais Cecil M. Firth; le contrat proposé était de huit mois. J.-Ph. Lauer fut saisi immédiatement par la fascination de cette vallée si verte, avec les immenses bassins de l'inondation, et par l'éblouissement du désert. Il s'attaqua aussitôt au relevé des monuments récemment découverts par le savant suisse Gustave Jéquier à Sakkara-sud: le complexe funéraire de Pépy II et de ses reines. Puis il s'installa dans la maison que Firth avait fait construire pour son jeune architecte, maison que la plupart d'entre nous connaissent bien, dominant superbement la palmeraie de la vallée et un très vaste – et magnifique – horizon. Disciple du grand archéologue américain Georges Reisner, Cecil Firth était un homme jovial, doué d'un grand sens de l'humour, parlant français à la perfection; il prit Lauer en estime et l'associa bientôt à ses propres recherches menées dans l'enceinte de la pyramide à degrés de Djoser: ce fut alors la mise en évidence des «maisons» dites du Sud et du Nord, le déblaiement de secteurs de la grande enceinte, ce grand mur blanc aux saillants et rentrants si caractéristiques, les recherches dans l'appartement funéraire du roi avec la découverte des niches à stèles et les étincelantes plaquettes de faïence bleue, les dégagements du côté Sud du complexe avec la «frise des cobras» puis l'exploration du tombeau Sud de Djoser, enfin sur le flanc Est de la pyramide à degrés la découverte de deux galeries profondes où avait été entassée une extraordinaire collection de trente cinq mille vases, coupes, assiettes des roches les plus diverses (albâtre, schiste, diorite, porphyre), de quoi remplir plus de six mille caisses, car toute cette vaisselle gravée parfois du nom des Pharaons précédents, ceux des deux premières dynasties, se trouvait effroyablement cassée. Après la mort soudaine de Cecil Firth lors d'un voyage de congé en Europe en 1931, Jean-Philippe Lauer continua seul la tâche.

En 1929, il avait épousé en l'église Saint-Sulpice Marguerite Jouguet, Mimi, la fille de l'éminent papyrologue, alors directeur de l'Institut français d'archéologie orientale (l'IFAO); trois enfants naquirent de cette union: Pierre, Daniel et la très charmante Florence, trop tôt disparue. Dans la maison de fouilles de Sakkara, où j'ai vécu plus tard avec Jean-Philippe Lauer des semaines et parfois même des mois durant, les traces de Mimi sont demeurées toujours bien vivantes; sur la magnifique terrasse, un étroit jardin mène à la pièce aux larges verrières où était installé son petit atelier de reliure. Après la guerre, Mimi Lauer ne revint guère en Égypte. Elle accompagna cependant Jean-Philippe dans l'expédition que nous effectuâmes ensemble en 1961 à Tômâs au cœur de la Nubie, lors de la campagne internationale de l'UNESCO pour la recherche et l'étude des vestiges voués à disparaître sous les flots du haut-barrage Nasser; sa gaieté faisait notre joie; avec quelle émotion je me rappelle son allégresse à découvrir Abou Simbel. Aujourd'hui, ayant perdu la vue, Mimi Lauer demeure alitée; toutes nos pensées affectueuses se tournent ce soir vers elle qui, en dépit de bien longues séparations, a toujours été si présente au cœur et à l'esprit de Jean-Philippe.

En 1939, la guerre avait surpris J.-Ph. Lauer en France; officier de réserve du génie, il fut mobilisé pour diriger un atelier de camouflage. Après la Libération, il n'eut qu'une hâte: retourner en Égypte poursuivre au contact direct du monument son œuvre d'ermite inébranlable; avec constance, il mena le dégagement des éléments de la pyramide de Djoser et leur anastylose, c'est-à-dire, selon les prescriptions de la réunion d'Athènes de 1931, l'application de la méthode de remontage des fragments d'architecture en ruine, dont il fut tout à la fois le théoricien et le réalisateur efficace sur le terrain; il reprit donc l'étude des vestiges du mur d'enceinte, dont il reconstitua l'élément d'entrée, ainsi que de la colonnade donnant accès à la grande cour, puis très méthodiquement il remit en place plusieurs pavillons de la cour du *heb-sed*. Les longues soirées, il les passait devant sa petite table, encombrée de paperasses et de projets de plans; c'est là que furent écrits les cinq volumes consacrés à la pyramide de Djoser, le premier volume de *l'Histoire monumentale des Pyramides d'Égypte*, le petit classique qu'est *Saqqarah, les monuments de Zoser* (en collaboration avec Etienne Drioton, Le Caire 1939, nombreuses rééditions) et des rapports très minutieux, remis avec ponctualité aux *Annales du Service des Antiquités* pour rendre compte, chaque campagne, des travaux qu'il avait réalisés.

La vertu majeure de Jean-Philippe Lauer a été la patience. Car que de

difficultés n'a-t-il pas rencontrées. C'est une étonnante ténacité qui lui a permis de se maintenir en dépit des jalousies que ne pouvait manquer de susciter une position internationalement convoitée, malgré les crises politiques qui ont parfois affecté les relations franco-égyptiennes, malgré aussi les lenteurs ou les erreurs d'une administration trop souvent tatillonne. Mais les plus hautes autorités égyptiennes ont cependant toujours été d'un appui fidèle envers notre regretté ami; la liste des hôtes de la maison des fouilles de Sakkara ferait apparaître les noms de tous les grands de ce monde: une visite en Égypte se devait pour eux de comporter un passage chez Jean-Philippe Lauer, dont le nom était connu à l'égal, sinon plus, que celui de Djoser. Dans ce concert d'éloges, nulle voix discordante. Sa leçon éminente n'est pas seulement celle d'une science probe, éloignée de toute recherche d'effet; c'est celle aussi d'un homme de cœur, d'un ami d'une fidélité exemplaire.

Au cours des ans, Jean-Philippe subit avec résignation, parfois avec tristesse, les évolutions politiques. À l'époque nassérienne, il fut l'un des rares Français qui eut le privilège de rester bien longtemps en Égypte; lorsque le retour en France de tous nos ressortissants fut édicté par notre Ministère des Affaires Etrangères, on s'aperçut enfin qu'il manquait à l'appel; je dus expliquer alors à la Direction des relations culturelles que Lauer faisait en quelque sorte partie du paysage égyptien – et qu'il ne courait aucun danger, d'aucune sorte. Le bref retour en France de Jean-Philippe eut d'ailleurs pour lui une conséquence bénéfique; c'est alors seulement, en 1957, qu'il fut intégré au CNRS comme maître de recherches; dans ce cadre, il prit sa retraite en 1974 comme directeur de recherches honoraire. Lorsque la situation s'améliora, il reprit sa place à Sakkara, grâce à l'appui bienveillant de S. Exc. Saroit Okacha, ministre de la Culture; ce membre éminent du groupe des «Officiers libres», docteur en Sorbonne, était un ami généreux de la France. Le contrat du fonctionnaire égyptien que fut Jean-Philippe Lauer devait durer ainsi près de trois-quart de siècle.

En 1963, au décès brutal de Jean Sainte-Fare Garnot, avec lequel il venait d'entreprendre, sur les conseils de Pierre Lacau, le déblaiement de l'appartement funéraire du roi Téti, Jean-Philippe Lauer me demanda amicalement de le rejoindre à Sakkara; bien qu'alors engagé en Nubie à l'étude du grand temple jubilaire d'Aménophis III à Soleb, dans la mission franco-italienne de Michela Schiff-Giorgini, je répondis à l'appel de Sakkara et des Textes des Pyramides, sur lesquels j'avais travaillé autrefois dans mes années de formation à l'École Pratique des Hautes Études. Désormais, chaque hiver, je devais revenir sur ce plateau magique, où l'éternité est présente à chaque pas. Longtemps, entre nous deux seuls, ce fut une sorte de duo rituel; chaque soirée, devant un petit poële nous enfumant, à la lueur incertaine d'une lampe à pétrole, s'écoulait la veillée studieuse; j'avais beau le prier de clore le travail, il s'obstinait à remplir des feuillets de son écriture fine. De notre collaboration sortirent en particulier les volumes consacrés au temple haut de Téti (en 1972), puis au temple haut d'Ounas (en 1977, ce dernier en collaboration avec Audran Labrousse). Peu à peu j'introduisis à Sakkara les membres de mon équipe: Catherine Berger, Isabelle Pierre, Audran Labrousse, Jean-Pierre Corteggiani, Alain Zivie. Stoïque, d'une étonnante retenue, Jean-Philippe supporta cette invasion; tout compte fait, je suis persuadé, bien qu'il n'en convint guère, qu'il était heureux d'avoir avec lui tous ces jeunes savants, qui l'entourèrent d'ailleurs, jusqu'à la fin, de leurs respectueuses prévenances.

L'apport de Jean-Philippe Lauer à notre discipline a été célébré par tous à travers le monde. Et tout d'abord en Égypte même, comme l'a montré d'ailleurs parfaitement la manifestation franco-égyptienne du 14 juin dernier à l'Institut de France qu'ont honorée de leur présence S. Exc. M. l'Ambassadeur Aly Maher el-Sayed et ses collaborateurs. Membre assidu du célèbre Institut d'Égypte, Jean-Philippe Lauer en est devenu le vice-président. Les honneurs ne lui ont pas fait défaut, à très juste titre. Dès 1929, la Société Centrale des architectes de France lui avait décerné sa médaille d'archéologie, puis en 1938 ce fut la médaille de vermeil; en 1989 l'Académie d'architecture lui remit sa grande médaille d'archéologie. En 1956, il avait été nommé membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur la recommandation, très chaleureuse et motivée, de Charles Picard, avec qui il avait travaillé au dégagement et à la publication des statues ptolémaïques du Sérapeum. Tous mes confrères se rappellent avec émotion sa présence, très discrète mais régulière, dans la salle des séances, où il rendit compte pendant longtemps des résultats de la campagne écoulée; en 1977, il reçut le Prix quinquennal Gaston Maspero, distinction éminente de notre Compagnie. Vice-président de la Société Française d'Égyptologie, il assistait aux séances avec cette assiduité qui était dans son caractère (il était encore parmi nous à notre avant-

dernière séance). «Corresponding fellow» de la British Academy, il était également membre du Deutsches Archäologisches Institut (Berlin) membre de l'Institut tchèque d'Égyptologie de l'Université Charles de Prague, correspondant de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth, de l'Asociacion Espanola de Egitologia. Pour une fois les mérites d'un savant authentique ont été reconnus par nos plus hautes autorités: les Présidents Hosni Moubarak et Jacques Chirac ont tenu à s'associer officiellement aux condoléances du monde entier. Rappelons seulement que Jean-Philippe Lauer était grand-officier de la Légion d'Honneur, commandeur de l'Ordre National du Mérite, de l'Ordre des Palmes académiques, de l'Ordre des Arts et Lettres; ajoutons qu'il était grand-officier dans l'Ordre de la République d'Égypte et officier de la couronne d'Italie.

Jean-Philippe Lauer n'aura pas vu achevé le Musée dont il rêvait pour Sakkara, ni retrouvé la tombe d'Imhotep, dont il avait recueilli le socle de la statue, «chancelier du roi, administrateur du grand-palais, grand-prêtre d'Héliopolis, architecte et sculpteur»; peut-être l'accès à cette dernière se trouve-t-il paradoxalement juste en face de la fenêtre de la chambre de Jean-Philippe Lauer, enfoui sous l'énorme monceau de déblais que des fouilleurs peu prévoyants ont accumulé le long de la falaise. Au nombre des disciples les plus fervents d'Imhotep dont les anciens Égyptiens firent un dieu, inscrivons désormais au tout premier rang, en signe d'éternelle reconnaissance pour sa vie et son œuvre, le nom de Jean-Philippe Lauer, architecte-archéologue en chef de Sakkara. J. Leclant





# Un autre regard sur la sculpture d'Amenemhat III

Rita FREED

Le règne de Sésostris III est souvent considéré, à juste titre, comme étant le sommet de l'évolution au Moyen Empire dans les domaines politique, administratif, aussi bien que pour l'histoire de l'art. Cependant ce point de vue masque les succès de son fils et successeur Amenemhat III qui essaya hardiment de nouvelles formes d'iconographie et de sculpture dont certains modèles furent adoptés par les générations royales à venir. Un certain nombre de chercheurs ont fait de flatteuses mais trop brèves allusions à ses réussites, allant jusqu'à affirmer que jamais la sculpture royale n'avait atteint de tels sommets[1]. Est-ce trop ou trop peu? Le but de cette étude est d'examiner un choix de sculptures d'Amenemhat III afin de repérer ce qui les rend uniques et d'essayer de déceler les sources de sa créativité.

Au cours de ces dernières années d'importantes études ont apporté un nouvel éclairage sur l'histoire et l'évolution de l'art dans la seconde moitié de la XIIe dynastie[2]. À l'exception sans doute des premières années, la dynastie jouit probablement d'une période de stabilité économique, de paix

[1] I. Matzger, Die letzten Könige der 12.Dynastie (Francfort, 1986), p. 179. Russmann observe que plus qu'aucun autre roi il a été représenté à différentes étapes de sa vie (E. Russmann et D. Finn, *Egyptian Sculpture. Cairo and Luxor* (Austin, 1989), p. 62).

[2] Voir: R. J. Leprohon, The Reign of Amenemhat III. *A Thesis submitted in conformity with the requirements for the Degree of Doctor of Philosophy in the University of Toronto, 1980*; R. Delia, *A Study of the Reign of Senwosret III. A Dissertation submitted in partial fulfillment of the Degree of Doctor of Philosophy, Columbia*, 1980; F; Polz, «Die Bildnisse Sesostris' III und Amenemhets III. Bermerkungen zur königlichen rundplastik der Späten 12. Dynastie.» *MDAIK 51* (1995); J. Wegner, «The Nature and Chronology of the Senwosret III-Amenmhat III Regnal Succession: Some considerations based on New Evidence from the Mortuary Temple of Senwseret at Abydos.» JNES 55 (1996); L. Gesterman, «Der politische und kulturelle Wandel unter Sesostris III. Ein Entwurf.» Per aspera ad astra. Wofgang Schenkel. Zum neunundfünfzigsten Geburstag. Je remercie Adele Oppenheim pour m'avoir indiqué cette référence.

intérieure; des règnes longs et prospères se succédèrent au cours desquels le pouvoir passa vraisemblablement sans heurts de père à fils. Un ostracon daté de l'an 39, récemment découvert à Abydos dans le complexe funéraire de Sésostris III, suggère que lui-même et son fils partagèrent le trône pendant au moins dix-neuf ans; par la suite Amenemhat III régna encore seize à dix-neuf années[3]. Son règne qui couvre au moins quarante-six ans fut le plus long de la dynastie.

Leprohon, grâce à l'analyse des inscriptions datées du règne d'Amenemhat III, a clairement démontré que sous ce règne l'accent fut mis sur des projets de construction à l'intérieur et qu'il fut exempt de campagnes militaires extérieures[4]. Il ne put s'offrir ce luxe enviable que grâce à l'action de son père. À l'intérieur du pays Sésostris III replia le pouvoir des nomes vers la capitale[5] et centralisa les administrations les plus importantes. À l'extérieur, il pacifia totalement le sud de la Vallée du Nil jusqu'à la seconde cataracte, assurant par là non seulement le libre accès aux mines d'or mais aussi le contrôle absolu du commerce sur le Nil. En conséquence Amenemhat III partagea la stabilité et la prospérité du pays avant d'en hériter.

Le règne de Sésostris III fut aussi une époque de renouveau artistique. Après avoir eu l'habitude d'idéaliser la physionomie royale, les artistes ont transformé les visages en représentations marquées par l'âge, la réflexion et empreintes de psychologie[6] tout en conservant le caractère traditionnel d'un corps juvénile. Ces sculptures étaient placées à Deir el-Bahari à l'extérieur du temple funéraire du fondateur du Moyen Empire, Mentouhotep II[7], où avec les bras tendus reposant à plat sur un pagne triangulaire empesé, la première forme du geste «de respect»[8], elles proclamaient leur dévotion aux dieux. Sésostris III est connu pour avoir construit des monuments depuis le delta jusqu'à la seconde cataracte[9]. À ce jour plus de

[3] Wegner, *JNES* 55 (1996), pp. 268-9.

[4] Leprohon, Reign of Amenemhat III, en particulier pp. 333 ff.

[5] Gestermann a montré que ceci n'a pas été fait en une seule fois de façon dramatique, mais qu'il s'est agi d'un état de fait mis en place progressivement qui dans certains cas a pu se passer sous le règne d'Amenemhat III «(Politische und kulturelle Wandel»).

[6] Ce faisant il prolonge une tendance apparue sous son père Sésostris II. Voir en particulier J. Vandier, *Manuel d'archéologie égyptienne. Les grandes Époques. La Statuaire III* (Paris, 1958), pp. 181,183.

[7] E. Naville The XIth Dynasty Temple at Deir el-Bahari I (Londres, 1907), p. 57 et pl. 19C-G.

[8] H.G. Evers, Staat aus dem Stein II (Munich, 1929) par. 691.

[9] L. Gestermann, *Kontinuität und Wandel in Politik und Verwaltung des frühen Mittleren Reiches in Ägypten* ( Wiesbaden, 1987), pp. 122 et 130 et F.Polz, «Die Bildnisse Sesostris'III und Amenemhets III. Bemerkungen zur Königlichen Rundplastik der späten 12. Dynastie», *MDAIK* 51 (1995) p. 234.



soixante-cinq statues royales et fragments ont été identifiés selon un auteur[10], et plus de cent selon un autre[11]. Il est indiscutable qu' Amenemhat III atteignit sa majorité lors d'une période d'intense activité dans le domaine de la construction et qu'il hérita d'artistes habitués à repousser les limites traditionnelles vers de nouvelles possibilités de création. Étant donné la longueur du règne d'Amenemhat III, il est surprenant qu'on en sache si peu en dehors de ses constructions. Il érigea des monuments à travers toute l'Égypte, en particulier au Fayoum où il développa les projets de ses prédécesseurs[12]. On lui attribue souvent la réalisation d'un barrage sur le canal du Bahr Youssef pour créer le lac Moeris, bien que cela puisse être attribué aux générations antérieures[13]. En tout cas les marques de niveau des eaux en Nubie, montrent qu'il a bénéficié d'une succession de hauts Nils apportant des moissons exceptionnelles non seulement au Fayoum mais dans toute la Vallée du Nil[14]. Les inscriptions attestent de plus de trente expéditions effectuées sous le règne d'Amenemhat III[15] dans les mines à travers l'Égypte, le Sinaï et la Nubie.

Son règne fut aussi une époque de grande activité artistique. Selon un auteur[16] environ soixante-dix sculptures royales peuvent être attribuées au règne d'Amenemhat III. Elles ont été étudiées en fonction de leur lieu de découverte[17] et du type de leur visage[18].

Elles sont groupées ci-dessous d'une autre façon: celles qui suivent les formes et l'iconographie traditionnelles et celles qui s'en éloignent radicalement.

[10] Polz, *MDAIK* 51 (1995), p. 237.

[11] E. Russmann, *Eternal Egypt. Masterpieces of Ancient Art from the British Museum* (Londres, 2001), pp. En101-4.

[12] Polz, *MDAIK* 51 (1995) p. 235 et L. Gestermann, *Kontinuität und Wandel*, pp. 123,130.

[13] D. Wildung, *Sesostris und Amenemhat. Ägypten im mittleren Reich* (Münich, 1984), p. 166 et I. Matzger, *Die Letzten Könige der 12. Dynastie* (Francfort, 1986), p.104. En partie à cause de ses constructions dans le Fayoum, mais aussi parcequ'il est le dernier roi à s'être intéressé vraiment à cet endroit jusqu'à l'hégémonie grecque, les dirigeants ptolémaïques le considérèrent comme un dieu local (H. Riad, «Le culte d'Amenemhat III au Fayoum à l'époque ptolémaïque», *ASAE* 55 (1958), pp. 204 ff. et R. Leprohon, «Review of Ingo Matzger, *Die letzten Könige der 12. Dynastie in BiOR* 45 (1988), col. 114.

[14] Comme le remarque B. Bell, «Climate and the history of Egypt: The Middle Kingdom», AJA 79 (1975), pp. 235-6.

[15] D. Franke, «The Middle Kingdom in Egypt», *Civilizations of the Ancient Near East* (New York, 1995), p. 745. Dans les carrières du Sinaï, on trouve plus d'inscriptions à son nom que pour tout autre roi. (Leprohon, *Amenemhat III*, p 217 et 272, note 175).

[16] D. Franke, «Middle Kingdom», p. 745.

[17] Vandier, *Manuel* III, pp. 198-204.

[18] Polz, MDAIK 51 (1991), p. 230, où elles sont groupées selon le type de visage et appelées «realistic», «idealized», «stylized» et «young».

## GROUPE TRADITIONNEL

### Amenemhat III assis, provenant de Hawara – Le Caire CG 385:

Les représentations du roi assis sur un trône cubique décoré du *sema-taouy*, vêtu du pagne royal, portant le *nemes* et contemplant l'éternité, apparurent à la IVedynastie[19] et se poursuivent à la XIIe dynastie[20]. Là les rtistes d'Amenemhat III ont largement copié, mais ils ont ajouté un nouveau détail: ici, pour la première fois le roi est assis les deux paumes reposant sur les cuisses, une position des mains que la reine Nofret l'épouse de Sésostris II grand père d'Amenemhat III a adoptée sur ses deux représentations assises[21]. D'autres statues d'Amenemhat III montrent la même position des mains[22] qui sera reprise par beaucoup de ses successeurs[23].

La représentation du visage royal, lisse et sans expression, qui contraste violemment avec les visages burinés à l'expression sévère de la majorité des monuments d'Amenemhat III, a conduit à interpréter cette représentation comme celle de la jeunesse du roi [24]. Le visage lisse du roi et d'autres particularités iconographiques les rattachent aux sculptures de Sésostris III[25] et permettent de supposer que la statue fut réalisée tôt au cours du règne, peut-être même quand le roi était jeune co-régent. Cependant un certain nombre d'arguments plaident à l'encontre de ce point de vue. Si la construction à Hawara n'a commencé qu'après l'année 15 de la «catastrophe» de Dachour[26] et si la statue avait été faite spécialement pour ce site, alors cette statue ne peut avoir été faite avant l'année 15[27]. Autre indice d'une date plus tardive: l'écriture du prénom royal, *neb-maât-ré*, écrit sans la déesse assise, écriture plus fréquente après l'année 15[28]. En conséquence cette statue montre que la jeunesse n'est pas un indicateur fiable de l'époque à laquelle la statue a été réalisée. En fait il se peut très bien que cela ne représente pas du tout la jeunesse mais plutôt une volonté de se conformer aux types les plus traditionnels de statues longtemps associées aux complexes funéraires. Cette soi-disant apparence de jeunesse peut aussi être interprétée comme un retour voulu à l'image intemporelle et parfaite destinée à représenter le roi pour l'éternité. Polz en notant les détails iconographiques de cette statue qui ressemble plus aux œuvres de Sésostris III qu'à celles d'Amenemhat III, la qualifie de «Rückgriff auf die frühere»[29].

### Sphinx classique provenant de Nebesheh-Boston, MFA 88.747:

Un certain nombre de sphinx datés d' Amenemhat III ou qui lui sont attribués peuvent être classés dans le groupe traditionnel. Ils présentent les traits lisses et l'absence de modelé qui rappellent un modèle de l'Ancien Empire. Ce groupe comprend aussi les sphinx qui ont pu être offerts en guise de cadeau diplomatique à des sujets étrangers, puisqu'ils ont été trouvés au Levant[30]. D'autres cependant se tenaient fièrement, en Égypte, aux pylônes des temples[31].

### Amenemhat III avec le geste de respect provenant de Karnak- Le Caire, CG 42014, CG 42015, et peut-être Cleveland 1960.56, et autres[32]:

D'autres sculptures d'Amenemhat III sont traditionnelles car elles suivent les modèles de son père: une série de statues trouvées à Karnak[33] montrant le roi bras étendus dans le geste dit de respect, est évidemment comparable à la série déjà mentionnée que Sésotris III avait érigée dans le voisinage, à Deir el-Bahari[34]. Étant donnée la co-régence, il se pourrait même que ces représentations du père et du fils aient été réalisées à peu près aumême moment et dans le même atelier[35]. Cependant

[19] Par exemple la fameuse statue de Chéphren, Le Caire, CG 14, ill. dans M. Saleh et H. Sourouzian, *Egyptian Museum Cairo* (Mayence, 1987), no. 31.

[20] W. Wolf, *Die Kunst Ägyptens* (Stuttgart, 1957)P. 238, compare la statue d'Hawara à celles de Sésostris I provenant de Lisht

[21] Wolf, *Kunst*, p. 238.

[22] J. Vandier, *Manuel* III, pp. 199-200, 202.

[23] C. Aldred, «Some Royal Portraits of the Middle Kingdom in Ancient Egypt», *MMJ* 3 (1970), p. 46.

[24] Par exemple, Vandier, *Manue*l;III, p. 195 et Russmann et Finn, *Egyptian Sculpture*, p. 64.

[25] Polz, *MDAIK* 51 (1995), p. 249, cite le modèle du *nemes*, la décoration et l'emplacement de l'*uraeus*, et la présence de l'amulette et de la queue d'animal.

[26] D. Arnold, *Der Pyramidenbezirk des Königs Amenemhet III in Dahshur* I (Mayence, 1987), pp. 93-4. Cependant il est possible que le travail à Hawara ait commencé avant que le site ne fut choisi pour implanter le complexe funéraire du roi (communication orale de D.Arnold, juin 2001).

[27] En raison d'une des épithètes du roi l'identifiant comme «l'aimé de Sobek de Shedet», Polz suggère que la statue à l'origine avait été érigée dans un autre point du Fayoum, ce qui implique également une datation postérieure aux premières années du règne.

[28] Matzger, *Letzten Könige*, p.184.

[29] Polz, *MDAIK* 51 (1995), p. 250. Voir aussi la note 25.

[30] B. Fay, *The Louvre Sphinx and Royal Sculptures from the Reign of Amenemhat II* (Mayence, 1996), p. 6-Cat. Nos. 37-8.

[31] W.M.F.Petrie, *Nebesheh (Am) and Defeneh (Tahpanhes)* (Londres, 1888), p. 10.

[32] L. Bermann, *Catalogue of Egyptian Art. The Cleveland Museum of Art* (Cleveland, 1999), pp. 156-7 et note 4-5, p. 157.

[33] Voir Berman, *Catalogue of Egyptian Art*, p. 156.

[34] Voir note 8.

[35] Polz remarque que ce sont les seules statues d'Amenemhat III avec les neufs arcs

de légères différences – les pagnes plus courts avec un plissé plus simple, de subtiles variations dans l'iconographie du visage – font que les statues d'Amenemhat III sont immédiatement identifiables. Ces variations suivent la tendance générale pour la simplification des détails sous Amenemhat III, à laquelle Polz fait allusion dans son étude détaillée sur ces deux rois[36]. Ces sculptures sont réellement moins satisfaisantes que les modèles de Sésostris III, comme le sont souvent les copies.

### Amenemhat III offrant des vases-nou, provenant de Karnak – Karnak nord E. 133:

Une autre sorte de statue, très vraisemblablement sculptée selon un modèle de son père, représente le roi à genoux offrant deux vases[37]. Certes le premier roi à être représenté dans cette attitude est Pépi I[38], mais il est vraisemblable que le modèle de la statue d'Amenemhat III soit la statue de son père dans la même attitude, trouvée à Karnak[39]. Une statue creuse en alliage cuivreux, de provenance inconnue, peut avoir représenté Amenemhat III dans la même attitude[40].

## GROUPE NOVATEUR

### *Amenemhat co-régent?*

### Dyades royales provenant de Hawara – Le Caire JE 43289 et Copenhague AEIN 1482:

À la base de la pyramide d'Amenemhat III, Petrie a trouvé deux naos contenant chacun deux figures royales en haut relief, et à côté les fragments d'un troisième naos[41]. La dyade de Copenhague est surmontée d'une corniche soulignée d'un tore. Uphill suppose qu'à l'origine existait une enfilade de cinq naoi, le plus grand, celui de Copenhague, au milieu'[42]. Dans les deux exemplaires conservés, un des personnages coiffé du *kha*t ou du *afnet* [43] offre la vie à l'autre de même taille et portant le *nemes*. Ces deux coiffures sont ornées d'un uraeus.

Il y a maintes théories sur l'identité des deux personnages des naoi. Evers suppose que celui qui porte le signe *ankh* représente soit le *ka* d'Amenemhat III soit une divinité[44]. Nombre de chercheurs se rallient à la première supposition[45] et Vandier à la deuxième[46]. Morgensen a suggéré qu'il pourrait s'agir de statues d'Amenemhat III représentant la Haute et la Basse Égypte[47]. Au premier abord Habachi avait supposé qu'il s'agissait d'un Amenemhat III déifié offrant la vie à un roi de la XIII^e dynastie[48], suggestion adoptée par Obsomer[49] et Morgensen[50]. Dans une publication parue l'année suivante, Habachi identifie le personnage de gauche comme étant Amenemhat III et celui de droite comme son fils et co-régent de ses dernières années, Amenemhat IV[51].

Cependant une autre interprétation est possible. La présence du *ankh* [52] – symbole essentiellement divin – est une des raisons majeures pour lesquelles nombre de chercheurs identifient la représentation de droite comme étant une divinité. Cependant vers la fin de l'Ancien Empire les rois pouvaient aussi le tenir.[53] Il est parfois tenu, à partir de la Première Période Intermédiaire par des particuliers et même dans un cas il est

sous les pieds, iconographie courante chez Sésostris III (Polz, *MDAIK* 51 (1995), p. 247). Si elles ont été réalisées durant la co-régence ce ne peut être que tardivement, l'orthographe du prénom d'Amenemhat III sans la déesse assise privilégie une date postérieure à l'année 15 de son règne (Matzger, *Letzten Könige*, p. 184).

36 F. Polz, «Die Bildnisse Sesostris' III und Amenemhets III. Bemerkungen zur Königlichen Rundplastik des späten 12. Dynastie», *MDAIK* 51 (1995), pp. 239, 242-8.

37 Karnak nord E. 333. Cité par Vandier, *Manuel* III, p. 198.

38 Brooklyn 39.121, ill. dans *Egyptian Art in the Age of the Pyramids* (New York, 1999), pp. 434-5; de provenance inconnue. Eaton-Krauss a avancé timidement un essai d'identification du roi au sujet d'une seconde représentation dans la même attitude. *SAK* 5 (1977), p. 33, cat. 1.

39 Le Caire, CG 42013, cité par Vandier, *Manuel* III, p. 188. Il est évidemment possible que les rois antérieurs de la XII^e dynastie aient adopté la même attitude sur des statues aujourd'hui disparues ou encore inconnues.

40 Les bras ont disparu. A. Wiese, *Ägypten. Augenblicke der Ewigkeit* (Mayence, 1997), pp. 71-4.

41 W.M.F. Petrie, G.A. Wainwright, et E. Mackay, *The Labyrinth Gerzeh and Marguneh* (Londres, 1912), p. 3

42 E. Uphill, Pharaoh's Gateway to Eternity.The Hawara Labyrinth of King Amenemhat III (Londres et New York, 2000), p. 42 et figs. 13-4.

43 Pour une analyse et une discussion complète sur la signification de ces deux termes, voir M. Eaton-Krauss, «The *Khat* headdress to the end of the Amarna Period», *SAK* 5 (1977).

44 H.G.Evers, *Staat aus dem Stein* I 'Munich, 1929), p. 27 et *idem*, II, par. 95.

45 Cité par Eaton-Krauss, *SAK* 5 (1977), p. 28 et note 51.

46 Vandier, *La Statuaire*, pp. 196-7.

47 M.Morgensen, *La Glyptothek Ny Carlsbeerg. La Collection Égyptienne* (Copenhague, 1930), p. 6; A. Lloyd, «The Egyptian Labyrinth», *JEA* 56 (1970), p. 90 les considère lui aussi comme des statues d'Amenemhat III.

48 L. Habachi, «Hawara», *LÄ* II (Wiesbaden, 1977), col. 1073, note 12.

49 C. Obsomer, «Hérodote, Strabon et le "mystère" du labyrinthe d'Égypte», *Amosiadès. Mélanges offerts au professeur Claude Vandersleyen par ses anciens étudiants* (Louvain-la-Neuve, 1992), pp. 262-3.

50 M. Morgensen, Catalogue. Egypte I. Ny Carlsberg Glyptothek (Copenhague, 1996), p. 170.

51 L. Habachi, «The So-Called Hyksos Monuments Reconsidered. Apropos of the discovery of a Dyad of Sphinxes», *SAK* 6 (1978), pp. 87-8.

52 Eaton-Krauss, *SAK 5* (1977), p. 28, note 51.

53 La mère de Pépi II ainsi que sa grande épouse le tiennent. Voir Fischer, «An Eleventh Dynasty couple Holding the Sign of Life», *ZÄS* 100 (1973), p. 23.

porté au nez[54], ce qui indique que le *ankh* avait perdu son caractère exclusif d'emblème divin sous Amenemhat III.

La seule autre différence entre les deux rois est leur coiffure. Le *khat*, à l'encontre du *nemes* qui apparaît pour le première fois à la IIIe dynastie[55] est inconnu avant le règne d'Amenemhat III, bien qu'il figure dans les Textes des Pyramides et sur les frises d'objets des sarcophages du Moyen Empire[56]. On peut voir le *khat* sur l'inscription d'un autel au Sinaï où il est porté par Sésostris III qui offre le *ankh* à Hathor[57]. Sur le même autel, mais du côté opposé, un roi qui est très vraisemblablement Amenemhat III[58] porte la couronne de Haute Égypte (?)[59]. En dehors des coiffures, les deux personnages sont vêtus à l'identique. Serait-il possible que, par rapprochement Sésostris III et Amenemhat III soient figurés, Sésostris III portant le *khat* et offrant la vie à son jeune co-régent[60]?Si cette interprétation est la bonne, alors ce serait la première fois que deux rois sont représentés ensemble en ronde-bosse[61].

La thèse d'Habachi qui voit une représentation d'Amenemhat III et IV est aussi plausible[62], mais cela implique que les dyades aient été faites tout à la fin du règne, alors que son complexe funéraire était très vraisemblablement terminé. Un autre aspect de ces dyades permet de penser qu'elles ont été faites plutôt tôt que tard. Si ce que suppose Uphill est correct, à savoir qu'il existait à l'origine une rangée de cinq dyades, la plus grande étant au centre, alors elles se rapprochent de façon frappante d'un groupe de sept chapelles vides et sans décor à Qasr el-Sagha, présentant aussi une corniche à tore[63]. Si la date de ce temple du Moyen Empire n'est pas certaine, la céramique trouvée dans le domaine du temple indiquerait que la date serait à situer entre

54 Cité par Fischer, *ZÄS* 100 (1973), pp. 73-4.

55 Djéser arbore le premier cette coiffure sur la statue de son complexe funéraire.

56 Eaton-Krauss, *SAK* 5 (1977), pp. 23-4.

57 A. Gardiner et T. E. Peet, *The Inscriptions of Sinaï* (Londres, 1952), pl. 25. Le roi est identifié par son prénom.

58 Selon Leprohon, *Amenemhat* III pp. 304-7 avec réserves.

59 La partie supérieure endommagée.

60 Arnold donne l'année 15, date du désastre à Dachour, comme date du début des travaux à Hawara pour le complexe funéraire d'Amenemhat III (Arnold, *Dahshur* I, p. 94). En supposant dix-neuf années de co-régence (voir ci-dessus et note 3), il y a largement le temps de fabriquer les dyades lors du règne des deux rois.

61 Auparavant les dyades représentent le roi et la reine (Boston, MFA 11.17338, statue de Menkaouré et de la reine) ou le roi deux fois (Munich, ÄS 6794, la double statue de Niouserré).

62 Ils partagèrent une co-régence pendant environ quatre années (Leprohon, *Amenemhat* III, pp. 195-6.

63 D. et D. Arnold, *Der Tempel Qasr el-Sagha* (Mayence, 1979), pls. 4-5, 22-3.



les règnes de Sésostris II et Amenemhat III[64]. Le temple n'étant pas terminé, les chercheurs préfèrent le dater du règne, relativement court, de Sésostris III[65].

Le temple de Medinet Maâdi, daté par les cartouches des règnes d'Amenemhat III et IV, possède aussi une série de chapelles dans sa partie la plus reculée, construites par Amenemhat III. Mais en dépit du fait que ces chapelles présentent toutes une corniche à tore, il n'en existe que trois qui paraissent moins former un ensemble, séparées qu'elles sont les unes des autres par des murs épais[66]. En outre un nombre plus élevé peut indiquer une date plus reculée, puisqu'il en existe cinq ou sept dans des contextes royaux à l'Ancien Empire[67]. Les chapelles de Hawara évoquent davantage par leur forme celles de Qasr el-Sagha.

## Dyade de sphinx provenant de Bubastis- Le Caire JE 87082:

Le sphinx trouvé en 1944 par Habachi est le seul conservé d'une paire accroupie sur un seul socle. Ainsi que l'a très bien démontré Habachi, bien qu'anépigraphe, on peut dater cet animal, sur des critères stylistiques, de l'époque d'Amenemhat III[68]. Comme les bases des deux sphinx sont identiques, ils devaient avoir les mêmes dimensions. Ici, aussi il n'est pas exclu, ainsi que l'a suggéré Habachi[69], que le sphinx de droite en position dominante soit Sésostris III et son compagnon conservé Amenemhat III. Une preuve supplémentaire de l'existence de doubles statues représentant des rois différents est apportée par une base inscrite portant deux rectangles d'égales dimensions[70] Celui de droite porte la titulature d'Amenemhat III, celui de gauche celle d'Amenemhat IV.

L'aspect le plus frappant du sphinx de Bubastis est son visage humain entouré de la crinière et de la barbe léonine. Cette sculpture s'apparente à une série de plus grands sphinx isolés[71] trouvés à Tanis bien qu'ils proviennent d'un autre site. Evers les qualifient d'œuvres les plus tragiques de l'art égyptien et les considère comme appartenant davantage au

64 Arnold et Arnold, *Qasr el-Sagha*, pp. 20-1.

65 Arnold et Arnold, *Qasr el-Sagha*, p. 21.

66 R. Naumann, «Der Tempel des Mittleren Reiches in Medinet Madi», *MDAIK* 7 (1937), pp. 185-7.

67 Naumann, *MDAIK* 7 (1937), p. 188.

68 Habachi, *SAK* 6 (1978), p. 188.

69 Habachi, *SAK* 6 (1978), pp. 84-5. Matzger, *Letzten Könige*, p. 92 est d'accord.

70 M. Pillet, «Rapport sur les travaux de Karnak (1923-1924)», *ASAE* 24 (1924), pp. 65-68.

71 Selon Habachi, *SAK* 6 (1978), P. 84, les sphinx de Tanis sont aussi des dyades.

monde animal qu'au monde des sphinx[72].

Bien que les sphinx d'Amenemhat III soient vraiment particuliers, les sphinx avec la crinière complète précèdent tous les autres types de sphinx: le plus ancien est une sculpture provenant d'Abou Roach, ce qui permet de le dater du temps de Radjedef[73], possède lui aussi un visage humain entouré de la crinière du lion. Le sphinx suivant à crinière complète[74] porte le cartouche de Merenré[75]. La première représentation de ce type au Moyen Empire est un fragment de la partie supérieure d'un visage entouré d'un crinière naturelle[76]. En se fondant sur les yeux soulignés d'un trait de fard, Evers et Vandier l'ont attribué au règne de Sésostris II[77]. Dans son étude détaillée sur les sphinx, Fay l'attribue à Amenemhat II [78]. Quelle que soit la date, il n'est pas impossible que les artistes d'Amenemhat III se soient inspirés de ce dernier exemple.

## *Amenemhat III en roi tout puissant*

### Les colosses en provenance de Biahmu:

Il ne reste aujourd'hui que les piédestaux de deux statues assises en quartzite qui surplombaient le lac Moeris au Fayoum[79]. Petrie en se basant sur des fragments découverts à proximité, a évalué leur hauteur, piédestal compris à 60 pieds (19,5 mètres)[80]. Habachi, qui a trouvé des fragments inscrits portant la titulature du roi dans la même zone[81], a confirmé que ces statues représentaient bien Amenemhat III, identification déjà suggérée par des historiens anciens.[82] Jusqu'à présent aucun autre nom royal n'a été trouvé dans le voisinage immédiat.

Leur hauteur, estimée par Petrie à 39 pieds (11,9 m.) y compris une base de 4 pieds (1,2 m.)[83] rendent ces statues exceptionnelles. À l'exception du sphinx de Gizeh, C'étaient alors les plus grandes statues de cette époque[84]. Les représentations colossales étaient courantes pour tous les prédécesseurs d'Amenemhat III à la XII^e dynastie, mais la plus grande, un Sésostris I à Karnak dépassait à peine 15 pieds[85].

Leur matériau, le quartzite, est aussi remarquable. Cette pierre, identifiée au soleil en raison de ses teintes d'un rouge chaud et jaunes[86], est la plus dure que les égyptiens aient travaillée[87]. En supposant que les colosses de Biahmu étaient monolithes, les colosses de Memnon mis à part, ce furent les plus grands blocs de quartzite jamais utilisés. La similitude du matériau, de l'attitude, de l'échelle et le fait qu'au moment de l'inondation avec leurs bases sous l'eau, ces colosses semblaient émerger du flot initial, permet de penser qu'Amenhotep III pour les colosses de Memnon s'est inspiré des monuments de Biahmu[88].

### Tête d'Amenemhat III coiffé d'une couronne garnie de plumes, de provenance inconnue- Le Caire 13/4/22/9:

Une tête petite mais délicatement sculptée, est attribuée sur des critères stylistiques au règne d'Amenemhat III. Elle est fréquemment identifiée à Amon à cause de sa couronne[89] composée d'un élément évasé, plat au sommet, d'où émergent en diagonale deux plumes stylisées. On note la présence d'un *uraeus*. Il s'agit là de la première représentation en ronde-bosse de cette couronne, apparue pour la première fois en bas-relief, sans l'*uraeus*, dans une chapelle de Dendéra, datant du règne de Montouhotep II avant la réunification[90]. Le personnage qui la porte est le roi, couronné par Montou et à qui Hathor donne la vie. Dans une scène d'Éléphantine postérieure à la réunification, le roi avec la même couronne cette fois avec l'*uraeus*, reçoit le

[72] Evers, *Staat aus dem Stein* I, p. 105.

[73] Le Caire, JE 35137, ill. dans Fay, *Louvre Sphinx*, pl. 83a-d. Je remercie Jack Josephson d'avoir attiré mon attention sur ce sphinx. Représente-t-il Radjedef? la question reste posée. Il peut s'agir aussi d'une femme contemporaine (J. Romano, «Sixth Dynasty Royal Sculpture», *Les critères de datation stylistiques à l'Ancien Empire* (Le Caire 1997), p. 245, note 39).

[74] Pour les définitions des types de sphinx, voir Fay, *Louvre Sphinx*, p. 16, note 51.

[75] Moscou 4951, ill. dans Romano, «Sixth Dynasty Royal Sculpture», p. 295, figs. 35-38.

[76] Berlin 22580, ill. dans Evers, *Staat* I, pl. 71.

[77] Evers, *Staat* II, par. 690 et Vandier, *Manuel* III, p. 183, note 3 et 206.

[78] Fay, *Louvre Sphinx*, pp. 26-7.

[79] Pour une reconstitution, voir D. Arnold, *Die Tempel Ägyptens* (Augsbourg, 1996), p. 188.

[80] W.M.F. Petrie, *Hawara, Biahmu, and Arsinoe* (Londres, 1889), pp. 54-55.

[81] Habachi, «Biahmu», L. Habachi, «The Monument of Biahmu», *ASAE* 40 (1940), pp.724-5.

[82] Habachi, *ASAE* 40 (1940), p. 726 et note 2.

[83] Petrie, *Hawara*, p. 55. Les piédestaux ont 21 pieds (6,4 m.) de hauteur.

[84] En comparaison: Petrie évalue les colosses de Min trouvés à Coptos à trente pieds de haut (W.M.F. Petrie, *Koptos* (Londres, 1896), p. 7); la statue colossale de Mykérinos assis, à Boston (MFA 09.204), après restauration atteint seulement 8 pieds.

[85] Evers, *Staat* I, pl. 35.

[86] A. Kozloff et B. Bryan, *Egypt's Dazzling Sun. Amenhotep III and His World* (Bloomington, 1992), p. 133.

[87] C. Ossian, «Quartzite», *The Oxford Encyclopedia of Ancient Egypt* (New York, 2001), p. 104.

[88] Kozloff et Bryan, *Egypt's Dazzling Sun*, p. 92 et 115, note 68.

[89] Par exemple, Vandier, *Manuel* III, p. 201 et Russmann et Finn, *Egyptian Sculpture*, pp. 68-9.

[90] Le Caire JE46068, ill. dans L. Habachi, «King Nebhepetre Mentuhotep: His monuments, Place in History, Deification and Unusual Representations in the Form of Gods», *MDAIK* 19 (1963), pls. 6-8.

signe *ankh* de Satis[91]. Sous le règne de Sésostris I, Min[92] et Amon[93] portent la même couronne mais sans l'*uraeus*. D'après ces bas-reliefs il semble évident que la tête du Caire représente plutôt le roi qu'Amon. C'est non seulement la première mais l'unique représentation en ronde-bosse d'un roi portant cette couronne.

**Amenemhat III avec des déesses poissons, provenant de Hawara – réenfoui in situ[94]:**

À partir de fragments, Petrie a reconstitué un groupe comportant au centre le roi assis encadré par deux figures féminines debout, bras le long du corps; celles des mains conservées tiennent des poissons. Petrie les a identifiées comme étant des déesses lacustres[95]. Les cinq sculptures en très haut relief sont disposées sous une corniche ronde et saillante. Cette combinaison de corniche saillante et de statues engagées est semblable aux stèles privées du règne de Sésostris III et postérieures[96]. Petrie qualifie ce groupe qui mesure 82 pouces de large, de «unusual»[97].

Depuis l'Ancien Empire les poissons ont toujours fait partie des présents des porteurs d'offrandes figurant sur les reliefs des tombes privées. Le fait que ces figures tiennent les poissons le long du corps au lieu de les offrir plus ouvertement au roi, a conforté Petrie dans l'idée qu'il s'agissait de déesses plutôt que de simples porteuses d'offrandes. Si c'est bien le cas, le roi est ici plus important que les déesses, sa représentation assise étant de même hauteur que celle des figures debout. Si ce groupe était destiné à être un objet de vénération à Hawara, alors le roi aurait été vénéré comme un dieu parmi les dieux, une conception sans précédent et qui ne se retrouvera qu'à la fin de la XVIII^e dynastie[98].

[91] L. Habachi, *MDAIK* 19 (1963), fig. 19, p. 42 et pl. 13.

[92] P. Lacau et H. Chevrier, *Une chapelle de Sésostris I à Karnak* (Le Caire, 1969), pl. 18.

[93] P. Lacau et H. Chevrier, *Chapelle de Sésostris* I, pl. 12.

[94] Petrie *et al.*, *Labyrinth*, p. 31 et pl. 26.

[95] Petrie *et al.*, *Labyrinth*, pl. 26.

[96] Par exemple, Le Caire, CG 20038 ou une stèle privée à Bâle, illutration dans W.K. Simpson, *The Terrace of the Great God at Abydos: The Offering Chapels of Dynasties 12 and 13* (New Haven, 1974), pl. 2 en haut à droite et 3 en bas à droite. Pour la datation de ces stèles, voir R. Freed, *Representation and Style of Dated Private Stelae of Dynasty XII*. Submitted in partial fulfillment of the degree of Master of Arts, Institute of Fine Arts, New York University, 1976, pp. 14 et 18. Une différence notable est qu'à Hawara la composition se continue au-delà du cadre en relief.

[97] Petrie *et al.*, *Labyrinth*., p. 31.

[98] En effet c'est dans la salle intérieure du spéos d'Horemheb au Gebel Silsileh que l'on retrouve une composition semblable: le roi, identifié par l'inscription, est assis encadré de chaque côté de trois divinités, ainsi que me l'a fait remarquer l'inspecteur local des antiquités. Illustration: D. Wildung, *Egyptian Saints. Deification in Pharaonic Egypt* (New York, 1977), p.22, fig. 18.



**Torse royal en alliage cuivreux provenant sans doute de Hawara- Collection de George Ortiz:**

Bien que la datation de ce remarquable buste royal prête à discussion[99], sa provenance supposée et la statuette privée portant le cartouche d'Amenemhat III qui semble avoir été trouvée à ses côtés[100] plaident en faveur d'une date sous Amenemhat III, bien qu'une date plus tardive ne puisse être exclue[101]. Étant donnée l'absence de parallèles plus anciens en métal et du fait de ses qualités exceptionnelles, une datation fondée sur des critères stylistiques est hasardeuse. Néanmoins son large visage lisse, les yeux incrustés, les pommettes hautes et la bouche figée correspondent à d'autres représentations d'Amenemhat III.

Ce buste royal est non seulement remarquable du point de vue artistique, mais aussi du point de vue de la technique de fabrication: il représente une impressionnante réussite technologique pour son époque. Selon la publication le buste, creux à l'exception de la coiffure, fut réalisé en une fois par une fonte à la cire perdue[102]. Si à l'Ancien Empire cette technique était déjà utilisée, elle était réservée à de petits objets ou à de simples ajouts sur des pièces plus importantes martelées[103]. De ce fait, ce buste et d'autres qui semblent avoir été trouvés ensemble[104], représentent les premiers exemples connus de statues réalisées par cette technique.

***Amenemhat III, serviteur des dieux.***

**Amenemhat III en prêtre, provenant de Kiman Faris- Le Caire JE 20001:**

En 1862 Mariette découvrit à Kiman Faris la partie supérieure d'une statue plus grande que nature, coiffée d'une importante perruque, vêtue d'une peau de panthère, tenant une *menat* et portant deux perches surmontées de petites têtes de faucons. Des traces d'*uraeus* ne laissaient

[99] D. Wildung, *Sesostris und Amenemhat* (Munich, 1984), pp. 210-211 et communication orale de Dorothea Arnold.

[100] *In Pursuit of the Absolute, art of the Ancient World from the George Ortiz Collection* (Londres, 1994), n° 33.

[101] Pour les objets provenant de Hawara sous le règne de Neferousobek, voir L. Habachi, «Khata'na-Qantir: Importance», *ASAE* 52 (1952), pp. 462-3.

[102] *Pursuit of the Absolute*, no. 36 et titre général avant no. 33.

[103] D. Schorsch, «Copper Ewers of Early Dynastic and Old Kingdom Egypt – An Investigation of the Art of Smithing in Antiquity», *MDAIK* 48 (1992), pp. 151-2 et Y. Markowitz. Je remercie Yvonne Markowitz pour m'avoir indiqué cette référence.

[104] Voir *Pursuit of the Absolute*, nos. 33 à 37, où d'autres objets qui ne sont pas dans la collection sont référencés.

aucun doute quant à une représentation royale, son puissant visage évoquant évidemment Amenemhat III, attribution depuis longtemps acceptée[105]. Vandier le considère comme un chef d'œuvre du règne d'Amenemhat III[106].

Ainsi que Fischer l'a souligné, il a toujours été admis que le roi était le grand prêtre des dieux, mais c'est la première fois que ce rôle est explicitement représenté avec costume et attributs, et la seule fois en ronde bosse[107]. Cependant les détails de cette statue ne sont pas uniques et des parallèles peuvent être trouvés.

Le roi faisant offrande aux dieux se trouve représenté en ronde-bosse et bas-relief. Les rois agenouillés et offrant des vases comme ci-dessus portent le pagne traditionnel et le *nemes*. Fréquemment à l'Ancien Empire les prêtres et parfois les prêtresses[108] portent la peau de léopard. Cependant celle-ci jusqu'à Amenemhat III n'était ni représentée en ronde-bosse ni portée par les rois.

De même, le collier *menat* porté par Amenemhat III provient de la sphère privée. À l'Ancien Empire ce sont les femmes qui le portent en tant que prêtresses d'Hathor[109]. Au début de la XIIe dynastie les prêtres d'Hathor[110] le portent ainsi que les femmes participant aux rites funéraires[111]. On le trouve dans les frises d'objets des sarcophages du Moyen Empire[112]. Aucun roi avant et après Amenemhat III n'a été repéré avec lui. On peut le voir à Hawara sur une statue engagée acéphale[113], non loin d'une représentation d'Hathor, divinité associée au collier menat[114]. Cette statue engagée, probablement le roi, porte le fouet: c'est la première fois que cette iconographie, banale sur les bas-reliefs, apparaît dans la sculpture.

La perruque de la statue de Kiman Faris, avec ses grosses boucles s'amenuisant en bouclettes est unique pour une sculpture royale, mais trouve un précédent dans la sculpture privée au cours de la Première Période dynastique[115]. Une statue grandeur

[105] Pour l'historique de l'attribution, voir Habachi, *SAK* 6 (1978), pp. 80 ff.

[106] Vandier, *Manuel* III, p. 209 (de même pour la statue assise d'Hawara).

[107] Fischer dans E. Terrace et H. Fischer, *Treasures of Egyptian Art from the Cairo Museum* (Londres, 1970), p.85.

[108] Voir Vandier, *Manuel* I (Paris, 1952), p. 758, fig. 501 pour la plus ancienne et p. 761, fig. 504 pour la plus tardive

[109] E. Staehelin, *Untersuchungen zur ägyptischen Tracht im Alten Reich* (Verlin, 1966), pp. 125-7, et A. Wilkinson, *Egyptian Jewellery* (Londres, 1971), p. 68.

[110] H. Bonnet, *Reallexikon der Ägyptischen Religiongeschichte* (Berlin, 1952), p. 450.

[111] Wilkinson, *Jewellery*, p. 68.

[112] Bonnet, *Reallexikon*, pp. 450-1.

[113] Petrie et *al.*, *Labyrinth*, pl. 25 en bas, à gauche.

[114] Voir Fischer, *Treasures*, p. 86.

[115] Fischer, *Treasures*, p. 86 et Evers, *Staat* II, par. 707.



nature trouvée dans le temple de Hiérakonpolis porte une version légèrement plus courte de la même perruque[116]. Sur les deux sculptures une barbe naturelle couvre les joues et s'allonge sur le menton: trait aussi sans parallèle dans un contexte royal. La statue de Hiérakonplis a un genou en terre, l'autre relevé, les deux mains à plat sur les cuisses, attitude de supplication face aux dieux. Est-il possible qu'Amenemhat III ait vu cette impressionnante statue encore en place à Hiérakonpolis?

Un détail sans précédent que les sculpteurs de la statue de Kiman Faris n'ont pu copier sont les deux perches à tête de faucon[117]. Il s'agit là du premier exemple de statue portant des étendards, un type repris au Nouvel Empire dans des contextes aussi bien royaux que privés[118]. Pour les représentations royales c'est le type «par excellence» du rôle du roi intermédiaire entre le monde des dieux et celui des hommes[119].

**Amenemhat III porteur d'offrandes du Nil, provenant de Tanis-Le Caire CG 392, CG 531, Rome Museo Nazionale delle terme 8607, et probablement d'autres fragments[120]:**

La plus complète de ces extraordinaires dyades[121] représentant deux personnages porteurs d'offrandes fut trouvée par Mariette en 1862 à Tanis[122], là où elles furent transportées au cours de la IIIe Période Intermédiaire. Bien que le nom de Psousénnes y soit inscrit, le style du visage, ainsi qu'il est depuis longtemps admis, permet d'affirmer qu'elles datent du règne d'Amenemhat III[123]. La présence d'un *uraeus* sur le buste de Rome confirme qu'il s'agit de représentations royales et non divines. Ainsi qu'il a été dit plus haut concernant d'autres dyades, il est possible qu'elle aient été sculptées lors de la longue

[116] Le Caire JE 32159, ill. dans H. Sourouzian, «Concordances et écarts entre statuaire et représentations», *Les Critères de datation stylistiques à l'Ancien Empire* (Le Caire, 1997), p. 331.

[117] Vandier, *Manuel* III, p. 210.

[118] M. Eaton-Krauss, «Concerning Standard-bearing Satatues», *SAK* 4 (1976).

[119] Eaton-Krauss, *SAK* 4 (1976). p. 72.

[120] J. Leibovitch, «Gods of Agriculture in Ancient Egypt», *JNES* 12 (1953), p. 112.

[121] Bien que seul le torse soit conservé à Rome, la cassure montre à l'évidence qu'il faisait partie d'une dyade, bien que légèrement plus grand que les autres (voir Evers, *Staat* I, en face de la pl. 129).

[122] Tous les fragments conservés au Caire ont été trouvés à Tanis (L. Borchardt, *Catalogue Général des antiquités Égyptiennes du musée du Caire. Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten* II (Berlin, 1925), pp. 9-11 et 83. La provenance du buste de Rome est inconnue, mais il aurait été apporté à Rome au cours de l'antiquité tardive. Il y a été découvert au XVIe siècle (K. Lembke, *Das Iseum Campense in Rom* (Heidelberg, 1994), p. 234.

[123] Pour un aperçu de l'histoire de la datation de ces sculptures, voir Habachi, *SAK* 6 (1978), pp. 80-2.

co-régence avec Sésostris III. Si c'est le cas, les deux rois sont figurés, l'aîné étant naturellement à droite, en position dominante[124]. Il a été aussi suggéré qu'il s'agirait d'Amenemhat III représenté deux fois en roi de Haute et Basse Égypte[125].

Chaque statue est l'exacte image en miroir de l'autre, ce qui devait être essentiel pour le sculpteur puisque cela l'obligeait à passer outre à une des lois fondamentales du canon de la sculpture égyptienne: la statue de droite porte la jambe droite en avant au lieu de la gauche[126]; c'est une des très rares fois au cours de l'histoire de l'art égyptienne où cette position apparaît en ronde-bosse[127]. La représentation en miroir, inconnue sur d'autres dyades, constitue une des caractéristiques des stèles privées en provenance d'Abydos, datées ou datables du règne d'Amenemhat II[128].

Il n'existe pas de parallèles exacts pour la perruque ou la barbe représentés ici[129]. Néanmoins ces représentations, à l'instar de la statue de Kiman Faris ci-dessus, ont des aspects se rapprochant de la statuaire privée de l'Époque Archaïque[130]. La perruque est formée de divers éléments: de grosses boucles liées à l'extrémité partent du sommet de la tête jusqu'à la poitrine. À l'arrière du crâne une épaisse masse de cheveux liés et nattés, dépasse légèrement. Sur le front quatre lignes horizontales de petites boucles en tire-bouchon sortent de dessous la perruque massive. Alors que les grosses boucles rappellent celles de la tête de Kirman Faris et des parallèles archaïques, elles s'en écartent par leur diamètre constant. Des rangées de bouclettes en tire-bouchon semblables à celles des statues de Tanis se retrouvent sur une tête d'une autre période archaïque, trouvée à Hiérakonpolis et conservée à l'Ashmoleum Museum[131]. Elles ont en commun la même barbe bien taillée en forme de U, bien que la barbe de la tête de l'Ashmolean soit plus courte[132] et

[124] Habachi aboutit à la même conclusion, mais place Sésostris à gauche d'Amenemhat, *SAK* 6 (1978), pp. 86-7.

[125] Récemment dans Wildung, *Sesostris und Amenemhat*, p. 213 et M. Saleh et H. Sourouzian, *The Egyptian Museum Cairo* (Mayence, 1987), no 104.

[126] Vandier, *Manuel* III, p. 208.

[127] Le Caire, JE 44609, ill. dans G. Reisner et C. Fischer, «Preliminary Report on the Work of the Harvard-Boston Expedition in 1911-13», pl. 10a, une statue de la Ve dynastie en provenance de Gizeh tend le pied droit en avant. Je remercie James Romano pour cette référence.

[128] Freed, *Dated Private Stelae*, pp. 93-4.

[129] Wildung, *Sesostris und Amenemhat*, p. 213.

[130] Vandier, *Manuel* III, p. 209.

[131] Ill. dans B. Williams, «Narmer and the Coptos Colossi», *JARCE* 25 (1988), P. 45, fig. 6, où cette tête est datée de la fin de la Période Archaïque (pp. 45-6 et 58-9).

[132] On peut trouver des barbes pointues et plus longues sur d'autres statues de la fin du Prédynastique ou de la Période Archaïque, y compris sur les colosses de Coptos (voir Williams, *JARCE* 25 (1988), pp. 41-2, figs. 4d et 5).



ne comporte pas de détails incisés. En ce qui concerne l'épaisse natte pendant dans le dos les parallèles les plus proches se trouvent sur les porteuses d'offrandes du début du Moyen Empire[133]. Ainsi peut-on dire que la coiffure et la barbe des statues porteuses d'offrandes d'Amenemhat III empruntent divers éléments au répertoire existant – mais combien divergeants en date et lieu- et les combine d'une manière totalement originale.

On trouve un autre exemple d'adaptation, dans l'attitude du roi et de ce qu'il tient. Des représentations féminines portant sur les bras des offrandes apparaissent dans les bas-reliefs au temps de Snéfrou; elles correspondent à une personnification des domaines royaux. Les mêmes représentations masculines existent à partir de la Ve dynastie et peut-être plus tôt[134]: elles ont des seins pendants et des ventres ballonnés. C'est pourquoi on les considère comme des dieux du Nil ou des figures de fécondité[135]. En se fondant sur une similitude d'attitude, on a été conduit à désigner les dyades de Tanis comme des dieux Nil[136]; Baines a démontré que c'était une erreur: non seulement elles sont dépourvues de la corpulence spécifique, mais aussi en tant que rois ils devraient bénéficier d'un statut nettement plus élevé[137].

Les personnages tiennent horizontalement deux grands poissons, d'où descend un tablier constitué de guirlandes de fleurs et de boutons de lotus avec au milieu un gros poisson, et sur les côtés des canards. Il s'agit là de la représentation en ronde-bosse de ce qui apparaît souvent sur les bas-reliefs des temples: le roi offrant aux dieux des biens matériels, en particulier de la nourriture et des boissons pour obtenir en retour des biens immatériels tels une longue vie, de nombreuses années de règne, la stabilité etc. C'était une des principales attributions royales.

Il n'y a pas d'équivalent aux dyades de Tanis, en terme de nature et d'importance des offrandes. Baines note que, même s'agissant de figures de fécondité, on trouve très rarement des poissons[138]. On peut trouver plusieurs explications: depuis l'Ancien Empire les scènes de chasse et de pêche sont fréquentes sur les murs des mastabas: elles peuvent représenter le propriétaire soit s'adonnant à des loisirs soit

[133] Par exemple, Le Caire JE 36291-2, ill. dans É. Chassinat et C. Palanque, *Une Campagne de fouilles dans la nécropole d'Assiut* (Le Caire, 1911), pls. 9-10.

[134] J. Baines, *Fecundity Figures* (Warminster, 1985), P. 85.

[135] Baines, *Fecundity Figures*, pp. 12 ff.

[136] Habachi, *SAK* 6 (1978), p. 86 ou Saleh et Sourouzian, *Egyptian Museum*, nº 104.

[137] Baines, *Fecundity Figures*, p. 118.

[138] Baines, *Fecundity Figures*, p. 109.

combattant symboliquement les forces du mal. Les dyades montrant les produits de la chasse et de la pêche peuvent par analogie offrir les fruits de leur combat contre le mal. Elles peuvent en même temps représenter la gratitude d'Amenemhat III envers les hauts Nils durant son long règne[139] et la prospérité subséquente. Sur le groupe d'Hawara[140] la présence aux côtés du roi de deux divinités féminines tenant un poisson - autre représentation sans précédent- est un témoignage supplémentaire de la gratitude du roi pour l'abondance de cette nourriture essentielle.

## REPRÉSENTATIONS DIVINES COMBINANT DES ASPECTS ANTHROPOMORPHES ET ZOOMORPHES.

### Sobek, provenant de Hawara-Boston, MFA 12.1003, Ashmolean et réserves du Caire.

La créativité d'Amenemhat III n'est nulle part plus évidente que dans le complexe funéraire de Hawara, qui contient beaucoup de sculptures novatrices. Il a été dit que collectivement la statuaire représentait «un théâtre éternel en trois dimensions» pour la célébration de sa fête jubilaire[141]. Petrie a découvert trois statues du dieu Sobek à tête de crocodile et torse humain[142]. Pour représenter le monde divin, la combinaison d'une tête d'animal sur un corps humain a été très largement utilisée sur les reliefs depuis l'Ancien Empire. Néanmoins jusqu'à Amenemhat III aucun roi ne l'avait utilisée en ronde-bosse. Il fut pionnier en la matière et ce type de représentation perdurera jusqu'à la fin de la civilisation égyptienne. Sobek était associé à l'inondation et particulièrement vénéré dans le Fayoum. Il est représenté sur le bas-reliefs depuis la Ve dynastie[143] avec une tête de reptile et un torse humain. Les statues de Hawara sont les premières représentations datables de Sobek.

Les sculpteurs d'Amenemhat III ont résolu astucieusement le problème du passage de la tête animale au corps humain: des lignes incisées figurant les nombreux rangs de perles d'un large collier laissent place aux plis parallèles du cou du crocodile,

[139] Bell, *AJA* 79 (1975), pp. 235-6.

[140] Petrie et *al. Labyrinth*, p. 31 et pl. 26. Dans les deux cas les mains sont conservées et on peut voir les poissons. Voir étude supra.

[141] Kozloff et Bryan, *Egypt's Dazzling Sun*, p. 151, note 45.

[142] Petrie et *al. Labyrinth*,, pl. 24 en haut à droite, et en bas.

[143] E. Brovarski, «Sobek», *LÄ* 5 (Wiesbaden, 1984), col. 996.



donnant ainsi l'impression que l'un sort de l'autre. La transition entre les éléments humain et animal est aussi masquée par les retombées de la perruque tripartite.

Les trois statues de Sobek volontairement détruites sont maintenant dépourvues de nez, de bras et ne sont, dans le meilleur des cas, que conservées jusqu'à la taille. Cependant étant donné la forme des cassures, il est évident que le bras gauche replié sur la poitrine tenait le sceptre *ouas*. Souvent représenté sur les reliefs porté par les dieux, c'est la première fois qu'il est figuré en ronde-bosse.

### Hathor, provenant de Hawara-Le Caire 30/9/14/9:

Lors de sa publication Petrie décrit cette statue comme ayant un visage humain, des oreilles de vache et un corps de momie orné d'un large collier[144]. Le visage est détruit ainsi que la plus grande partie du corps sous les retombées de la perruque tripartite. Étant donné l'aspect de la cassure, la statue devait être pourvue de cornes de vache. Petrie[145] et d'autres[146] ont probablement raison d'identifier cette statue à Hathor. Les nombreux liens à la fois entre Hathor et le roi et le culte funéraire [147] permettraient logiquement de la situer dans le temple funéraire d'Amenemhat III. Il faut noter cependant qu'avant cette époque Hathor était représentée – aussi bien en sculpture que dans les bas-reliefs – en femme portant le disque solaire et des cornes[148], ou en vache[149]. Une autre déesse vache, Bat, est figurée sur la palette de Narmer avec une tête sans corps, des oreilles et des cornes de vache sur un visage humain. Bien qu'à la XIe dynastie Bat et Hathor furent assimilées[150], on trouve des représentations de Bat, en particulier dans les arts mineurs à la XIIe dynastie[151]. Si Petrie a raison en supposant que la statue de Hawara possédait une tête humaine, on aurait là peut-être une tentative pour fondre l'iconographie de Bat et celle d'Hathor en une seule représentation susceptible de satisfaire

[144] Petrie et *al. Labyrinth*,, p. 31.

[145] Petrie et *al. Labyrinth*,, p. 31.

[146] Fischer, *Treasures*, p. 86 et très récemment E. Uphill, *Pharaoh's Gateway to Eternity. The Hawara Labyrinth of King Amenemhat III* (Londres et New York, 2001), pp. 82, 84.

[147] D. Vischak, «Hathor», *Oxford Encyclopedia of Ancient Egypt* (New York, 2001), pp. 82,84.

[148] Boston, MFA 09.200, la triade de Menkaouré, Hathor et du nome du Lièvre, illustration dans W. Smith, *Ancient Egypt as Represented in the Museum of Fine Arts*, Boston (Boston, 1960).

[149] Vischak, «Hathor», p. 82.

[150] H. Fischer, «Bat» *LÄ* I (Wiesbaden, 1975), col. 631. Vischak, «Hathor», p. 82

[151] Par exemple, sur le manche d'un miroir provenant de Lahoun, Le Caire CG 52663, ill. dans Saleh et Sourouzian, *Egyptian Museum*, no. 113.

les deux cultes, en donnant à Bat un corps de momie, approprié pour un culte funéraire, et en masquant la transition grâce à la perruque tripartite portée par Hathor sous sa forme humaine.

Les statues momiformes sont apparues à Armant sous le règne de Montouhotep III, le roi y est représenté en gaine de momie dans l'attitude d'Osiris[152].
Dans le même contexte à Hawara, Petrie a découvert ce qui pourrait être la coiffure d'une statue similaire[153]: sont représentés les cornes de vache, l'*uraeus*, le disque solaire et la plume qu'Hathor a portés plus tard, sous sa forme humaine et animale[154].

**Tatenen ou Ptah-Sokar-Osiris (?)[155], provenant de Hawara-Le Caire:**

L'identité d'une autre statue provenant de Hawara reste énigmatique. Elle représente une perruque tripartite tombant sur les épaules d'un torse momiforme orné d'un large collier de perles semblable à celui d'Hathor. Selon Petrie la coiffure était composée de deux cornes ou deux mèches de cheveux et de quatre palmes ou plumes[156]. Le visage, totalement détruit, était humain[157]; les oreilles, conservées, sont humaines. Petrie la considérait comme une «Palm goddess» et soulignait que c'était «a very remarkable figure»[158].

Il n'existe à la connaissance de l'auteur aucun autre parallèle plus ancien. Cependant une figure peinte dans la chambre du sarcophage de Thoutmosis III[159], avec un torse de momie, la barbe divine, une longue perruque striée, des cornes de bélier et des plumes est identifiée comme étant Tatenen. Cette divinité est mentionnée pour la première fois sur une série de sarcophages provenant d'Assiout et datés de la XII$^{e}$ dynastie, il est associé alors à la terre et à la création[160]. En l'absence d'inscription il est malaisé de distinguer Ptah-Sokar-Osiris de Tatenen[161]. Une statue munie des mêmes attributs, disque solaire compris, est datable du règne d'Amenemhotep III[162]; il provient très vraisemblablement du temple funéraire du roi où se dressait un sanctuaire dédié à Ptah-Sokar-Osiris[163]. Déjà sur des stèles du Moyen Empire ce dieu apparaît comme une divinité composite[164]. Le fragment d'Hawara serait-il une représentation de Tatenen ou de Ptah-Sokar-Osiris? Tous deux associés aux rites funéraires auraient leur place à Hawara.

**Renenoutet, en provenance de Hawara- Leyde F 1934/2.114:**

Parmi les fragments trouvés à Hawara, Blom a repéré le capuchon d'un cobra encadré par les stries verticales d'une perruque comme étant la première représentation en ronde-bosse de Renenoutet[165]. La présence de la perruque indique que le serpent avait un corps humain, bien que ce ne soit pas certain. L'échelle est comparable aux sculptures ci-dessus, combinant des éléments humains et animaliers. Le déesse est vénérée à Medinet Maâdi en même temps que Sobek.

***Divinités sous forme animale***

**Sobek, provenant de Hawara – in situ:**

Un bloc de calcaire, trouvé par Petrie représente deux crocodiles sculptés en relief. Le fouilleur prétend qu'il existait des traces d'un troisième, bien qu'à partir de sa photographie il est difficile d'en voir l'emplacement[166]. Dès la première dynastie[167] Sobek est représenté sous la forme d'un crocodile dans les reliefs, mais il s'agit ici de la première représentation datable en trois dimensions de cette divinité longtemps associée au Fayoum.

[152] Par exemple, Musée de Louxor J. 69, ill. dans *The Luxor Museum of Ancient Art* (Le Caire, 1979), p. 19. À Boston (MFA 38.1395) des pieds en gaine de momie sont conservés. Je remercie Joyce Haynes de me l'avoir signalé. À la fin de la XII$^{e}$ dynastie, des personnages vêtus d'une gaine de momie figurent sur des stèles privées.

[153] Copenhague, AEIN 1418, ill. dans Petrie et *al. Labyrinth*, pl. 25 en haut, à gauche.

[154] Par exemple, Le Caire JE 38574-5, ill. dans Saleh et Sourouzian, *Egyptian Museum Cairo*, no. 138 pour la déesse sous forme de vache; et la façade du temple de Nefertari à Abou Simbel pour la reine représentée en Hathor sous sa forme humaine.

[155] Je remercie Joyce Haynes pour m'avoir suggéré que ce fragment pourrait venir d'un Ptah-Sokar-Osiris et pour la discussion fructueuse qui s'en est suivie.

[156] Petrie et *al. Labyrinth*, p. 31.

[157] Petrie et *al. Labyrinth*, p. 31.

[158] Petrie et *al. Labyrinth*, p. 31.

[159] H. Schlögl, *Der Gott Tatenen* (Göttingen, 1980), p. 125, B.2, et fig. 2.

[160] Schlögl, *Der Gott Tatenen*, pp. 13-7.

[161] Communication orale de Richard Fazzini. Brovarski, «Sokar», *LÄ* 5 (Wiesbaden, 1983), col. 1063 note que Sokar peut comme Tatenen être représenté avec un visage humain, perruque tripartite, des cornes de bélier, des plumes d'autruche et un disque solaire.

[162] Thalassic Collection # 11; ill. dans *The Collector's Eye: Masterpieces of Egyptian Art from The Thalassic Collection, Ltd.* (Atlanta, 2001), pp. 20-2.

[163] Brovarski,, «Sokar», col 10064.

[164] Brovarski,, «Sokar», col. 1060.

[165] I. Blom, «Sculpture Fragments and Relief Fragments from the Labytinth at Hawara in the Rijksmuseum van Oudheden, Leiden», *OMRO* 69 (1989).

[166] Petrie *et al.*, *Labyrinth*, p. 31 et pl. 27, au milieu à droite.

[167] Brovarski, «Sobek», col. 996.

## CONCLUSIONS

À l'examen de ce choix de sculptures royales et divines d'Amenemhat III, il est possible d'avoir une réflexion sur l'environnement historique et artistique de cette époque. Dans l'ensemble, les témoignages de l'histoire de l'art semblent confirmer une longue co-régence. Amenemhat III était un fils respectueux marchant dans les pas de son père, jusqu'à ériger une pyramide près de celle de celui-ci à Dachour avant qu'un écroulement catastrophique ne le force à abandonner ce site pour Hawara. Tout en conservant les règles anciennes, il préféra des statues grandeur nature ou plus grandes et les dressa dans les temples. Des pierres dures et sombres furent recherchées et l'habileté des artistes à les travailler comme s'il s'agissait de modeler de l'argile est flagrante. Il inventa les dyades, sous forme humaine ou animale qui pourraient les représenter, lui et son père. De surcroît, Amenemhat III copia ce qui était nouveau ou mis en valeur dans la sculpture du règne de Sésostris III; ce qui implique la transformation de la physionomie royale, commencée par Sésostris III, allant d'une notion idéalisée du dieu-roi parfait à l'expression de la maturité, de l'autorité et de l'omniscience. Les représentations du roi debout les bras posés à plat sur un pagne empesé, triangulaire, attitude employée par Sésostris III dans le complexe du temple de Montouhotep II à Thèbes Ouest ont été copiées par Amenemhat III pour ses statues de la rive est de Karnak. Nombre de ces sculptures sont convenables mais sans guère d'intérêt. Il leur manque la sensibilité des originaux, comme il arrive souvent pour les copies. Celles-ci pourtant présentent souvent un élément nouveau: mais elles sont rarement citées comme des œuvres majeures d'Amenemhat III.

Il est certes tentant de supposer que ces sculptures d'Amenemhat III se conformant aux règles traditionnelles ou imitant directement celles de Sésostris III ont été réalisées au début du règne, mais l'absence de datation précise rend la démonstration impossible; en fait le contraire peut être vrai. La statue d'Hawara qui se tient assise dans la plus traditionnelle des poses en même temps qu'une statuette de Karnak, dans l'attitude de respect décrite plus haut, présentent une orthographe du prénom du roi en faveur après l'an 15[168].

Tout en respectant les traditions et en imitant les œuvres de son père, Amenemhat III modifiait si subtilement les attitudes, les détails des vêtement et les traits du visage que le résultat se distingue des œuvres antérieures et apparaît comme lui étant propre. De la même manière, il repoussa les limites établies dans la représentation d'un groupe traditionnel. Les colosses de Biahmu sans leurs piédestaux ont plus de deux fois la hauteur des statues antérieures. Même le plus expressif des visages de Sésostris III[169] ne peut se comparer aux visages les plus réalistes d'Amenemhat III[170].

En d'autres termes, Amenemhat III a suivi la tradition en ce qui concerne les représentations royales mais il varie et crée d'autres tendances. Dans certains cas les parallèles les plus anciens, dans l'état actuel de nos connaissances, remontent à plusieurs générations. Le sphinx à crinière de lion en est un exemple: le plus proche exemple est attribué au règne d'Amenemhat II[171]. Pour les perruques et les barbes des porteurs de poisson venant de Tanis, les parallèles remontent à plus d'un millénaire, aux alentours de la Période Archaïque.

Il traduisit en ronde-bosse le monde du relief. Les divinités présentant des caractères anthropomorphes et zoomorphes n'étaient représentées, avant Amenemhat III, qu'en bas-relief. Les statues de Sobek, provenant de Hawara constituent les premières images en trois dimensions d'une divinité combinant ces deux aspects. Les attributs spécifiques fréquents en bas-relief sont alors rendus en volume. Dans un cas le roi porte pour la première fois dans la statuaire une couronne avec des plumes; ailleurs le roi et les dieux portent respectivement le flagellum et le *ouas*.

Le matériel non royal semble être une autre source d'inspiration pour Amenemhat III. En l'état de nos connaissances actuelles un nombre surprenant d'attributs et de particularités adoptés par le roi y compris la *menat*, la peau de léopard, les lourdes mèches enroulées, la barbe naturelle et la longue tresse dépassant la masse des cheveux, n'apparaissaient auparavant que dans les représentations non royales. Le sculptures engagées, à l'intérieur d'un élément architectural isolé, comme les dyades de Hawara, se trouvent aussi plus tôt mais dans la sphère privée. Ce fait est particulièrement intéressant car les idées et les inventions se propagent généralement dans l'autre sens, du royal au privé. C'est un des rares moments où cette inversion est patente.

Enfin il y a un nombre non négligeable de types de sculpture sans parallèle antérieur qui doivent être portés au crédit d'Amenemhat III et de ses artistes. L'idée du roi grand prêtre est incarnée pour la première fois dans la statue du roi de Kiman Faris.

168 Matzger, *Letzten Könige*, p. 184.

169 Par exemple, Luxor Museum I. 34, ill. in *Luxor Museum*, figs. 28-31.

170 Par exemple celles de Medinet Maâdi.

171 Fay, *Louvre Sphinx*, p. 27.

Comme noté précédemment, c'est aussi la première sculpture d'un monarque portant des étendards. C'est aussi la première fois qu'apparaît un roi placé dans une chapelle au milieu des dieux comme dans le groupe de Hawara où il est encadré par les déesses poisson[172]. Avant lui aucun roi n'avait offert aux dieux des poissons. C'est probablement sous le règne d'Amenemhat III qu'apparaissent Tatenen ou Ptah-Sokar-Osiris autrement que comme des déterminatifs dans les inscriptions. D'autres divinités, telle Hathor, ont été représentées de façon nouvelle: son enveloppe momiforme était jusqu'alors réservée à Osiris. Les sculptures creuses en alliage cuivreux sont aussi une réussite technologique remarquable du règne d'Amenemhat III: ce groupe est si achevé qu'il semble inimaginable qu'il puisse ne pas exister de parallèles antérieurs. Certaines de ses innovations pour la statuaire furent largement reprises aussi bien dans le domaine royal que privé par les générations suivantes, en revanche d'autres furent abandonnées.

En somme grâce à sa disposition à s'inspirer du passé, à copier et adapter les formes de ses prédécesseurs, à transposer de deux à trois dimensions, à créer avec audace des œuvres nouvelles répondant à ses besoins, Amenemhat III mérite d'être considéré comme un des plus inventifs parmi les roi d'Égypte. Il ne fallut pas moins d'un roi comme Amenhotep III pour s'inspirer de son œuvre dans bien des domaines.

172 Ce qui suppose que ces porteuses de poisson sont des déesses.





# Stratigraphie d'un temple: le temple de Khnoum à Éléphantine du Nouvel Empire à la Période Ptolémaïque*.

Cornelius VON PILGRIM

Les temples d'Éléphantine ont toujours offert un spectacle désolant. Les premiers voyageurs qui atteignirent Assouan, après avoir visité les temples bien conservés de Karnak ou d'Edfou, furent soit fascinés par l'atmosphère romantique soit choqués par l'état du site: «Not one stone remains there upon another… The island looks as if it were a world turned upside down and then stirred up… as if a devil had been there, heaving underneath, upturning, tossing, and tumbling it till everything was in atoms and confusion»[1]
Cependant pour les archéologues modernes ces pauvres restes ouvrent un champ de recherches généralement impossibles sur d'autres sites: c'est en particulier le cas pour le temple de Satet, maîtresse d'Éléphantine. Les restes épars des fondations ptolémaïques ont justifié le démantèlement de cette structure afin de retrouver des blocs réemployés d'édifices précédents. La fouille qui s'ensuivit mena à la découverte d'une suite continue de temples érigés au même endroit depuis le début de l'histoire égyptienne jusqu'à la période romaine[2].

Cependant, en raison de ses énormes dimensions et, pour quelques parties, de sa meilleure conservation (Fig. 1), il n'a jamais été question de faire de telles recherches dans le temple majeur de la ville, le temple de Khnoum[3].

En outre les preuves d'au moins deux arasements complets du site ne laissaient aucun espoir de retrouver une quelconque trace des temples précédents sous le temple ptolémaïque.

* Je voudrais exprimer ici mes sincères remerciements à Mme V. Laurent pour la peine qu'elle a prise en traduisant la version anglaise de cet article.

1 F. Nightingale, Letters from Egypt, New York 1987,86.

2 G. Dreyer,Elephantine III, AV 39, Mayence 1986, 11 sq.

3 Les fouilles d'Éléphantine est pris en charge depuis 1969 par l'Institut Suisse pour le Recherche architecturale et archéologique et l'Institut Allemand d'Archéologie. Pour le dernier rapport préliminaire v. W. Kaiser et al., MDAIK 55, 1999, 63 sq.

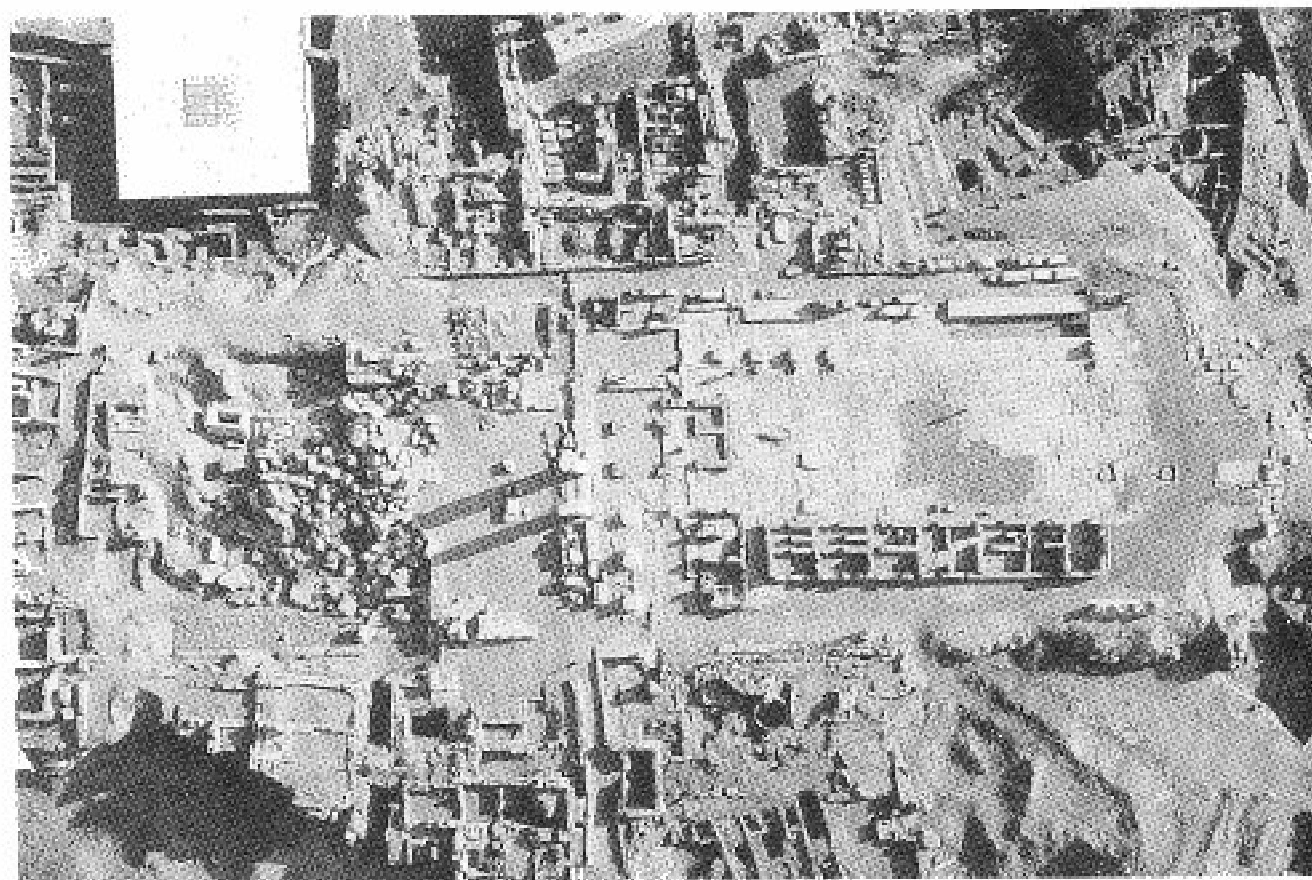


Fig. 1. Vue aérienne du temple de Khnoum (photo J. Heckes DMT).

Le temple de Khnoum, situé au centre de la ville ancienne, couvre une surface de 4200 m² (120 × 35 mètres). Le début de la construction du temple date de la XXXᵉ dynastie, sous Nectanebo II, mais les dernières réalisations architecturales, telles la construction du mur d'enceinte intérieur et la décoration de la majeure partie du temple, furent exécutées durant la première période ptolémaïque, c'est à dire sous Ptolémée VI et VIII. À cette époque un pronaos fut construit dans l'avant-cour[4]. Après une longue interruption une grande cour à colonnes et un pylône furent ajoutés, et une gigantesque terrasse fut construite en avant du temple sur les rochers escarpés de la rive est.

Dès le commencement des recherches archéologiques menées à Éléphantine, on savait que le temple de Nectanebo avait remplacé un temple de la XVIIIᵉ dynastie[5]. Comme dans le temple de Satet on constate que de nombreux blocs datant du Nouvel Empire ont été réemployés dans les fondations. Des inscriptions sur certains d'entre eux indiquent que l'initiative de construire un nouveau temple de Khnoum peut être attribuée à Hatchepsout[6] comme c'était le cas pour le temple de Satet. Cependant non seulement des blocs décorés ont été réemployés dans le temple même de Nectanebo II, mais aussi dans des ajouts beaucoup plus tardifs. En particulier le stylobate du pronaos ptolémaïque comme celui de la cour à colonnes sont construits avec de nombreux blocs de réemploi (Fig. 2). Ce dernier contient principalement des fragments de piliers et d'architraves et de nombreux morceaux de colonnes polygonales (Fig. 3). Dans la terrasse au moins quatre niveaux de maçonnerie sont composés de blocs de réemploi, leur décor ancien étant visible depuis le fleuve.



Fig. 2. La cour ptolémaïque et romaine avec ses colonnes réemployées dans le stylobate de la colonnade nord.

À l'exception du relevé hâtif de quelques tranchées de fondation remplies de sable dans la zone sans pavage du centre de la cour tardive[7], les précédentes tentatives de reconstitution de la structure d'ensemble du temple du Nouvel Empire faites par W. Kaiser et M. Bommas, étaient basées sur l'analyse des décors encore apparents[8]. Par analogie avec le temple de Satet – qui possède le type d'architecture le plus courant pour un temple de cette époque – ces auteurs ont supposé que le temple était entouré d'une colonnade sur trois voire quatre côtés. Des sources textuelles livrent des informations complémentaires au sujet d'extensions plus tardives. Sur deux stèles Amenhotep II décrit les constructions qu'il a réalisées pour le temple de son père Thoutmosis II

[4] E. Lakowska-Kusztal, Elephantine XV. Die Dekorfragmente der ptolemäisch-römischen Tempel von Elephantine, *AV* 73, Mayence 1996, 7.

[5] H. Ricke, Tempel Nektanebos' II, *Beiträge zur Bauforschung* 6, Le Caire 1960, 1, pl. 13 et 20.

[6] Niederberger, in Kaiser et al. *MDAIK* 46, 1990, 193.

[7] M. Ziermann, in Kaiser et al., *MDAIK* 51, 1995, 114 sq.

[8] W. Kaiser, in Kaiser et al., *MDAIK* 51, 1995, 147 sq. M. Bommas, in Kaiser et al. *MDAIK* 55, 1999, 110 sq.; voir aussi S. Grallert, Der thutmosidische Chnumtempel auf Elephantine, *GM* 171, 1999, 93 sq.



Fig. 3. Colonnes polygonales datant du Nouvel Empire, réemployées, *in situ*.

à Amada et Éléphantine[9]. Ces deux textes sont pratiquement identiques, ne diffèrant que par des particularités locales comme les noms des dieux et les matériaux employés. Sur les deux stèles, Amenhotep II souligne qu'il a embelli le temple existant et qu'il a ajouté un pylône de grès devant une cour de fête.

Il ne reste *in situ* du temple du Nouvel Empire qu'une tribune située en face de l'entrée est du temple. Son axe s'écarte sensiblement de celui du temple tardif (cf. Fig. 8). Bien que cette orientation de la tribune puisse être due à la topographie des falaises, comme c'est le cas pour la terrasse en face du temple tardif, elle avait été aussi adoptée pour le temple du Nouvel Empire[10].

Cependant un net changement de la direction des bâtiments annexes peut être décelé sur le côté sud du site du temple (cf. Fig. 5). S' écartant du plan de l'ancien établissement, les constructions nord présentent une orientation conforme à l'axe du dernier temple de Khnoum. Comme il

[9] C. Kuentz, Deux stèles d'Aménophis II, *BdÉ* X, 111 sq.; P. Der Manuelian, Studies in the reign of Amenophis II, *HÄB* 26, 1987, 47 sq.

[10] W. Kaiser, in Kaiser *et al.*, *MDAIK* 51, 1995, Abb.26.



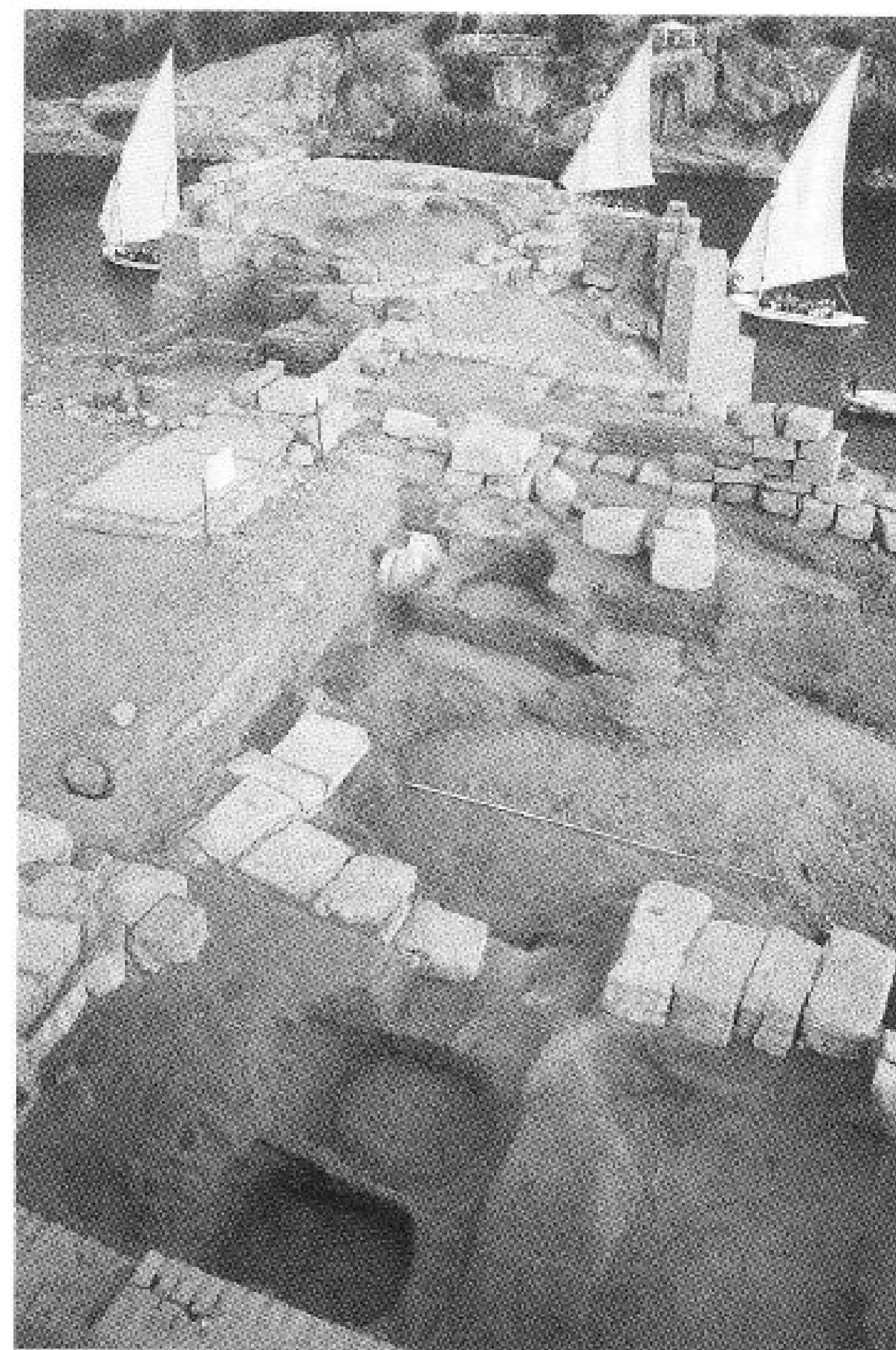


Fig. 4. Tranchées et puits de fondation, remplis de sable, dans la partie sud-est de la cour ptolémaïque et romaine.

s'agit à l'évidence de maisons des prêtres du temple thoutmoside – bien attestées par les estampages de briques – elles devraient refléter l'orientation de l'implantation du temple à cette période[11]. En réalité cette orientation n'a pas été introduite sous la XVIII[e] dynastie; elle s'est

[11] C. von Pilgrim, Elephantine XVIII. Untersuchungen in der Stadt des Mittleren Reiches und der Zweiten Zwischenzeit, *AV* 91, Mayence 1996, 65.

inclinée lentement vers le sud en raison de l'extension du domaine du temple. Dès la Deuxième Période Intermédiaire, la maison la plus au nord était construite presque parallèlement au même axe[12]. Il devient ainsi évident que l'axe du temple n'a pas varié à chaque période.

Cependant au cours des deux dernières campagnes de fouilles l'apparition de nouveaux témoignages archéologiques nous ont permis de dessiner un tout nouveau schéma du domaine du temple et de son développement architectural[13]. Au cours de nouvelles fouilles dans la partie sud-est de la cour ptolémaïque et romaine, il a été découvert une large tranchée et quelques trous profonds remplis de sable fin de rivière (Fig. 4). Puisqu'il ne fait aucun doute que ce sable représente le niveau le plus bas des fondations d'un édifice en pierre, on pouvait s'attendre à trouver pour la première fois des indications sur la structure du temple du Nouvel Empire. Nous avons alors orienté nos fouilles vers tous les endroits non couverts par la dernière cour: au total trente-deux tranchées ou puits ont été examinés. Tous ont été creusés dans des couches datant de l'Ancien Empire ou du début de la Première Période Intermédiaire. Les couches manquantes allant du Moyen Empire au début du Nouvel Empire ont été manifestement victimes de mesures drastiques prises pour niveler le terrain. Un premier nivellement est attesté dans la zone des maisons des prêtres de Thoutmosis III, au sud du temple[14]. Si on prend en compte le fait que le temple était érigé au sommet de l'ancien tumulus, il devient évident que pour construire le temple du Nouvel Empire, toutes les couches antérieures jusqu'à celles de l'Ancien Empire ont été détruites pour créer une vaste zone destinée à la construction. D'après le niveau du sol des maisons des prêtres thoutmosides au sud du temple, il apparaît probable que celui du temple était encore plus élevé que celui de la cour actuelle. Ceci est du au fait qu'au cours de la période ptolémaïque, l'espace de la cour a été nivelé une deuxième fois[15].

Les puits et les fossés de fondation sont remplis d'un sable pur et très fin provenant du fleuve. Chaque fois que cela était possible les trous ont été vidés en tamisant le sable, mais ils ne contenaient au mieux que quelques débris. Tous cependant peuvent être datés du début de la XVIII$^{e}$ dynastie. Caractéristique typique de

[12] Maison 39, voir C. von Pilgrim, op. cit. Abb. 12.
[13] Un rapport préliminaire doit être publié dans le prochain volume de *MDAIK*, 2002.
[14] C. von Pilgrim, Elephantine XVIII, 63.
[15] H. Jaritz, in Kaiser *et al.*, *MDAIK* 51, 1995, 171.



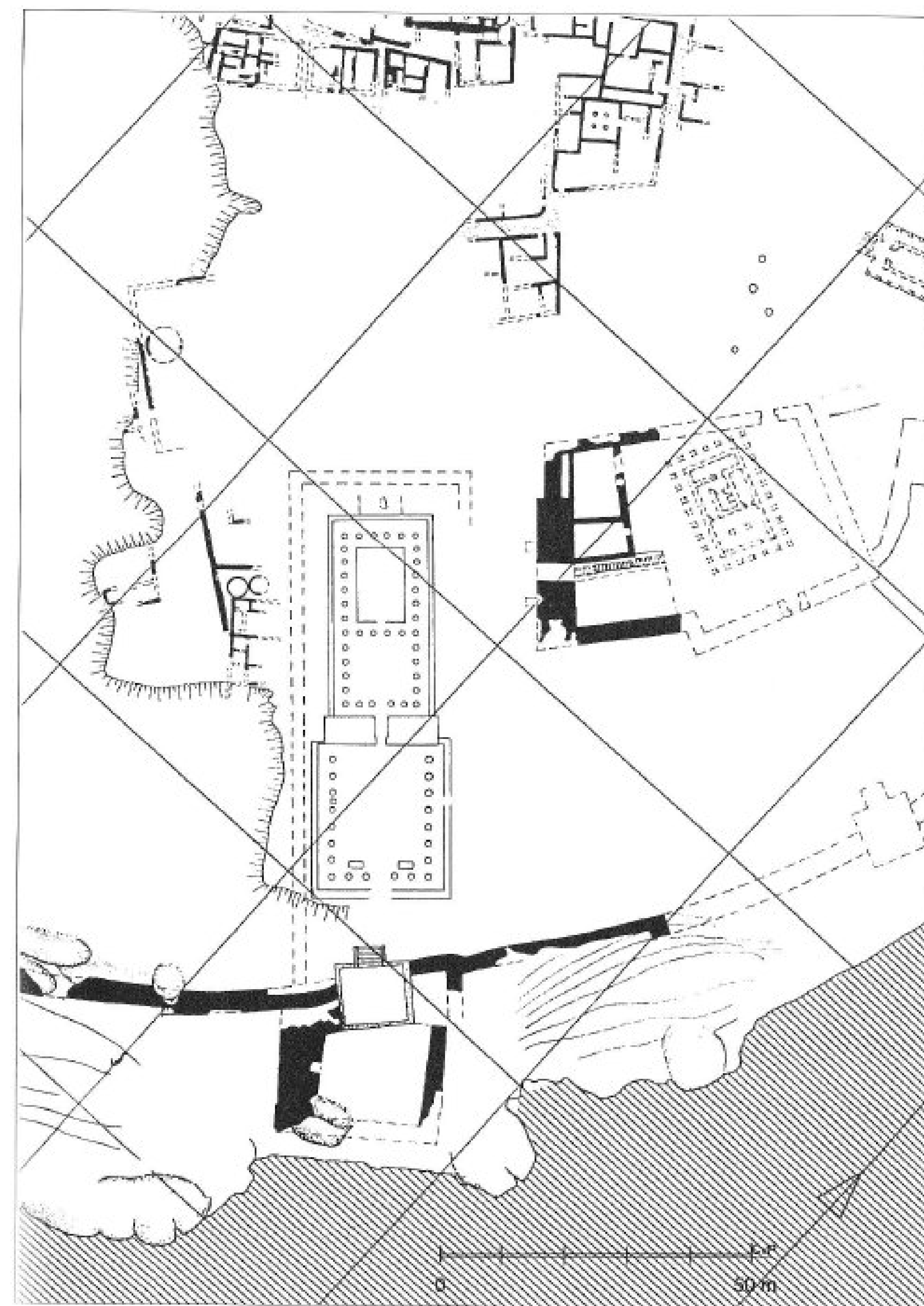



Fig. 5. Le temple de Khnoum au centre de la ville du Nouvel Empire.

l'architecture pharaonique en pierre, chaque partie de l'édifice faisait l'objet d'une fondation séparée. L'utilisation de sable pour créer un sous-sol artificiel n'était pas exceptionnelle: on l'observe dans nombre de temples[16]. Cependant, la signification symbolique du sable qui purifie la terre et permet de construire sur un «tertre primordial» pur n'est qu'une des raisons de cette pratique. L'autre raison était technique: elle permettait l'établissement d'un lit plan pour la première couche des blocs de fondation.

Voulant éviter de détruire la dernière cour, nous n'avons pu mettre au jour l'ensemble des fondations. Néanmoins il a toujours été possible de déterminer le type des fondations, en distinguant les tranchées des puits.

Il faut cependant souligner que nous sommes encore loin d'une reconstitution définitive du temple. Les arguments archéologiques présentés ici ne livrent qu'une première impression du schéma général du temple mais pourraient contribuer à établir une reconstruction détaillée de celui-ci sur des bases plus sûres.

En premier lieu, les fondations visibles prouvent que le temple se situait à l'emplacement de la dernière cour (Fig. 5), comme l'avait déjà suggéré W. Kaiser[17]. En outre l'orientation du temple peut être précisée avec certitude, ce qui est remarquable: non seulement le temple du Nouvel Empire avait la même orientation que le temple tardif, mais aussi l'alignement de l'axe central des édifices successifs est le même pour les deux périodes.

En dépit du fait qu'une petite partie seulement des fondations sont à découvert, il est possible de deviner le plan général du temple. Un large fossé de près de cinq mètres de large, au milieu de la zone, indique à l'évidence l'emplacement d'un pylône (Fig. 6). A l'est de celui-ci, existe une cour à colonnes: sont visibles les tranchées d'un mur d'enceinte et, du côté intérieur, des trous de fondation pour les colonnes. Sur le côté ouest du pylône on peut observer un schéma semblable: des trous plus ou moins circulaires et un mur d'enceinte. Au sud ces trous s'étendent si loin vers l'ouest que – en tenant compte de l'espace nécessaire à un temple – ces colonnes doivent appartenir à une cour à péristyle conduisant au temple. L'épaisseur de la couche de sable remplissant les tranchées des murs – 65 cm. à son maximum – prouve que les murs des deux cours étaient construits en maçonnerie.

Comparable à la construction contemporaine du temple de Satet, le temple proprement dit a dû être construit sur une solide plate-forme de fondation constituée de blocs de réemploi ou de blocs bruts ne reposant pas sur un épais lit de sable[18]. C'est la raison pour laquelle il n'est pas surprenant qu'au centre de la cour, à l'endroit où devait se trouver le temple proprement dit, aucun élément de fondation n'ait été trouvé. La plate-forme de fondation peut avoir été complètement détruite quand le terrain a été nivelé aux périodes postérieures. Le peu de distance séparant la tranchée de fondation à l'est et les fondations du pylône jouxte, montrent à l'évidence que les deux structures n'ont pu coexister.

Un autre argument archéologique prouvant l'existence de plusieurs phases de construction est la présence d'un trou de fondation de colonne près de l'axe du temple. Bien qu'il n'ait pu être complètement mis au jour, il semble plus petit que les puits de fondation des colonnes de la cour à péristyle et n'est pas dans le même alignement. En conséquence cette colonne a dû faire partie d'un temple plus ancien, précédant l'édification de la cour à péristyle et peut-être même la reconstruction d'un édifice plus ancien par Hatchepsout[19].

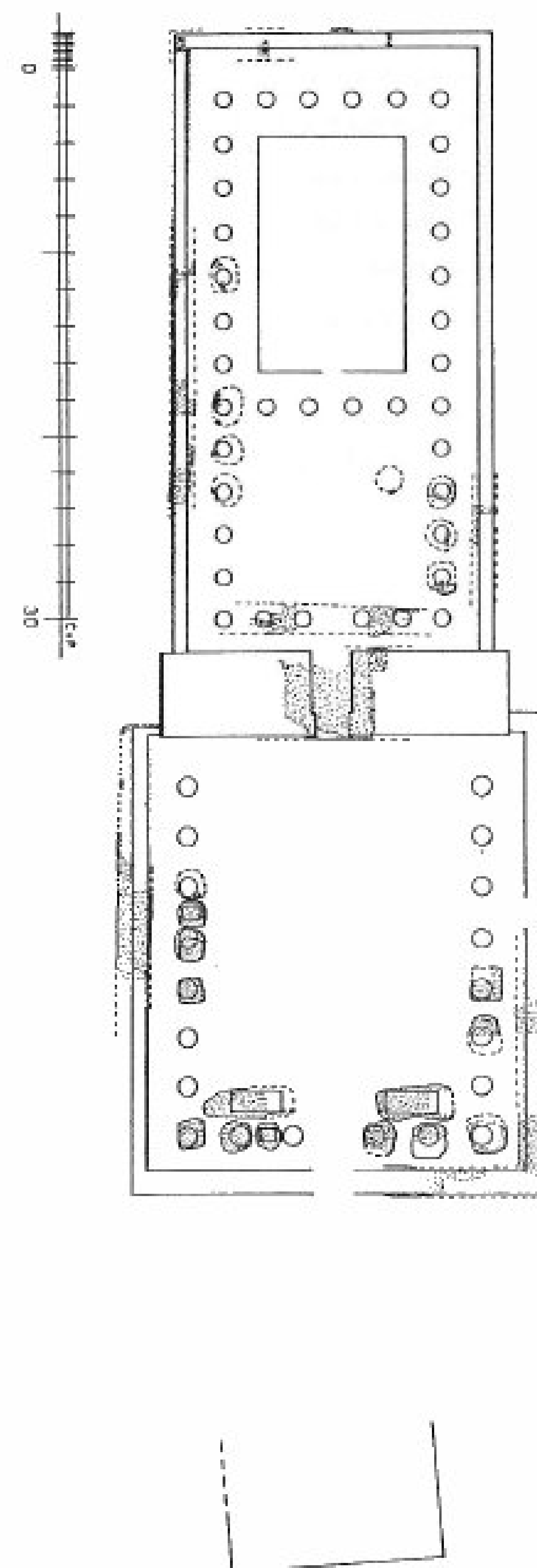



Fig. 6. Projet de reconstitution du temple de Khnoum du Nouvel Empire d'après les fossés et les puits persistants. Ce plan schématique ne distingue pas les colonnes des piliers.

[16] Cf. D. Arnold, *Building in Egypt*, 110 sq.
[17] W. Kaiser, in Kaiser *et al.*, *MDAIK*, 26, 1970, 113 sq.

[18] W. Kaiser, in Kaiser *et al.*, *MDAIK*, 31, 1975, 40 sq., pl. 15.
[19] M. Bommas, en se basant sur quelques fragments de colonnes polygonales inscrits au nom de Thoutmosis II, a récemment suggéré que certains ajouts, tel un portique à colonnes, avait été ajouté à l'époque de Thoutmosis II devant le temple du Moyen Empire, avant que celui-ci n'ait été détruit par Hatchepsout. Il est fort possible que ce puits de

Sans un examen complet de toutes les données épigraphiques[20], il est difficile d'établir les étapes de la première construction du temple et de les attribuer à Hatchepsout ou à Thoutmosis III. Cependant par analogie avec le temple de Satet, on peut supposer qu'une cour à portique avait été envisagée par Hatchepsout[21], mais c'est Thoutmosis III qui a mis en œuvre les agrandissements les plus importants du temple.

Comme l'a déjà souligné W. Kaiser, on peut percevoir, au cours du règne de Thoutmosis III, un changement d'attitude envers les dieux locaux Satet et Khnoum[22]. Après avoir évincé Hatchepsout, Thoutmosis III termina le décor du temple de Satet, d'une façon relativement simple, avec un relief dans le creux. Ce fait peut avoir pour origine l'importance grandissante du temple de Khnoum dont les constructions s'étaient alors intensifiées.

L'ajout le plus important est un pylône massif devant la façade du temple, dont les mesures au sol sont de 36 x 9 coudées[23]. Puisque seul le décor des registres supérieurs est conservé, ces dimensions peuvent prêter à discussion. Cependant pour des raisons liées à la construction, il y a peu de marge pour évaluer les dimensions du pylône, car les murs des cours devaient se rejoindre des deux côtés. En particulier la position du mur sud de la cour prouve à l'évidence que le pylône dépassait la largeur de la cour ouest. La découverte de la bordure ouest de la tranchée de fondation nous indique que le mur ne pouvait rejoindre le pylône: on peut supposer que le mur était relié au pylône par une petite porte.

Au premier abord, la position des puits de fondation pourrait engendrer une hésitation sur l'emplacement des colonnes. Cependant si l'on écarte la possibilité d'ériger une colonne entre deux trous, il reste peu de jeu pour placer ces supports. La distance entre les supports est d'environ 1, 50 m. dans la cour ouest et de 1,75 m. dans la cour est. Cette différence correspond exactement aux différentes tailles des architraves et colonnes répertoriées[24]. Il en résulte que les plus petites architraves et les colonnes qui ont un diamètre de moins de 90 cm.

fondation ait appartenu à ce portique. Cf. M. Bommas, Der Tempel des Chnum der 18. Dyn. auf Elephantine. Thèse de PhD, inédite, Université de Heidelberg, 2000, 279 sq.

20 Une publication de la décoration de la XVIIIe dynastie par M. Bommas est actuellement en cour.

21 W. Kaiser, in Kaiser *et al.*, *MDAIK* 51, 1995, 151 sq.

22 W. Kaiser, op. cit., 164.

23 Soit 18,90 × 4,72 m. Ces dimensions sont à peine supérieures à celles que M. Bommas avait déduites en se basant sur le décor; cf. M. Bommas, in Kaiser *et al.*, *MDAIK* 55, 1999, 115.

24 W. Kaiser, in Kaiser *et al.*, *MDAIK* 51, 1995, 161, Anm. 175.



seraient à placer dans la cour ouest. Les plus grandes architraves, bien qu'incomplètes, mesurent environ 2,60 à 2,75 m. de long, voire davantage. Leur face inférieure est incisée de lignes indiquant un entrecolonnement, ce qui convient seulement à la disposition supposée des colonnes dans la cour est. Les inscriptions de ces architraves les attribuent à la cour de fête d'Amenhotep II, située, dans des reconstitutions antérieures, devant l'aile ouest du pylône. Cependant, en ce cas, les arguments architecturaux ne coïncideraient plus avec le témoignage de la stèle d'Eléphantine, puisque toutes les constructions revendiquées par Amenhotep II auraient été construites par Thoutmosis III.

Dans sa stèle Amenhotep II distingue clairement les améliorations effectuées des nouveaux bâtiments construits dans le temple; il décrit le déroulement des rites de fondation avant la construction d'un pylône et précise que celui-ci, construit en grès, est situé devant une cour de fête. En réalité, selon la nouvelle reconstitution, le pylône devait se trouver en arrière de la cour de fête. Un examen attentif des textes montre que le pylône dont il est question ne doit pas nécessairement être assimilé au pylône thoutmoside: en règle générale le mot égyptien *bkhnt* désignant le pylône se termine par un déterminatif représentant un bâtiment à deux tours, et est écrit au duel ou au pluriel[25]. Dans notre cas *bkhnt* est écrit au singulier et possède un déterminatif représentant un édifice à une seule tour, probablement l'entrée monumentale d'un mur ou d'un pylône, vue de côté[26]. Selon cette écriture manifestement délibérée, *bkhnt* pourrait s'appliquer à une entrée monumentale dans le mur d'enceinte donnant accès à la cour de fête sur le côté est.

Trois puits de fondation dans la cour de fête ne peuvent être reliés à des éléments architecturaux. Du côté sud, trois puits sont situés si près les uns des autres que celui du milieu ne peut avoir été préparé pour recevoir une colonne. On peut supposer très vraisemblablement qu'il s'agit de l'emplacement d'une statue. Puisque pour des raisons techniques une statue n'aurait pu être érigée plus tard, elle faisait évidemment partie intégrante du schéma originel de la cour, pouvant être considérée comme un de ses éléments fonctionnels. De chaque côté de l'axe central deux grandes cavités ovales marquent l'emplacement de deux autres statues de chaque côté de l'entrée, du côté interne. Leur forme et leur position suggérant qu'elles correspondaient à deux sphinx monumentaux.

25 P. Spencer, *The Egyptian Temple*, Londres 1984, 192 sq.

26 C. Kuentz, op. cit., 17.

Une porte en granit, inscrite au nom de Thoutmosis III et de Ramsès III[27], ainsi qu'une mention sur la stèle d'Amenhotep II[28], plaident fortement en faveur de l'existence d'un mur d'enceinte en briques de terre crue. Faute de vestiges archéologiques, sa position exacte ne peut être que supposée. En tout cas on peut avancer avec certitude que ce mur n'entourait ni les maisons voisines des officiels du temple ni les institutions économiques ou administratives. Ces quartiers étaient situés au sud et à l'est du temple. Dans la zone sud on n'a retrouvé aucune trace d'un mur d'enceinte dans les couches du Nouvel Empire ni dans celles de la Basse Époque: les quartiers ouest appelés «Ville de Khnoum» dans les papyrus araméens d'Éléphantine[29] furent enserrés par un mur durant la Période Perse[30]. Ainsi le mur d'enceinte du temple devait se trouver très proche du temple et très probablement jouxtait le mur de la ville à l'est (Fig. 5).

En dehors de la tribune en avant du temple, les constructions de l'époque ramesside se limitèrent à l'évidence à quelques petits édifices isolés[31]. Les embellissements ont surtout consisté à poursuivre la décoration des murs et des colonnes de la cour de fêtes[32]. Ce n'est pas avant les XXIX^e^ et XXX^e^ dynasties que furent ajoutés des édifices, lorsque Achoris et Nectanebo I mirent en place deux portes entre des colonnes dans la cour de fête[33].

C'est peut-être en réaction au conflit avec les occupants perses et en particulier au conflit local – bien attesté – entre les prêtres de Khnoum et la communauté voisine, araméenne et juive, au cours du V^e^ siècle av. J.-C.[34], qu'à la XXX^e^ dynastie Nectanebo II décida de remplacer le temple de Khnoum du Nouvel Empire par un nouvel édifice beaucoup plus grand. Alors qu'il était d' usage d'édifier un nouveau temple sur l'emplacement de l'ancien, Nectanebo déplaça le nouveau temple vers l'ouest le construisant sur les annexes de l'ancien temple au lieu dit «Ville de Khnoum» et détruisant la zone nord du domaine du temple juif[35]. La

[27] H. Jaritz, in Kaiser *et al.*, *MDAIK* 38, 1982, 307.

[28] (The temple) «being built out of stone as a work of eternity; the walls around it being of brick», Der Manuelian, Amenophis II, 49.

[29] B. Porten, Archives of Elephantine, Los Angeles/Berkeley 1968, 309.

[30] C. von Pilgrim, in Kaiser *et al.*, *MDAIK* 55, 1999, 118 sq.

[31] Il est évident qu'il existait un petit kiosque de Ramsès II dans la cour de fête. Deux bases de colonne en granit noir lui ayant appartenu ont été incorporées dans le pavement de la cour ptolémaïque et romaine. Voir F. Junge, Elephantine XI. Funde und Bauteile, *AV* 49, Mayence 1987, 52, pl. 33.

[32] Junge, op. cit., 45 sq.

[33] W. Kaiser, in Kaiser *et al.*, *MDAIK* 53, 1997, 177 sq.

[34] Porten, Archives, 284 sq.

[35] C. von Pilgrim, in Kaiser *et al. MDAIK* 55, 1999, Abb. 24.



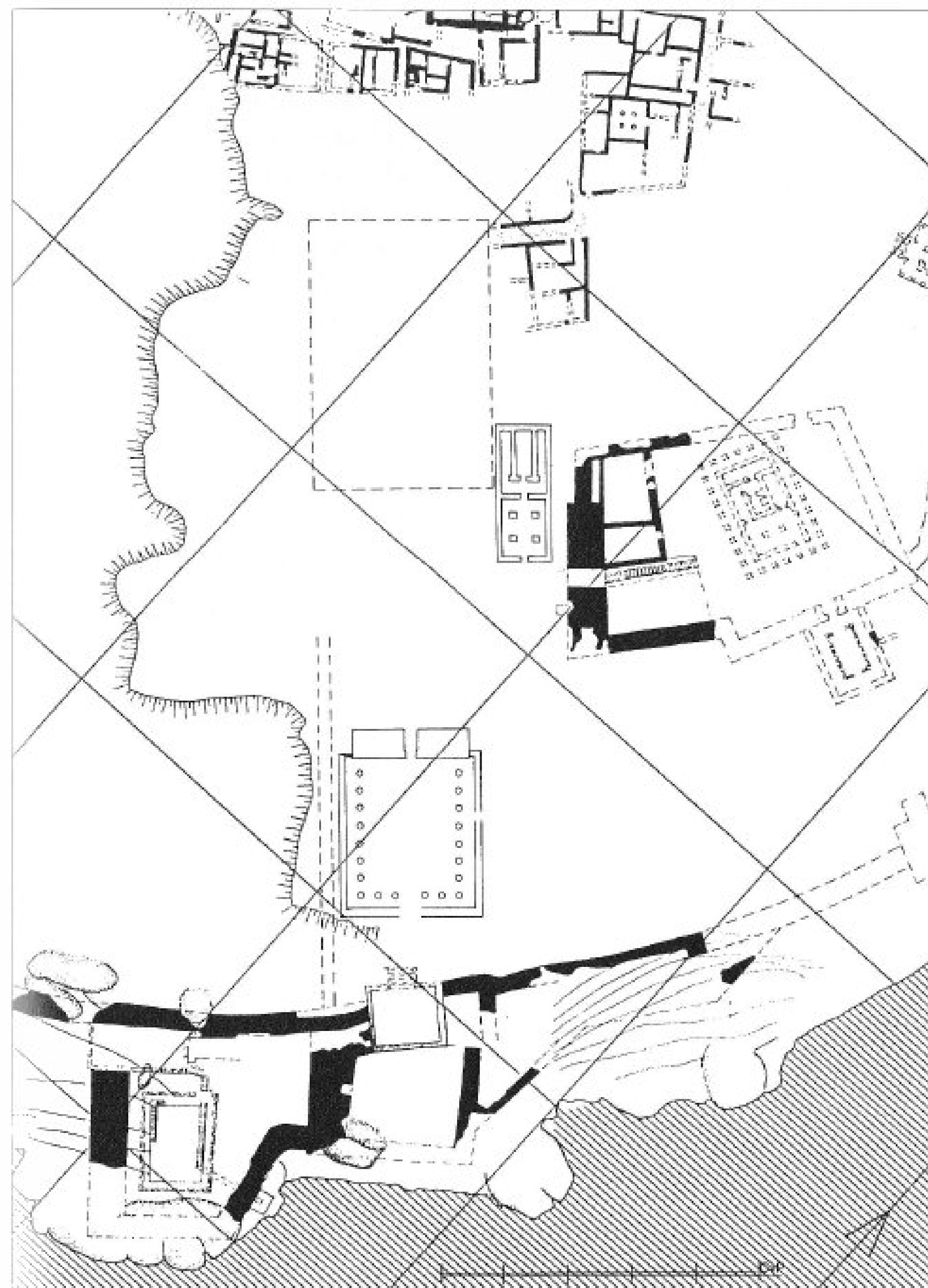


Fig. 7. La zone du temple de Khnoum sous le règne de Nectanebo II, comprenant le temple temporaire et le futur chantier.

preuve en est fournie par l'utilisation de blocs décorés de l'ancien temple dans les fondations du nouveau, le temple proprement dit ayant été détruit avant le début de la construction du nouveau. Le culte et les offrandes aux statues devant être poursuivies, pour assurer la continuité un petit temple temporaire fut érigé au nord de la zone envisagée pour l'érection du nouveau temple (Fig. 7)[36]. Les restes des fondations de cet édifice sont constitués d'une maçonnerie grossière trahissant son caractère provisoire. Son plan offre tous les caractères d'un temple, mais à échelle réduite. L'entrée sur l'axe central conduit à une petite cour ornée de quatre colonnes (ou piliers); à l'arrière de la cour un couloir mène à trois chapelles longues et étroites. Il ne reste aucun vestige de maçonnerie à l'arrière du temple, mais on peut en déterminer le tracé grâce aux tranchées de fondation. Bien qu'il ne subsiste aucune strate contemporaine de ce temple, sa date ne fait aucun doute étant donnée sa position stratigraphique. Ses fondations sont taillées dans les couches les plus basses du mur d'enceinte de la «Ville de Khnoum», mise à bas au plus tôt à la fin de la Période Perse. Le mur d'enceinte du nouveau temple érigé à l'époque de Nectanebo II après que le temple proprement dit ait été construit, a été dressé à l'emplacement du temple provisoire alors détruit.

Le nouveau mur d'enceinte englobait aussi une cour à l'avant du temple; un puits contenant des radicelles indique une plantation (Fig. 8). Cependant la deuxième invasion perse peut avoir interrompu les travaux, car le mur d'enceinte n'a été terminé qu'au début de la Période Ptolémaïque, en même temps que la décoration se poursuivait[37]. Il est vraisemblable que le pylône thoutmoside et la cour d'Amenhotep II existaient encore à cette époque car aucune pierre de réemploi venant de ces édifices n'a été utilisée pour le nouveau temple voisin. Il est plus que vraisemblable que ces parties du temple ancien n'étaient pas tombées en désuétude mais qu'elles étaient intégrées au fonctionnement du nouveau temple. De même il n'y a aucune raison de supposer que l'ancien mur d'enceinte du temple ait été complètement détruit. À tout le moins sur la partie sud des restes du temple du Nouvel Empire, le mur était entretenu pour séparer le temenos des quartiers domestiques voisins. Ce fut durant les règnes conjoints des Ptolémées VI et VIII que débuta un nouveau programme de construction

[36] «Temple A», voir C. von Pilgrim, in Kaiser *et al. MDAIK* 55, 145 sq.

[37] W. Niederberger, Elephantine XX, 60 sq.

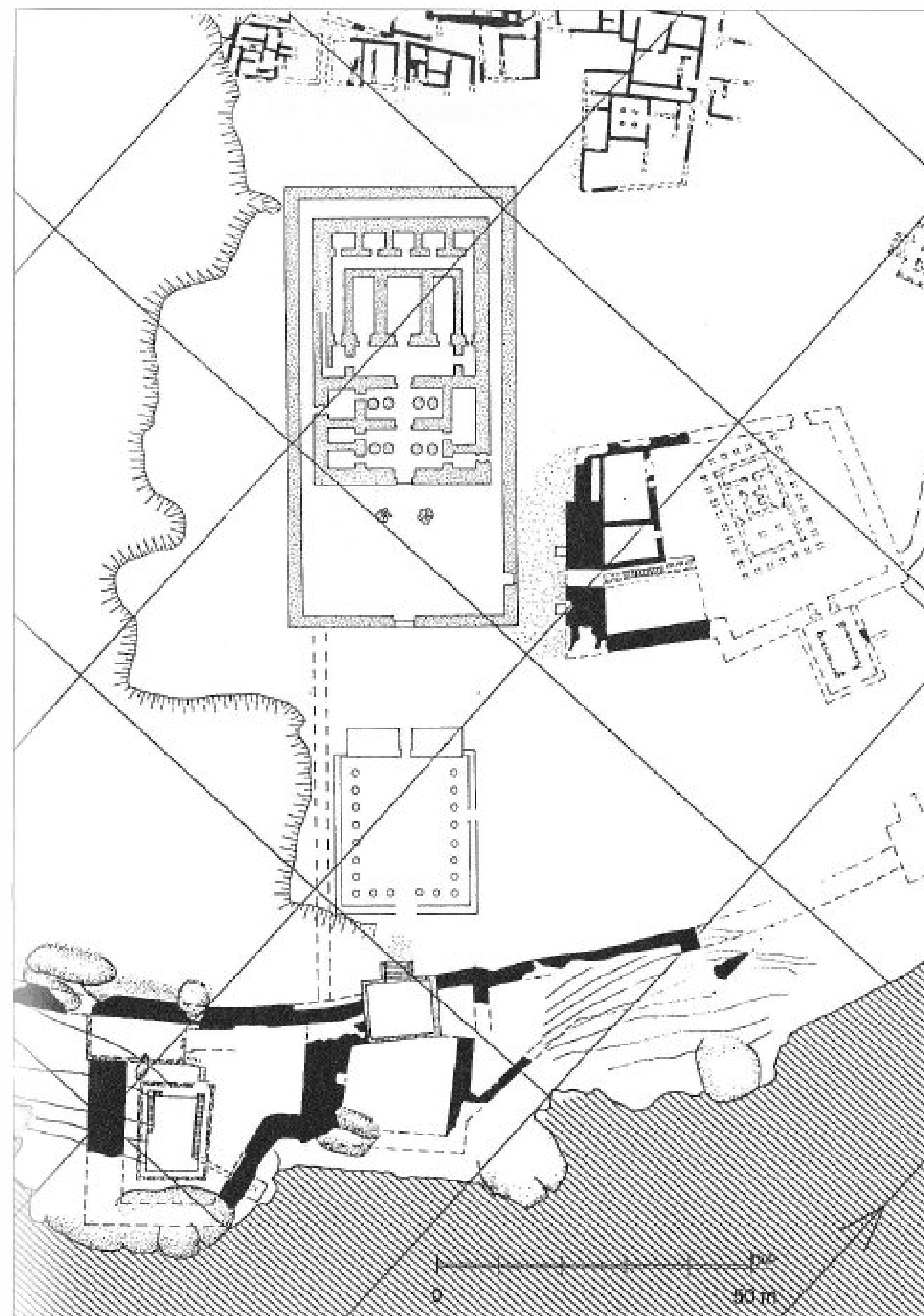



Fig. 8. Le temple de Khnoum de Nectanebo II avec le pylône et la cour est du Nouvel Empire, encore en place.

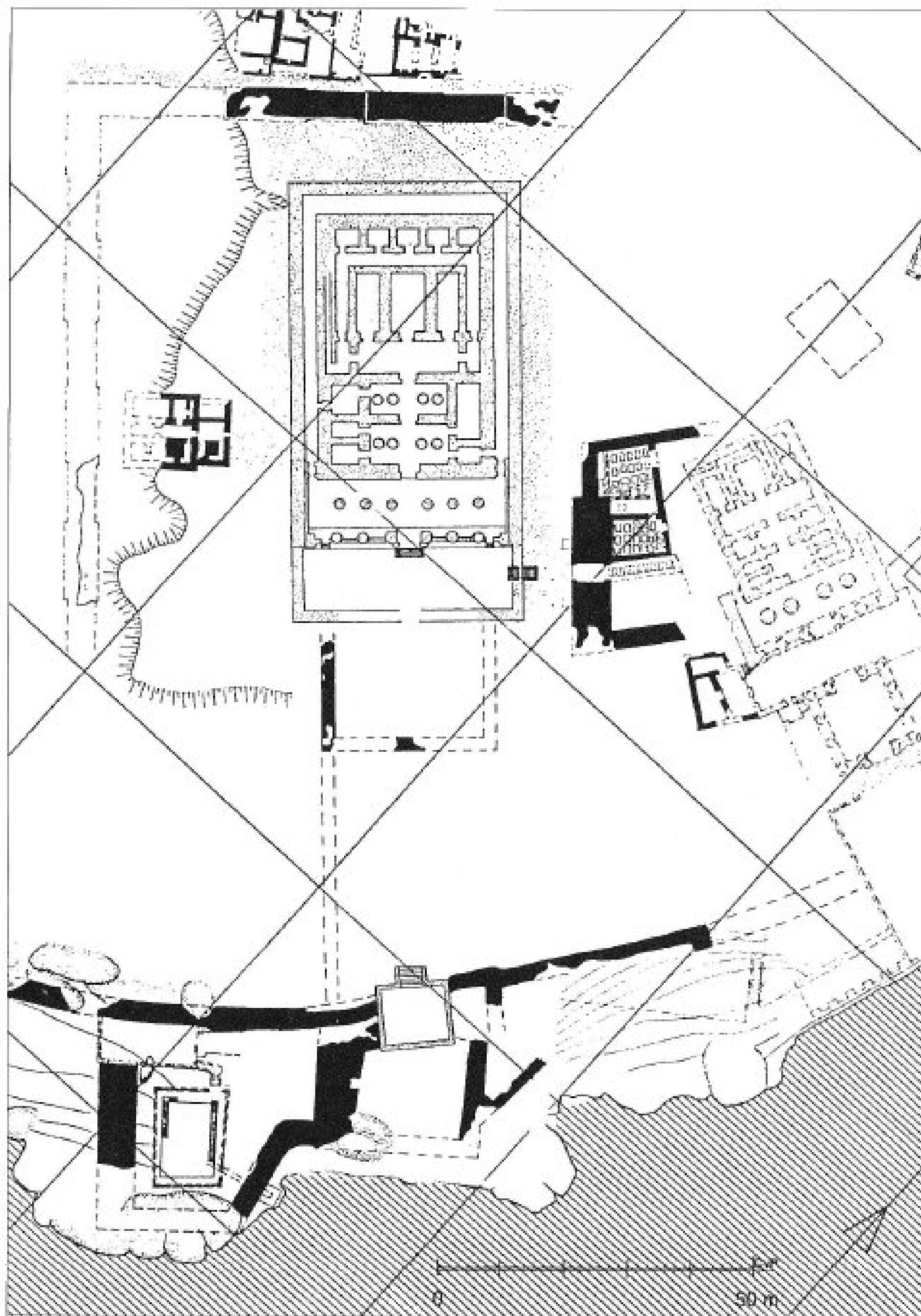



Fig. 9. Le temple de Khnoum sous le règne de Ptolémée VI avec, à l'avant du temple, la cour provisoire.



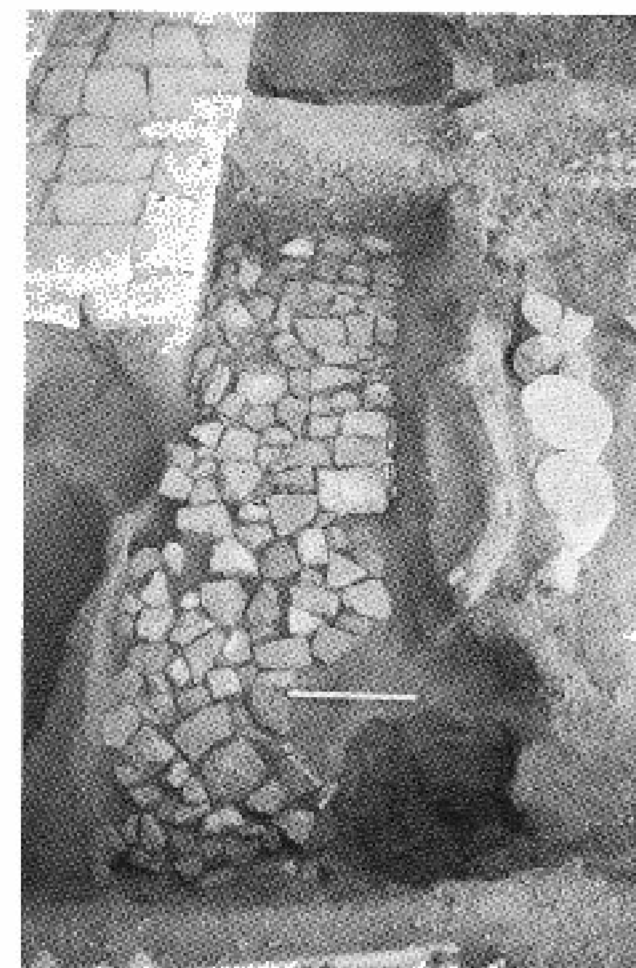


Fig. 10. Soubassement d'un mur sous le stylobate de la colonnade sud de la cour actuelle.

comprenant l'érection d'un nouveau temple, tout en incluant les temples de Khnoum et de Satet dans la partie nord-ouest de la ville[38].

Au cours de cette période fut ajouté au temple de Khnoum, un pronaos s'étendant sur la cour (Fig. 9). La cour étant trop petite, on l'ouvrit vers l'est en détruisant le mur est. L'ajout du pronaos n'était qu'une partie d'un projet d'ensemble visant à remodeler complètement la zone devant le temple. Le pylône du Nouvel Empire et la cour d'Amenhotep II devant le temple de Nectanebo II avaient été depuis deux cents ans intégrés dans le complexe du nouveau temple; ce n'est qu'alors qu'ils furent détruits. Cette date tardive de destruction avait déjà été authentifiée grâce au réemploi de leurs blocs dans les dernières extensions du temple de Khnoum[39]. Toutefois certains indices témoignent d'une discontinuité dans le processus

[38] «Temple Y», voir E. Laskowska-Kusztal, Elephantine XV, 21 sq.

[39] W. Kaiser, in Kaiser *et al.*, *MDAIK* 26, 1970, 116.

de construction ce qui évoque une phase intermédiaire dans l'évolution du temple au cours de la Période Ptolémaïque. Sous le stylobate de la colonnade sud on a découvert des fondations grossières (Fig. 10). À l'alignement de l'ancien pylône ces fondations s'orientent vers le nord et se prolongent au-dessus du sable de fondation du pylône. Constituées de pierres brisées, y compris de fragments décorés du temple du Nouvel Empire, ces fondations servent de structure de base à un mur de briques crues. Il y a plusieurs raisons de penser que ce mur d'enceinte n'était que provisoire, enserrant une cour à caractère temporaire. Il faut noter que le mur sud de cette avant-cour ne se situe pas dans l'alignement du mur du temple, mais se trouve en ligne avec le tracé supposé de l'ancien mur d'enceinte du temple du Nouvel Empire (Fig. 9). À l'évidence, le mur sud de ce dernier, encore en place, avait été utilisé dans une nouvelle enceinte à caractère temporaire. En outre il est difficile de croire qu'une cour avec des murs en brique crue avait pu faire partie d'un projet pour agrandir le temple et que le pylône encore existant du temple du Nouvel Empire aurait été démoli pour laisser la place à un mur de pierre. Il s'agit plutôt d'une cour bâtie en attente d'une construction plus importante, pour séparer le pronaos du temple du site de construction voisin.

Ce n'est pas un hasard si durant le règne de Ptolémée VI les constructions voisines dans le temple de Satet furent interrompues. Selon les dernières études des inscriptions démotiques découvertes dans les fondations de ce temple, les constructions s'interrompirent après la démolition du temple d'Hatchepsout en raison de l'invasion d'Antiochus IV en 168 av. J.-C[40]. Cette invasion n'a pas dû affecter uniquement les travaux du temple de Satet; on peut supposer qu'après la réalisation du pronaos à l'avant du temple de Khnoum, le chantier a dû être lui aussi abandonné et qu'en raison du manque de matériau la cour prévue en avant du temple n'a pu être construite. Cependant puisque la façade de l'ancienne cour avait probablement été démolie, il était nécessaire de séparer le temple du chantier de construction afin de maintenir le bon déroulement du culte.

On ne peut encore fixer avec certitude la date à laquelle le travail fut repris et la cour actuelle construite. La décoration de la cour à colonnade fut attribuée au règne de Ptolémée VIII, mais cette date est en contradiction avec la date généralement admise pour la construction du pylône, c'est-à-dire au temps d'Auguste[41]. Cependant du point de vue architectural et archéologique, il ne fait aucun doute que la cour et le pylône appartiennent à la même époque de construction: ce sera la tâche de notre prochaine campagne d'examiner à nouveau cette dernière période de construction du temple.

[40] G. Vittmann, Das demotische Graffito vom Satettempel auf Elephantine, *MDAIK* 53, 1997, 278.

[41] H. Jaritz, Elephantine III. Die Terrassen vor den Tempeln des Chnum und der Satet, *AV* 32, Mayence 1980, 40.



# Le grand Kôm el-Ahmar de Menûfîyah et deux Naos du Pharaon Amasis

Jean YOYOTTE

En octobre 1957, au sortir de l'IFAO, je donnais à la Société française d'Égyptologie une communication intitulée «Promenade à travers les sites anciens du Delta»[1]. Quarante cinq ans après, retraité du Collège de France je voudrais emmener aujourd'hui ses membres dans une autre promenade archéologique en Basse Égypte mais, cette fois-ci, non plus par les chemins de terre et de boue de l'est et du nord du Delta, mais dans la poussière des archives, jusque dans une *terra incognita* où je n'ai, je l'avoue, jamais sali mes chaussures. Cette promenade rétrospective sera le moyen de communiquer une réponse qui ne m'est parvenue qu'assez tardivement, à une singulière question de cartographie archéologique. De cette réponse découlent de surprenantes conséquences à propos de deux monuments bien connus.

J'exprimerai d'abord ma gratitude à Dominique Valbelle, notre Présidente, et à Véronique Laurent qui m'ont fait l'honneur, le devoir et le plaisir de m'inviter à venir parler du haut du podium de l'Amphithéâtre Marguerite de Navarre, chef d'œuvre paradisiaque de confort et d'élégance. Bonheur particulièrement intense. Ce magnifique auditorium avait été pour moi un rêve pour l'avenir et un cauchemar dans le présent, la rénovation du site Marcelin Berthelot ayant requis, durant deux ans de la part de la Chaire d'Égyptologie une série infernale de transferts et de redéploiements des ouvrages et archives conservées par la Bibliothèque Champollion. Cette galère pour le service du Collège de France et de l'égyptologie en valait la peine. Et je tiens ici à rendre un hommage reconnaissant à notre hôte, le Professeur Jacques Glowinski qui a mené à bien pour le profit de tous, magnifiquement, une entreprise autrement ample et ardue que la nôtre. Mes remerciements iront

[1] *BSFE* 29 (mars 1958), p. 13-24.



aussi aux collègues dont les réponses, comme on va le voir, m'ont permis de démêler l'écheveau des assertions d'apparence contradictoire que je rencontrais concernant Kôm el-Ahmar du Delta et les monuments qui en proviendraient[2].

Ce Kôm el-Ahmar fut pour moi une déconcertante énigme à l'époque où je commençais à m'informer sur la vie et les travaux de Jean-Jacques Rifaud (1786-1852), l'aventurier marseillais qui fut le premier fouilleur de Tanis. Cet homme de terrain, inculte mais actif, pauvre mais intrépide, est maintenant bien connu grâce aux contributions de Herman De Meulenaere, Michel Azim, Jean-Jacques Fiechter et dernièrement de Marie-Cécile Bruwier[3]. Il demeura en Égypte de 1813 à 1826 et se mit au service du consul et collectionneur Drovetti dont il fut le conducteur de fouilles, particulièrement à Karnak entre 1818 et 1823. Les relations entre cet employé frustré au divers sens du mot et son patron furent de plus en plus orageuses. Cependant, pour sa propre part, Rifaud, se faisant bédouin et toujours en contact avec les populations campagnardes, parcourut par moments la Moyenne et la Basse Égypte en solitaire à la recherche de sites antiques, à peu près le seul de son temps. Quittant l'Égypte sans le sou, il réussit à se faire quelque réputation en France, obtint des rapports plus ou moins élogieux de diverses sociétés savantes et dès 1830, il publiait le premier guide touristique que l'on ait écrit sur l'Égypte: le *Tableau de l'Egypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins ou itinéraire à l'usage des voyageurs qui visitent ces contrées*[4]*:* La même année, il mettait en route l'édition par livraisons d'un grand atlas de gravures que des volumes de textes auraient dû suivre: le *Voyage en Egypte, en Nubie et lieux circonvoisins*, traitant des antiquités, de l'histoire naturelle, et des mœurs et industries de l'Égypte moderne. Les appuis qu'il avait pu obtenir se trouvaient dans les milieux ultraroyalistes.

[2] Mademoiselle Axelle Roze m'a été d'un précieux secours dans la fabrication improvisée des images qui ont illustré la communication.

[3] Voir un premier bilan par Jean Yoyotte, «A la recherche d'un explorateur marseillais disparu: Jean-Jacques Rifaud» dans *Pascal Coste. Toutes les Egypte* (1998), cité *infra*, note 15, p. 221-234 et, surtout Marie-Cécile Bruwier et autres auteurs, *L'Egypte au regard de J.-J. Rifaud*, Société royale d'Archéologie, d'Histoire et de Folklore de Nivelles et du Brabant wallon, 1998.

[4] Cité ici comme *Tableau*. Le livre contient en annexe, p. 321-371 une réimpression des *Rapports faits par les diverses Académies et Sociétés savantes de France sur les Ouvrages et Collections rapportés de l'Egypte et de la Nubie par M. Rifaud* [cité ici *Tableau: Rapports*] En 1842, Rifaud fit imprimer à Munich un nouveau *Recueil des Rapports et Analyses* de 84 pages, incluant plusieurs appréciations de plus [cité *Rapports 1842*].

Contrecoup des Trois Glorieuses, Rifaud, plus que jamais impécunieux, dut aller en chercher ailleurs à travers l'Europe, et jusqu'auprès du tzar. Il put aux frais de ce dernier republier, gravées par des artistes allemands, imprimées à Munich et éditées à Bruxelles, de nouvelles versions de dessins déjà parus en France et faire paraître plusieurs lithographies inédites[5]. Toujours errant, il ne réussit pas à fabriquer la totalité des images annoncées. Après avoir sollicité une subvention de la Bavière, il tentait, en 1842, d'en soutirer une de Genève, lorsqu'il y décéda et y fut inhumé. Ses affaires furent vendues. Plus tard, une petite partie de ses portefeuilles et de ses manuscrits fut acquise en deux fois par la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève[6]. Outre une partie des dessins originaux de Rifaud, ces lots contenaient deux gros volumes contenant une autobiographie rédigée sous la forme d'échanges de lettres où le misérable raconte confusément les exploits qu'il avait accomplis en Égypte et les souffrances qu'il y avait subies, tout en remâchant indéfiniment ses rancunes[7].

Les dessins que Rifaud a laissés des monuments pharaoniques sont maladroits et laids, les personnages et les hiéroglyphes souvent fantaisistes sont pénibles à voir. Cependant certaines planches apportent d'utiles témoignages sur des sites maintenant détruits ou des objets disparus. Les légendes des images comme les chapitres du *Tableau* fourmillent de coquilles et de notations bizarres dans la transcription des noms propres grecs et arabes. Trous d'une mémoire fatiguée et surtout désir de se faire valoir en faisant état de sites qu'il aurait été le seul à découvrir, les indications de provenance sont fréquemment fallacieuses[8]. Au terme d'analyses attentives, on n'en arrive pas moins à extraire de ses écrits et de ses planches des informations authentiques et originales, à condition de considérer avec méfiance les assertions de ce fieffé menteur, tant qu'on n'a pas récolté ailleurs des données permettant de les confirmer. C'est maintenant ce que nous allons faire à propos d'une image du *Voyage* qui, dans mes ignorances premières, a été longtemps pour moi une cause de perplexité.

[5] On citera «*Voyage*, éd. française» et «*Voyage*, éd. Lacroix».

[6] Une mise en ordre et une analyse des documents graphiques déjà cotés et accessibles en 1983 ont été faites par mes soins, avec l'assistance amicale de Frédérique Von Kaenel. Je renouvelle ici l'expression de ma gratitude envers Monsieur Philippe Monnier, conservateur des archives de la BPU, qui m'a réservé, alors et depuis, un accueil des plus confiants et des conditions d'accès et de reproduction des plus libérales. Récemment au cours d'un traitement de documents restés en instance de classement, M. Monnier a découvert un important groupe de documents épistolaires relatifs aux démarches de Rifaud à travers l'Europe.

[7] Une analyse de cette autobiographie a été amorcée par Jean-Jacques Fiechter qui en a tiré parti dans sa *Moisson des Dieux*, Paris, Julliard, 1994, *passim*.

[8] C'est ainsi qu'une stèle de bois, typiquement thébaine, est donnée comme provenant de notre Kôm el-Ahmar de Basse Égypte, cf. J. Yoyotte, *op. cit.*, p. 227, note 13.





Fig. 1. «Vue et coupe du coum-el-armahr, dans le delta», J.-J. Rifaud, *Voyage*, pl. 75.

La «planche 75» du *Voyage*, connue seulement par une épreuve de l'imprimerie Lacroix, conserve une «*Vue et coupe du coum-el-armahr, dans le delta à la partie est*» (Fig. 1)[9]. Sous «*coum el arhmar*», on reconnaît évidemment une notation du toponyme arabe *Kôm el-Ahmar*, tel que les Francs l'entendaient et le prononçaient. C'est là un nom banal que les ruraux, à travers toute l'Égypte, donnent aux tells couverts de tessons de poterie et de vestiges de constructions en brique cuite qui leur donnent l'apparence de «buttes rouges». On compte au moins sur les cartes une soixantaine de places ainsi désignées. Quelques unes d'entre elles sont célèbres dans la littérature égyptologique: le Kôm el-Ahmar le plus notoire qui marque le site de Hiéraconpolis[10]; le Kôm el-Ahmar, près Zawiyet el-Amwat en Moyenne Égypte, un groupe important d'établissements et de cimetières ayant fait partie du

[9] Au départ, comme il ressort d'un *Prospectus* d'annonce diffusé en 1830, Rifaud avait prévu de présenter les planches dans un ordre assez cohérent, mais, dans l'une et dans l'autre des éditions, il les sortit pêle-mêle en désordre, un désordre résultant de son caractère brouillon qu'aggravaient la précarité et l'instabilité de ses conditions d'existence (J. Yoyotte, *o.c.*, p. 224-225). Seize vues panoramiques de villes ou de villages étaient annoncées dans le *Prospectus* sous les numéros 75 à 87. Regroupées deux à deux sur une même feuille, non numérotées mais affectées elles-mêmes de leur numéro d'origine, elles sortirent au petit bonheur des livraisons. Certaines, parues dans l'édition française, furent refaites pour l'édition Lacroix. Quelques-unes ne parurent que dans celle-ci, telle la nôtre, placée au-dessus d'une «*Coupe transversale de la vallée du Nil*», un hors-série non annoncé.

[10] Signalé et correctement identifié par Rifaud, *Tableau*, p. 247, où est malencontreusement imprimé *Koum-el-Alimar;*

16e nome[11]; et le tell qui, situé sur les terres appartenant à la riche famille alexandrine des Suarez, est surnommé Kôm el-Ahmar *Sawarîs* et qui correspond à l'Apollonopolis du Cynopolite, l'antique *Hout-nesout*, ville dont le pharaon Horemheb était originaire... En revanche, le tell homonyme que Rifaud avait connu dans le Delta m'était un inconnu, alors qu'à en juger par le dessin, cette colline de décombres «rouges» était d'un volume assez considérable et d'une hauteur remarquable.

On a le spectacle d'une butte escarpée, couronnée par un village aux maisons étroitement serrées les unes contre les autres et que domine la tombe d'un saint marabout, classique *koubba* sommée du croissant. À gauche et à droite, un groupe d'arbres et, à l'arrière plan, des palmiers dispersés. La pente qui nous fait face, celle qui faisait face à l'est, a été profondément entaillée: trois niveaux superposés de construction ont été mis au jour. En contrebas, des mamelons de hauteurs variables sont, selon toute vraisemblance, du *radim*, les terres déblayées par les piocheurs. L'auteur de ces énergiques dégagements n'était autre que Rifaud lui-même. On peut lire dans la *Notice analytique des voyages de M. Rifaud en diverses contrées et particulièrement en Egypte, où l'auteur a passé 13 années consécutives, à la recherche des antiquités et à l'étude de l'histoire moderne*[12] que notre voyageur rédigea à la première personne l'évocation suivante de ses travaux en Basse Égypte: *«Télébaste, Muqedam dans le Charquieh, Comlarmahr enfin, dans le Delta, sont les lieux où j'ai successivement déployé mes tentes»*. La même énumération se retrouvera dans un ordre identique dans des rapports rédigés par les sociétés savantes[13]. Après avoir opéré à Bubastis (*Tell Basta)* et à Léontopolis (*Tell el-Mûqdam),* Rifaud aurait donc fouillé un Kôm el-Ahmar, *«dans le Delta»*.

Sous cette mention du Delta, nous devons comprendre que le site se trouvait quelque part dans le Delta occidental. En effet, l'auteur du *Tableau* a subdivisé la Basse Égypte en deux aires, *«le* [sic] *Charquié»* (pour la Sharqîyah, la province de l'Est) entre la branche de Damiette et le désert arabique et *«le Delta»*, entre la branche de Damiette et la branche de Rosette. Dans les itinéraires sommaires et confus qu'il égrène pour cette seconde zone, il cite au passage des *«ruines de Cumal-Hamar»* qui se trouveraient riveraines du Lac Borollos, non loin de Baltîm[14]. Il ne souffle malheureusement pas mot d'excavations qu'il aurait exécutées dans ces ruines ou dans quelque autre Kôm el-Ahmar. Par ces étourderies dont il était coutumier, le découvreur ne nous laissait aucun guide pour aller voir le site d'une des fouilles dont il était fier. En retrouver le chemin risquait d'être fort aléatoire. En consultant Georges Daressy, qui avait été un rare connaisseur des régions les plus obscures de la Basse Égypte, on devait se rendre compte qu'il avait existé une multitude de Kôm el-Ahmar dans le «delta», tel que Rifaud l'avait circonscrit.

Conservateur au Musée Égyptien de 1887 à 1923, Georges Daressy ne se consacra pas exclusivement à ses activités débordantes d'organisateur et d'éditeur de textes. Il fut, aux côtés du Directeur Général du Service des Antiquités, Grébaut, Maspéro, puis Lacau (qu'il suppléa pendant le Grande Guerre) une sorte de *Field Director*, conduisant les fouilles du Service et les opérations de *survey* dans les inspectorats, en se portant souvent lui-même sur le terrain. Il en vint de la sorte à porter une attention croissante aux zones les moins fréquentées par les égyptologues et à leurs sites ravagés et manifesta une curiosité particulière pour la géographie historique de la Basse Égypte, alors tant méconnue. En ce domaine, il recourait d'enthousiasme à toutes les catégories de sources: listes géographiques des temples, mentions de localités dans les papyrus de toutes langues, géographes classiques, lexiques et hagiographies coptes, toponymes actuels de l'Égypte arabisée. Beaucoup des conclusions qu'il avança ne sont pas soutenables[15]. Il demeure que, concernant l'état des sites du Nord et les monuments originaux qu'on y avait récoltés, il a su réunir une quantité appréciable d'informations qu'on peut glaner dans ses divers articles. D'autres produits de sa besogne de cartographe, restés inédits, seraient perdus, si ce qui subsistait à sa mort (1938) de ses dossiers et de ses notes n'avait été conservé. Remis au Professeur Lacau par Madame Daressy, ces documents font en effet partie des archives

[11] Signalé dans *Tableau*, p. 205 et 207 (*Koum-el-Ahmar*), p. 377 (*Croum el-Ahmar*).

[12] Texte oublié des 1829, réimprimé par les soins de Michel Azim dans *GM* 143 (1994), p. 10.

[13] *Rapports. Tableau*, p. 336 (Société de Géographie), 368 (AIBL, juillet 1829); *Rapports 1842*, p. 70-71 (Académie des Sciences, Saint Petersbourg, 1837).

[14] *Tableau*, p. 141.

[15] Faute que Daressy ait reçu une formation philologique suffisante, beaucoup de ses interprétations de toponymes, passées dans le *Dictionnaire des Noms géographiques* de Gauthier, sont aberrantes et son imagination débordante l'a porté, notamment en matière d'hydrographie, à proposer des thèses arbitraires argumentées de façon extravagante dans la série d'articles qu'il écrivit dans sa retraite sur *«Les branches du Nil sous la XVIIIème dynastie»* (1933-1934) et dont la fin, demeurée inédite, est conservée dans le fonds Daressy (Collège de France, Institut d'Égyptologie, Ms E 10).

scientifiques du Cabinet d'Égyptologie du Collège de France[16].

Ce fonds incluait les manuscrits de plusieurs études de géographie et, surtout, certains des résultats des enquêtes de cartographie archéologique que Georges Daressy avait menées à l'époque où le Service des Antiquités se préoccupait d'arrêter la liste des «kôms à sebbakh», c'est à dire des buttes antiques où les paysans pouvaient être autorisés à enlever les terres pour en faire de l'engrais sous la surveillance de gardiens: le dossier E 24, *Documents relatifs au kôms;* le cahier d'écolier E 24bis, avec les *Fragments d'un répertoire des sites antiques d'Egypte;* et, le principal, un volume entoilé oblong contenant un *Atlas archéologique*. Prenant pour fond la carte au 1.100.000 du *Survey of Egypt*, Daressy avait positionné sur calque les sites qu'il avait recensés, y compris ceux qui, de nos jours, sont devenus pratiquement fantômes. Travail fondamental pour conserver la mémoire du passé égyptien et tirer parti des moindres traces de son patrimoine historique[17].

Le *Fragment d'un répertoire* dénombre au total soixante et un Kôm el-Ahmar, dont trente-six en Basse Égypte (sans compter les *Tell el-Ahmar* !). Ce toponyme désigne tantôt un village, tantôt une simple *ezbah*, voire un lieu dit insignifiant. Sur le territoire correspondant au «Delta» de Rifaud, on en compte seize en Gharbîyah et sept en Menufîyah, dont plusieurs sont portés sur la carte de la «Basse Égypte. Sud Ouest» dans *l'Atlas archéologique*. C'est parmi eux qu'il faut reconnaître celui que fouilla l'explorateur marseillais. Sur ces vingt-trois places, on en compte quatre qui ont eu droit à une mention dans la littérature égyptologique pour l'intérêt de leurs ruines et des objets récoltés, deux en Gharbîyah et deux en Menûfîyah. En Gharbîyah, Kôm el-Ahmar, près de Baltîm, le seul que mentionne le *Tableau*, qui a livré au Musée Égyptien les restes d'une porte de temple dont les inscriptions font savoir les noms de la localité et de

[16] Il allait incomber à Jean Yoyotte, attaché de recherche au CNRS, dans les années 1950, de classer les divers fonds d'archives confiés au Cabinet d'Égyptologie, jusque là stockées en vrac. Un inventaire analytique succinct des Archives Daressy fut rédigé par ses soins, suffisant pour que le Collège de France en fasse connaître les contenus aux chercheurs français et étrangers (par exemple, Manfred Bietak, *Tell el-Daba'a* II, 1975, p. 73, n. 253). Ce fonds Daressy fut l'occasion de plaisantes découvertes de documents importants, inscriptions perdues et plans de sites, dont plusieurs ont fait l'objet de publications.

[17] La direction de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire (*BIFAO* 100, 2000, p. 531 et 551) a décidé que cet *Atlas* constituerait une première base de données en vue de la réalisation de l'*Archaeological Map of Egypt*, entreprise conjointement par le *National Center for Documentation of Cultural Natural Heritage*, sous l'égide de l'UNESCO, à l'initiative des Professeurs Fathi Saleh et Nicolas Grimal.



ses divinités[18], et Kôm el-Ahmar près de Bilqas signalé comme un des sites du Sébennytique inférieur d'époque gréco-romaine[19]. En Menûfîyah, les Kôm el Ahmar, situés l'un à 1 km au sud du village de Tamalaï, l'autre à proximité de Shubra Zangi.

Daressy, dans le rapport des inspections qu'il fit en 1911, constate que sur le site voisin de Tamalaï, presque nivelé par les *sabbakhin*, gisent deux meules retaillées dans un granit et un calcaire numulithique, comme on en retrouve partout sur les sites romains et islamiques et quelques poteries dont une, en forme de bateau, pourrait être d'époque copte[20]. Quant au site près de Shubra Zangi, à 5 km à l'est de Menûf, c'est l'unique Kôm el-Ahmar de Basse Égypte qui ait été enregistré dans la *Topographical Bibliography*[21], il en provient un morceau d'une inscription triomphale de Merneptah, connue sous le nom trompeur de «stèle d'Athribis». L'acquisition de cette pièce d'intérêt exceptionnel fut retardée par une singulière mésaventure. *«Ce monument fut trouvé en juin 1882* [...]. *La stèle resta sur place pendant une dizaine d'années, et l'on ne songea à la transporter au Musée du Caire qu'en 1892. On l'embarqua donc sur le canal Bagouriya, mais la barque chavira, le 12 août 1892, à quelque distance de son point de départ, au coude que fait le canal devant le village de Sirs el Layana. La stèle resta trente-cinq ans au fond du canal, d'où elle émergeait aux basses eaux. Enfin, une équipe d'ouvriers, sous la conduite du reïs Sayed Khalil, retira la pierre du canal en janvier 1927 et l'amena par chemin de fer au Musée du Caire»*[22]. Il s'agissait de la moitié d'une stèle haute de 3,50 m et gravée sur les deux faces et sur les deux tranches, qui avait été sciée en deux dans le sens de la hauteur. Y avait été gravé un des textes qui furent composés pour chanter le triomphe de Merneptah sur les envahisseurs libyens. À la partie supérieure de chaque face, Amon et Ptah-Tenen d'un côté, le dieu solaire sous ses deux formes de Rê-Horakhti et

[18] Ahmed Kamal, *ASAE* 12 (1912), p. 142.- C'est le *Cumal-Hamar* que signale dans le *Tableau* l'itinéraire du Borollos, mais on conviendra que le paysage du *Voyage* n'évoque en rien un site qui serait riverain de lac.

[19] Hogarth, «Three North Delta Nomes», *JHS* 24 (1904), p. 16.

[20] «A travers les koms du Delta», *ASAE* 12 (1911), p. 203.

[21] PM, *TB* IV, p. 67; Hourig Sourouzian, *Les monuments du roi Merenptah* (1989), p. 69-72.

[22] G. Lefebvre, *ASAE* 27 (1927), p. 19. – C'est Breasted, *BAR* III, p. 253 qui avait fait venir le monument d'Athribis, en le supposant transporté d'un fameux site pharaonique, à sa connaissance le plus proche,en fait éloigné de 18 km vers l'est et situé sur la rive orientale de la branche de Damiette.

d'Atoum de l'aube tendaient le *khepesh* au roi vainqueur[23].

Entre les quatre sites homonymes, quel est le tell que Rifaud avait vu, conservé sur toute sa hauteur et qu'il avait fouillé? L'identité ne m'en a été révélée qu'en 1998, par les témoignages posthumes d'un autre Marseillais, Pascal Coste (1787-1875), compatriote et contemporain de Rifaud, homme d'action comme lui, mais artiste et savant d'une toute autre envergure. Cet architecte de talent fut engagé au service du Pacha Mohammed Ali de 1817 à 1827 et réalisa pour le fondateur de l'Égypte moderne d'importants travaux de bâtiment et d'ingénierie dans toute la Basse Égypte: poudrières, salpêtrières, résidences, canaux dont le célèbre Canal d'Alexandrie. Pour ces entreprises, il parcourut la totalité de la Basse Égypte, en procédant à des relevés cartographiques, mais aussi en notant à l'occasion les sites et monuments pharaoniques qu'il rencontrait sur les sites antiques. De retour, Coste travaillera comme architecte de sa ville à embellir Marseille de monuments et gagnera une haute réputation nationale et internationale dans les milieux cultivés. Des admirables dessins qu'il avait faits durant son séjour en Égypte, il avait tiré un splendide atlas qui faisait connaître les beautés de l'*Architecture arabe*. Tardivement, il composa ses *Mémoires d'un artiste. Notes et souvenirs de voyages (1817-1877)*, n'y consacrant, hélas, que quelques pages rapides à ses entreprises et expériences égyptiennes. À sa mort, selon sa volonté, ses albums magnifiques entrèrent à la Bibliothèque Municipale de Marseille.

En 1998, Marseille participait à l'année «France-Égypte. Horizons partagés» en consacrant une exposition à la vie et à l'art de son grand architecte, exposition que Dominique Jacobi, conservatrice de la Bibliothèque de sa ville a conçue et magistralement organisée, l'intitulant: «Pascal Coste. Toutes les Égypte», puisque Coste avait effectivement su voir et faire connaître tous les aspects, anciens et modernes, du pays qu'il avait servi. Dans le livre qui illustrait et commentait les bilans de cette œuvre, nos antiquités avaient évidemment leur place[24]. C'est alors qu'Alain Zivie, chargé du chapitre traitant de *«Pascal Coste égyptologue»*, m'a fait découvrir, parmi les dessins d'antiquités deux documents inédits concernant mon Kôm el-Ahmar égaré, tandis que Madame Jacobi me

[23] Dernière édition dans K*RI*, IV, p. 19-22, donnant Menûf comme provenance, ce qui est plus exact..

[24] *Pascal Coste. Toutes les Égypte*, Bibliothèque Municipale de Marseille et Éditions Parenthèses, 1998, dirigé et coordonné par Dominique Jacobi.



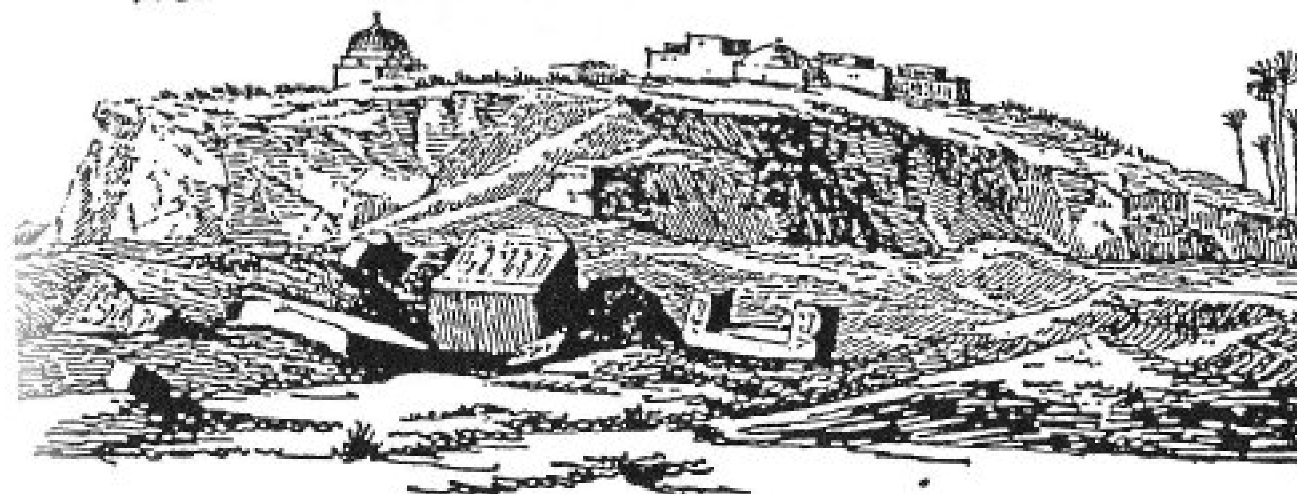



Fig. 2. «Province de Menoufié. Ruines d'une ville égyptienne ...», P. Coste, Ms 1307 2b.(avec l'aimable autorisation de la Bibliothèque Municipale de Marseille).

procurait par la suite de précieux compléments d'information.

Un des dessins, alors inédits, porte la légende suivante: *«Basse Egypte – Province de Menoufie – Ruines d'une ville égyptienne / actuellement village de Coum Larmar / du 26 novembre 1821 / P.C.»* (Fig. 2)[25]. De toute évidence, nous sommes en présence du Kôm el-Ahmar de Rifaud, regardé à partir du nord. À droite, nous retrouvons les palmiers en perspective. Cette face de la colline présente un front poussiéreux, tombant presque en abrupt, sauf au point où semble avoir été taillée une pente permettant d'accéder au village et au tombeau du cheikh. Si les piocheurs qui ont ainsi retaillé la colline de décombres, sans doute pour prélever du *sebbakh*, avaient mis au jour les strates des habitats antérieurs, celles-ci ne sont pas visibles, sans doute aplanies par l'érosion subaérienne et recouvertes de poussières limoneuses. En contrebas, sur un sol vaguement mamelonné correspondant au niveau où s'est arrêtée l'exploitation de l'engrais, est visible sur la gauche un groupe de sept gros objets de pierre à peine disséminés. Sur trois d'entre eux, Coste a noté de façon stylisée la présence de figures égyptiennes ou d'inscriptions hiéroglyphiques. Le bloc central, le plus volumineux, res-

[25] Ms 1307, 2b en haut à droite, reproduit chez A. Zivie, *ibidem* p. 165.




Fig. 3. Le province de Menûfîyah.

semble à un large naos à toit pyramidal, basculé vers l'avant. À l'arrière plan, peut-être une autre naos, dont la toiture serait incurvée.

La légende de la main de Coste précise que son Kôm el-Ahmar était dans la *«Province de Menoufie»*, l'actuel gouvernorat de Menûfîyah qui s'étend entre les cours supérieurs des bras de Damiette et de Rosette.(Fig. 3) Cette province qui s'honore d'avoir abrité les villages natals



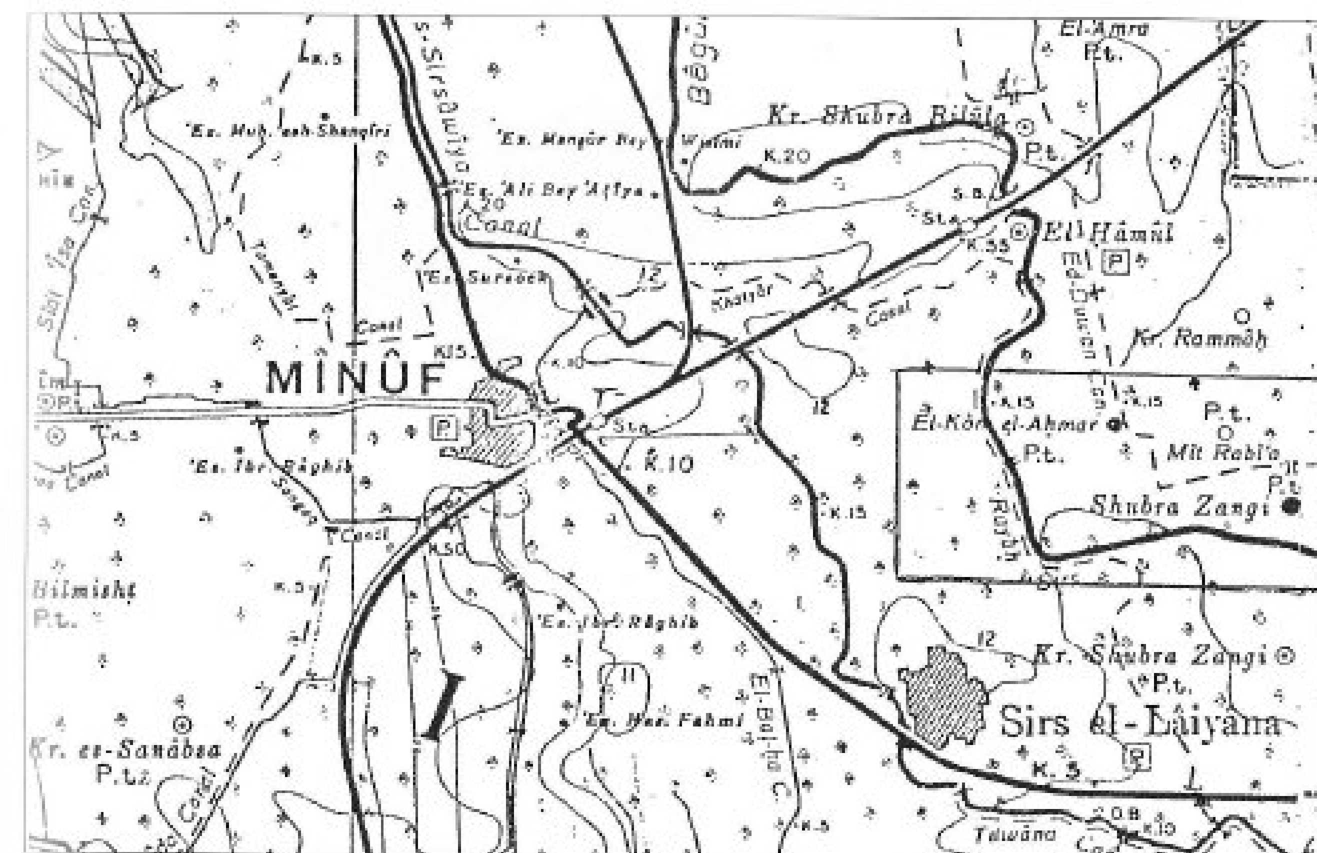



Fig. 4. Menûf, Shûbra Zengi et Kôm el-Ahmar, d'après *Survey of Egypt*. (1901).

des Présidents Anouar Al-Sadate et Hosni Moubarak, est couverte de riches terres intensément cultivées mises en valeur par une paysannerie qui aurait, proverbialement, le même genre de réputation, qualités et travers, que les Normands de chez nous. L'ancienneté de cette mise en valeur a eu pour conséquence, comme dans tout le Haut Delta, d'amoindrir, voire d'anéantir quantité de collines de décombres. C'est pourquoi il n'est pas beaucoup question de la Menûfîyah dans la littérature archéologique… Si le chef-lieu actuel du gouvernorat est à Shibin el-Kôm, son ressort tient son nom de *Menûf* qui fut le chef-lieu de la région depuis le Bas Empire jusqu'au temps de Mohammed Ali.

Restait à savoir lequel des deux sites de Menûfîyah où des trouvailles avaient été signalées était celui dont deux contemporains de Mohammed Ali avaient laissé le portrait. La réponse est venue de la *Carte de la Basse Egypte / dédiée à Mohammed Ali Pacha Vice Roi / par P*[asc]*al Coste son architecte / dressée d'après ses itinéraires et ses relèvements / pendant les années 1818 à 1827*«, un document rare dont Madame Jacobi m'a

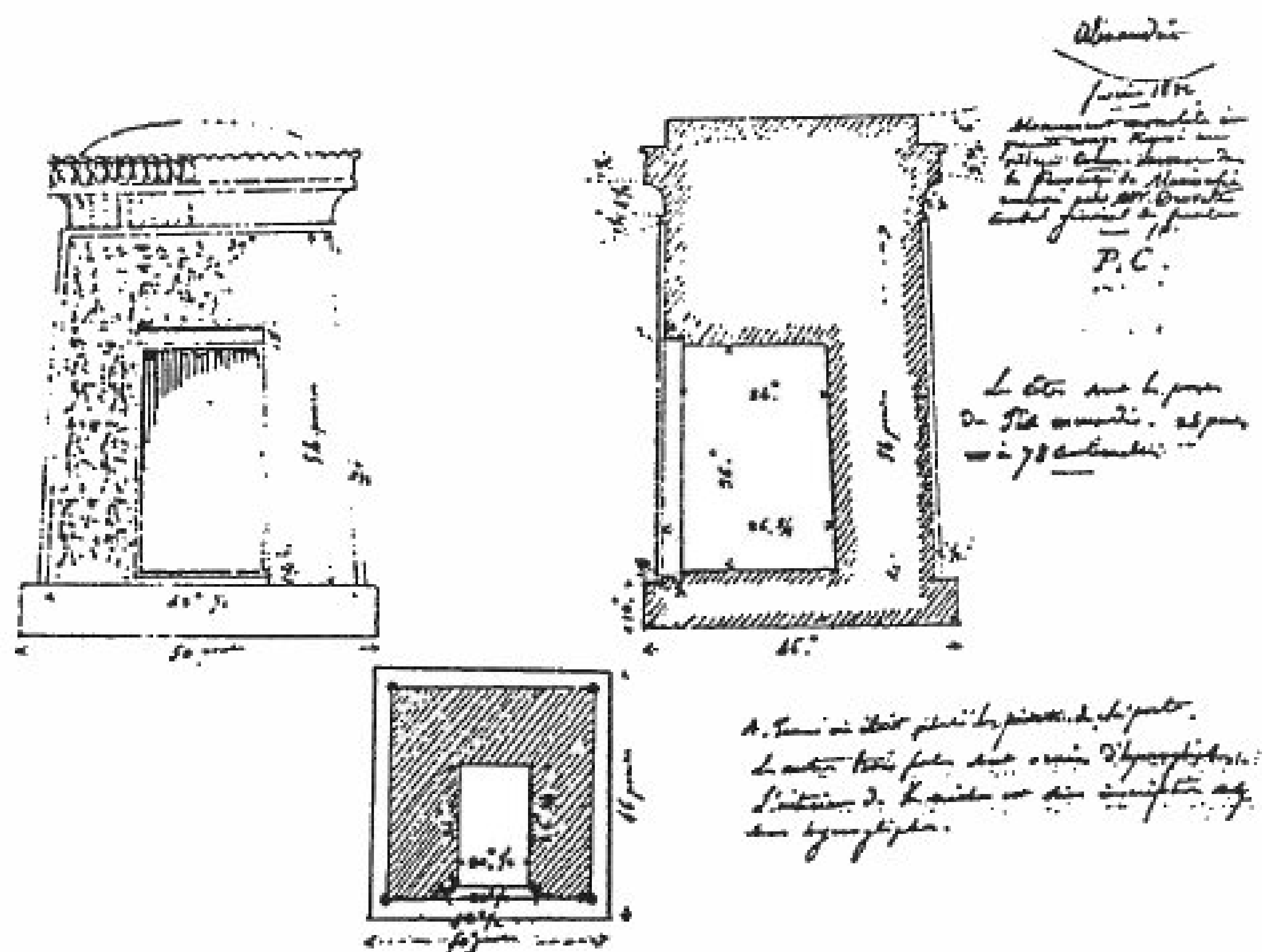



Fig. 5. «Monument de granit rouge trouvé au village Coum Larmar», P. Coste, Ms 1307, 3.

aimablement expédié une reproduction. Noté au moyen du signe conventionnel symbolisant les sites archéologiques, *Coum Larmar* apparaît à 5 km à l'est de *Menouf* et à 2,5 km au nord d'une *Choubra*, en l'occurrence Shubra Zangi, qui servait de repère pour distinguer ce Kôm el-Ahmar des autres (Fig 4)[26]. En 1899, Shubra Zangi comptait trois mille neuf cent trente neuf âmes; notre Kôm el-Ahmar n'en abritait que six cent cinquante sept[27]. Établissement secondaire et situé à l'écart, il avait échappé à l'attention des premiers explorateurs du secteur, Du Bois Aymé et Jollois, de la Commission d'Égypte. Ces deux ingénieurs, accompagnés de quelques soldats, avaient été chargés de faire le nivellement et le recensement de la province, afin qu'on en fasse l'évaluation fiscale au profit des forces d'occupation et, pendant l'hiver 1799-1800, leur mission les avait fait can-

[26] Pour mieux expliciter la configuration des lieux, il était plus commode de reproduire ici un extrait de la carte du *Survey of Egypt*,(1901) 1:100.000, *sheet C 14* (Ashmûn). – Engelbach, *Index of Egyptian and Sudanese Sites from which the Cairo Museum contains Antiquities* (1931), p. 10 n'enregistre que Shubra Zangi.

[27] A. Boinet bey, *Dictionnaire géographique de l'Egypte* (1899), p. 289 et p. 235.



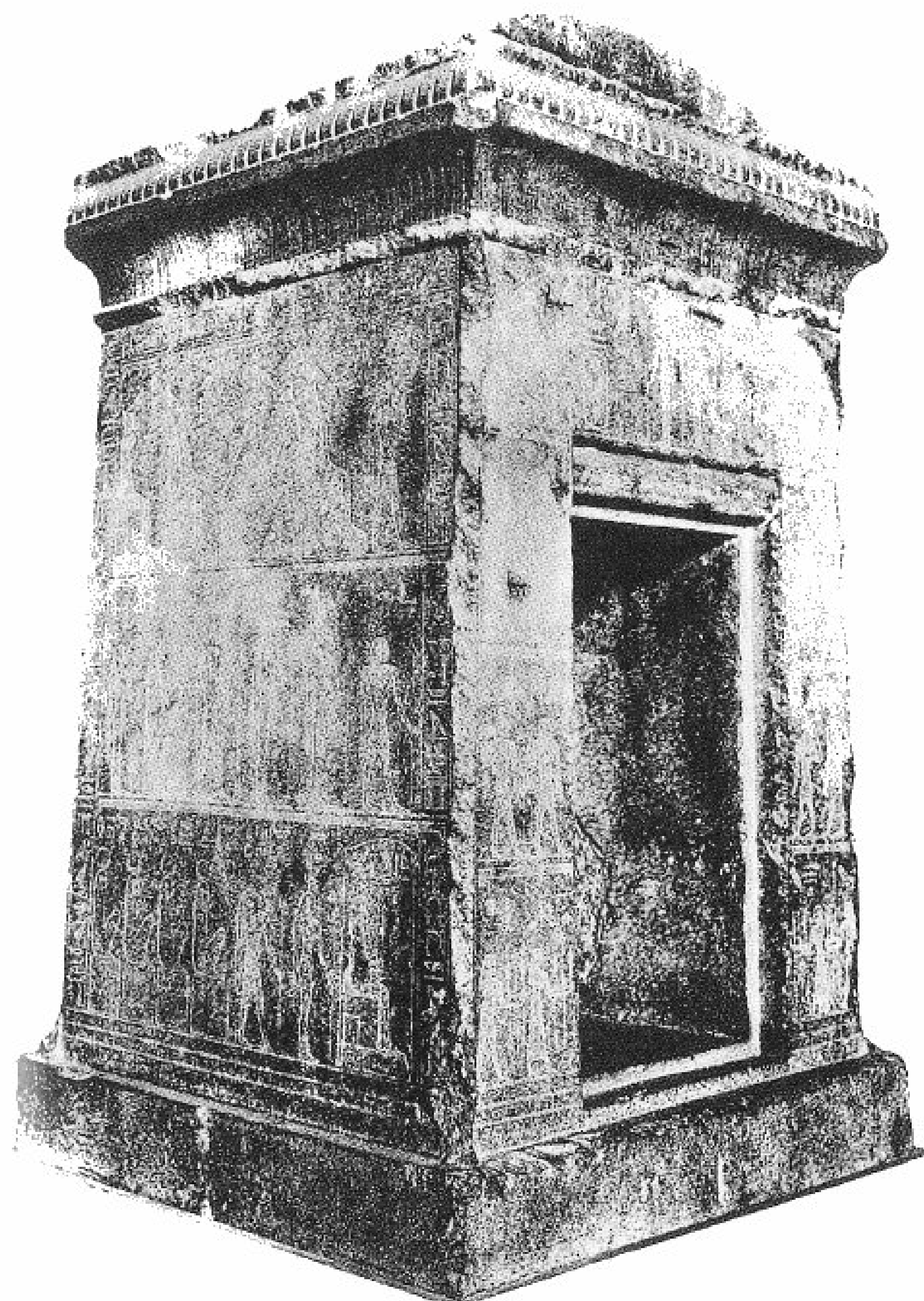


Fig. 6. Un naos d'Amasis, Louvre D 29 (d'après *RdE* 1, 1933, pl. VIII.).

tonner longuement à Menûf où ils furent attentifs aux restes d'antiquités[28]. Que Daressy n'en dise rien dans son rapport de 1911 est plus surprenant. C'est comme si, quatre-vingt dix ans après le passage de Coste, les traces des vestiges antiques y avaient été oblitérées au point que les agents et gardiens du Service des Antiquités en avaient oublié, négligé ou dissimulé l'existence, ne se souvenant même pas de la grande pierre de Merneptah, dramatiquement sauvée des eaux moins de vingt trois ans auparavant.

Ce monument, faisant remonter à la XIXe dynastie le passé de la région, conférait à Kôm el-Ahmar près Shubra une particulière importance pour l'histoire de la Basse Égypte occidentale. On va voir qu'en ce domaine cette importance était beaucoup plus grande encore qu'on n'aurait pu l'imaginer, grâce aux archives des mêmes Coste et Rifaud. Dans les portefeuille de Pascal Coste, un dessin détaillé et minutieusement coté et représentant un naos (Fig. 5) est ainsi légendé: *«Alexandrie – février 1822 – Monument monolite en granite rouge trouvé au village Coum Larmar dans / la Province de Menoufie / enlevé par* [ou *pour*] *M. Drovetti / consul général de France. – P.C»*[29]. Matière – du granit rose – forme de la base, détails du couronnement, dimensions indiquées en détail et annotations descriptives portées en marge… Au premier regard Alain Zivie avait reconnu qu'il s'agissait sans le moindre doute du naos D 29 que conserve le Louvre (Fig. 6)[30]. Cette chapelle de pierre, haute de 2,50 m environ est datée par les noms du grand pharaon saïte Amasis[31]. Les quatre faces extérieures en sont décorées de reliefs représentant, répartis sur trois registres par face les figures de divinités, collèges de dieux majeurs, dieux régionaux et dieux locaux. Les textes de dédicaces apprennent que le monument avait été fait pour abriter l'idole d'une forme particulière d'Osiris, *«Osiris de la Rive (mry.t), qui préside dans Feky (fk3.t)»* et afin de *«rendre durable les noms des dieux qui sont dans le Château d'Osiris de la Rive»*.

[28] «Voyage à l'intérieur du Delta», dans *Description de l'Egypte. Etat moderne*, éd. impériale (1813), Tome II, p. 93-100. Notre tell ne figure pas sur l'*Atlas topographique* de la *Description*, pl. 29. – Voir plus bas, note 61.

[29] Ms 1307, 3, en bas, à gauche. Sur la même folio, prend place une *«vue du monolite* [...] *de Tel amaïtt* [sic]*»*, autrement dit le fameux naos encore debout à Mendès. – Le terme de «monolithe» était couramment employé à l'époque par les marchands et les antiquaires pour désigner les grands «naos» de pierre.

[30] *Pascal Coste. Toutes les Egypte*, p. 187.

[31] Voir sa publication par A. Piankoff, *RdE* 1 fasc 2 (1933), p. 161-171, avec fig. 1-12 et pl. VIII, où la bibliographie antérieure est donnée p. 161-162, n. 1 (ajouter, H. Brugsch, *GI* I *Das Alte Ägypten* (1857), p. 252 avec pl. XLV, n° 1207-1209.



Ce monument de qualité royale, donné en hommage au roi de France par le Consul Drovetti était arrivé à Paris au début de 1826, sans que la provenance en fût connue, l'indication qu'avait alors donnée Champollion-Figeac selon laquelle il était originaire de Saïs étant une pure déduction, fondée sur des arguments sans valeur[32]. Coste l'a copié en février 1822 à Alexandrie, alors que l'objet était en possession du consul français et exportateur international d'antiquités égyptiennes, Bernardino Drovetti[33]. Il précise que l'objet avait été trouvé au Kôm el-Ahmar qu'il avait lui-même fréquenté quelque deux mois plus tôt et, sur son panorama, on entrevoit au second plan des gros blocs un sommet en forme de voûte. Le témoignage crédible de l'homme rigoureux qu'était Coste viendrait donc démentir la conviction communément partagée, comme quoi le naos D 29 du Louvre avait été trouvé à Alexandrie et, de plus, devrait être compté au nombre des *pharaonica* tirées des portions immergées de la capitale des Lagides[34].

Cette conviction traditionnelle se fonde sur les brèves indications qui figurent dans les éditions successives de la *Notice des monuments* [...] *du Louvre* rédigée par Emmanuel de Rougé, exception faite de la première édition de 1849. On lit dans la suivante parue en 1852: *«Ce beau monument est resté longtemps sous la mer dans le port d'Alexandrie, où il avait été précipité sans doute à l'époque de l'abolition des cultes égyptiens: il en fut retiré, en 1825, sur les indications de M. Jomard, et envoyé au Louvre par M. Drovetti»*[35]. La troisième édition, vingt ans après (1872) formule les choses un peu différemment: *«Le naos que nous décrivons a été donné par M. Drovetti, en 1825; il avait été retiré de la mer près d'Alexandrie, sur les indi-*

[32] *Moniteur universel*, 22 mars 1826, p. 368 et *Bulletin des Sciences historiques, Antiquités, Philologie* dans le *«Bulletin Férussac»* 7ème Section, Tome V (1826), p. 282-283.

[33] Comparer son Ms 1308, fol. 65, dessin de trois *«statues trouvées dans la cour de la chancellerie de France»* dont le couple royal célèbre portant le récit de l'avènement du roi Horemheb, maintenant à Turin, A. Zivie, *op. cit.*, p. 164-165.

[34] En dernier lieu, B. Tkaczow, *Topography of Ancient Alexandria (An Archaeological Map)*, Warszawa, 1993, p. 242, n° 150; «Splendeurs sauvées des eaux», dans *De l'Egypte au Louvre (Ulysse. Hors série)*, Février 1998, p. 66-67.

[35] Alors que Rougé pensait imputer l'immersion du naos aux Chrétiens prenant brutalement possession d'Alexandrie à partir de 391, Piankoff, *loc. cit.*, p.161, n. 1 préférait la rapporter à l'aménagement sous Saladin (1171-1193) d'un brise-lames destiné à protéger Alexandrie musulmane des assauts de la mer et des flottes des Croisés. Ces deux modèles d'explications sont susceptibles d'être pertinents pour rendre compte de divers chaos subaquatiques de pierres antiques des rivages alexandrins, mais n'ont évidemment plus lieu d'être discutées pour ce qui est de Louvre D 29.

*cations de M. Jomard»*. La comparaison de ces deux textes fait ressortir une petite incohérence: «le port d'Alexandrie» ne peut être dit «près de» cette ville. Et le propos n'est pas sans ambiguïté: le naos a t'il été repêché «sur les indications» de Jomard (version 1852) ou bien ces «indications» ne sont-elles que l'information communiquée à Rougé? On retient en tout cas que près d'un quart de siècle après l'entrée du naos au Louvre, l'ancien de l'Expédition de Bonaparte, éditeur de la *Description de l'Egypte*, artisan de la première coopération franco-égyptienne et adversaire de Champollion, alors âgé de soixante-dix ans passés, a communiqué un souvenir vieux de plus d'un quart de siècle au jeune conservateur, qui en a résumé la substance tant bien que mal. Il est possible maintenant de reconstituer le récit de Jomard, en se fondant sur quelques pièces de correspondance, deux qui sont conservées dans l'*Epistolario* de Drovetti et trois autres, figurant dans un dossier acquis par le Département égyptien du Louvre et que Sylvie Guichard a généreusement portées à ma connaissance.

Le naos faisait partie de la vaste collection dont Drovetti, en 1822, était en train d'envisager l'envoi à Livourne, tout en proposant au roi de Piémont-Sardaigne de l'acquérir pour Turin[36]. À l'automne, ses affaires ne marchent pas très bien. C'est dans cette conjoncture qu'il écrit, le 23 octobre 1822 – huit mois après le jour où Coste avait dessiné son naos: *«Si je pouvais vendre ma collection, j'aurais bientôt mis fin à tous ces embarras, mais, hélas, ces maudites antiquités m'ont déjà causé bien de peines. Au moment où j'allais envoyer à Livourne toutes celles qui me restent ici, un des plus beaux monumens qui se trouvaient sur les bords de la mer au port vieux y est tombé»*[37]. Dans l'été 1824, Jomard lui écrit au sujet de différentes affaires et lui annonce notamment: *«Le Ministre de la Marine m'a assuré et même écrit qu'il donnait des ordres à un bâtiment de l'Etat de se charger de la niche monolithe, dont vous fites hommage à la France»* et en *post scriptum*, il confirme: *«Tout est décidé, le départ est convenu: le Roi a donné son accord»* pour accepter l'hommage fait à Sa Majesté[38]. Le vaisseau de la Royale, nommé *La Chevrette*, sera bientôt en route. Il semble bien que Drovetti ait eu le sentiment qu'il s'était fait forcer la

[36] Sur les démarches de Drovetti à cette époque, en dernier lieu, R. T. Ridley, *Napoleon's Proconsul in Egypt. The Life and Times of Bernardino Drovetti* (1996), p. 271-272 et p. 354, notes.

[37] Lettre n° 51 adressée à Monsieur Pierre Balthalon, rue de Rome N° 79, Marseille.

[38] *Bernardino Drovetti. Epistolario (1800-1851)*, n° 245, p. 321.



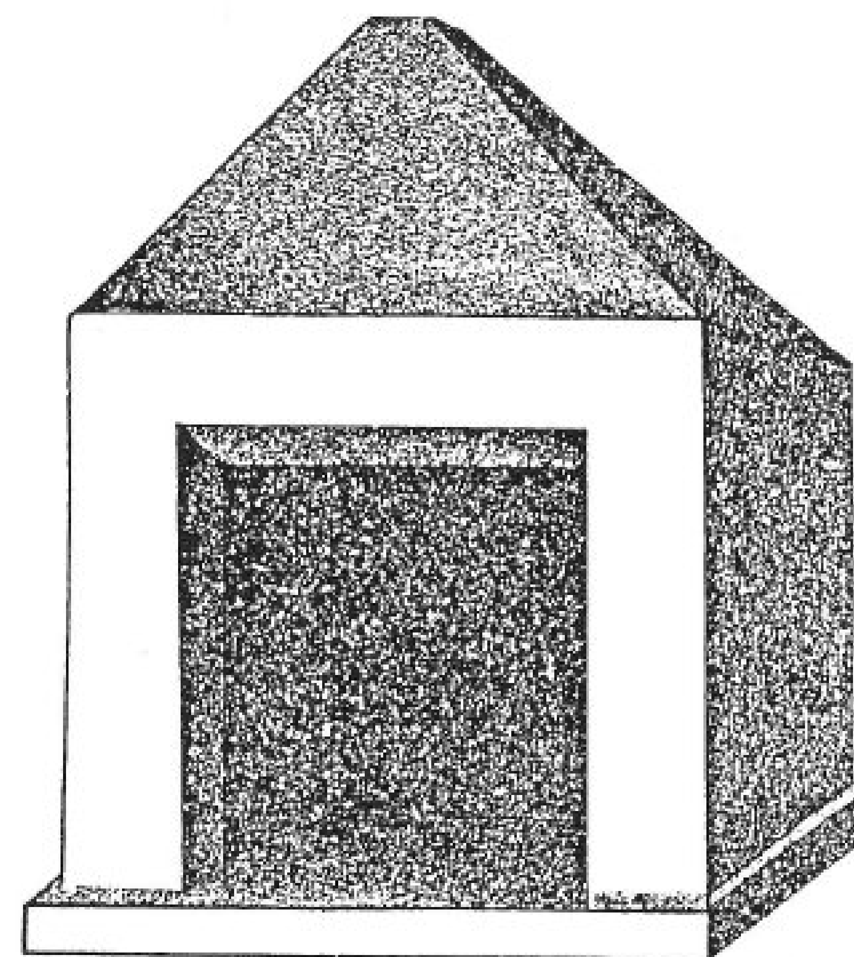


Fig. 7. Rifaud, *Voyage*, pl. 109, fig. 2.

main, lorsqu'il avait dû faire du naos un cadeau pour le Roi en vue de faciliter la vente à la France d'un nouveau lot d'objets. Le 10 janvier 1825, il grogne: *«C'est bien assez de sacrifice qu'on me force à faire du monolithe. On travaille depuis six jours pour le soulever de la mer et le porter à bord de* la Chevrette; *ces travaux me coûtent déjà beaucoup* [...]*»*[39]. Derechef, le 31 janvier: *«La niche monolithe, après m'avoir causé bien des tracasseries et des dépenses, est finalement embarquée à bord de la gabarre du Roi*, la Chevrette [...]*»*[40]. Le navire finira par appareiller... L'arrivée du naos sur les rives de la Seine sera annoncée dans le *Moniteur* du 22 mars 1826.

Il est fort pertinent que le naos d'Amasis, sauvé des eaux, doive être finalement rayé de la liste des monuments recueillis sur les rivages immergés du port oriental d'Alexandrie, liste où il faisait singulièrement figure d'exception. La chapelle est presque parfaitement intacte, alors

[39] Lettre n° 68 adressée au même Pierre Balthalon.

[40] Lettre n° 69, au même.

que, dans leur grande majorité, les éléments architecturaux et les sculptures amoncelés sous l'eau en contrebas de Qaït-bey et de la Corniche sont plus ou moins endommagés. Et il est plaisamment surréaliste de s'apercevoir, en songeant à l'histoire de la demi-stèle de Merenptah que deux granits inscrits sortis de Kôm el Ahmar en Menûfiyah subirent une baignade superflue avant de pouvoir être livrés à la Science[41].

Grâce au crayon de J.-J. Rifaud, nous sommes à même d'établir que le naos Louvre D 29 ne fut pas la seule chapelle monolithe à provenir des ruines du même site. Sorties dans une des livraisons tardives, deux des lithographies du *Voyage* qui regroupent à la diable, des sujets hétéroclites, selon la manière pagailleuse du malheureux, reproduisent schématiquement, avec de minimes différences dans les proportions, l'apparence générale d'un même naos à toiture pyramidale: planche 109, fig. n° 2 (Fig. 7) et 188 [*A] fig. n° 13 (Fig. 8,a). Il n'y a malheureusement rien à tirer des légendes écrites au bas des feuilles pour déterminer l'origine de ce monument, simplement désigné comme *«un monolite»* en 109 et n'étant qu'un des *«divers sujets d'antiquités égyptiennes»* en 188 (quinze figures au total, auxquelles est adjoint *«le plan d'une redoute dans le désert»*)[42]. Heureusement, il existe à la BPU de Genève, un morceau de l'état préparatoire de la planche 188 [*A], plus précisément du quart supérieur gauche de cette planche (Fig. 8 b). Rifaud a collé sur une même feuille les originaux des quatre dessins qui occupent cette surface, dessins qu'il a assortis de légendes d'identification écrites de sa main[43]. Le naos, future figure n° 13, est défini: *«monolite* [sic] *en granit rose au Com Larmar Deltha* [sic] *1825»*... Bien que les croquis de Rifaud ne soient que des épures schématiques et approximatives, ne notant aucun ornement, on pensera aussitôt au grand naos sur lequel quelques traits vagues évoquent des images de personnages, qui occupe

[41] Du fait de leurs sauvetages, l'ICOMOS n'aura pas l'occasion d'enregistrer ces deux artefacts comme pièces inamovibles, illisibles, donc inutilisables pour les historiens, du patrimoine culturel mondial.

[42] Rien non plus à tirer de l'annonce du contenu de la planche 109 qui figure dans le *Prospectus* de 1830, réimprimé tel quel en 1842 (cf. *L'Egypte au regard de J.-J. Rifaud*, p. 187) Quant à la planche 188 [*A], qui n'était pas annoncée dans le *Prospectus*, c'est une des deux planches d'archéologie que Rifaud a «rattrapées» sur le tard, en les introduisant sous le même numéro 188 entre sa série terminale de planches prévues pour les «Inscriptions», tandis qu'une autre planche 188 figurant des *«Poissons»* inaugurait la série annoncée des «Objets d'Histoire naturelle» ( cf. *ibid.*, p. 195-196).

[43] Ces légendes apprennent que le n° 1 est la pyramide à degrés voisine d'Esna et que les n° 14-15 représentent le sanctuaire du temple de Qasr Qarûn.



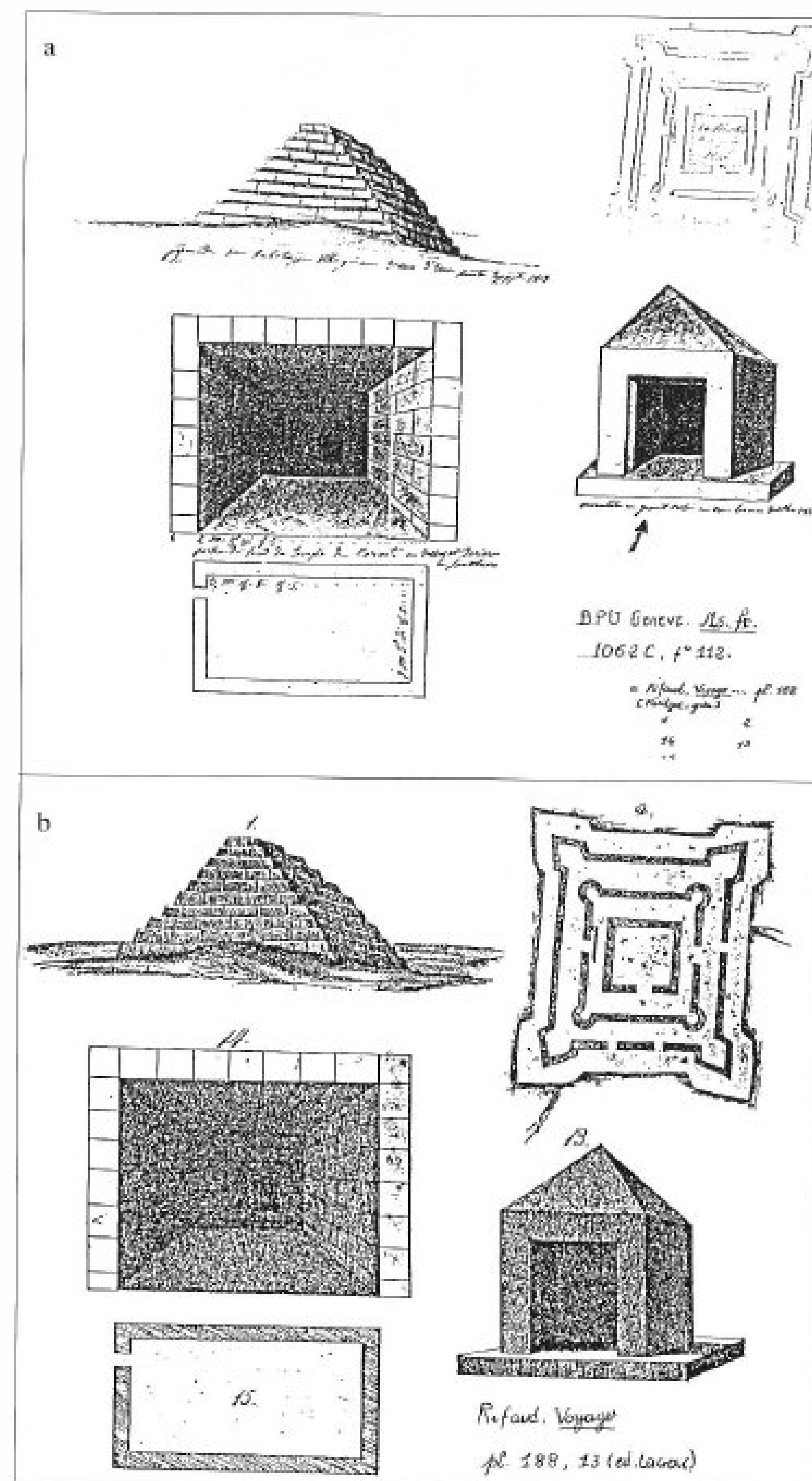



Fig. 8. (a) Rifaud, *Voyage*, pl. 188. – (b), BPU Genève, Ms fr. 1062 C, F° 112 (avec l'aimable autorisation de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève).

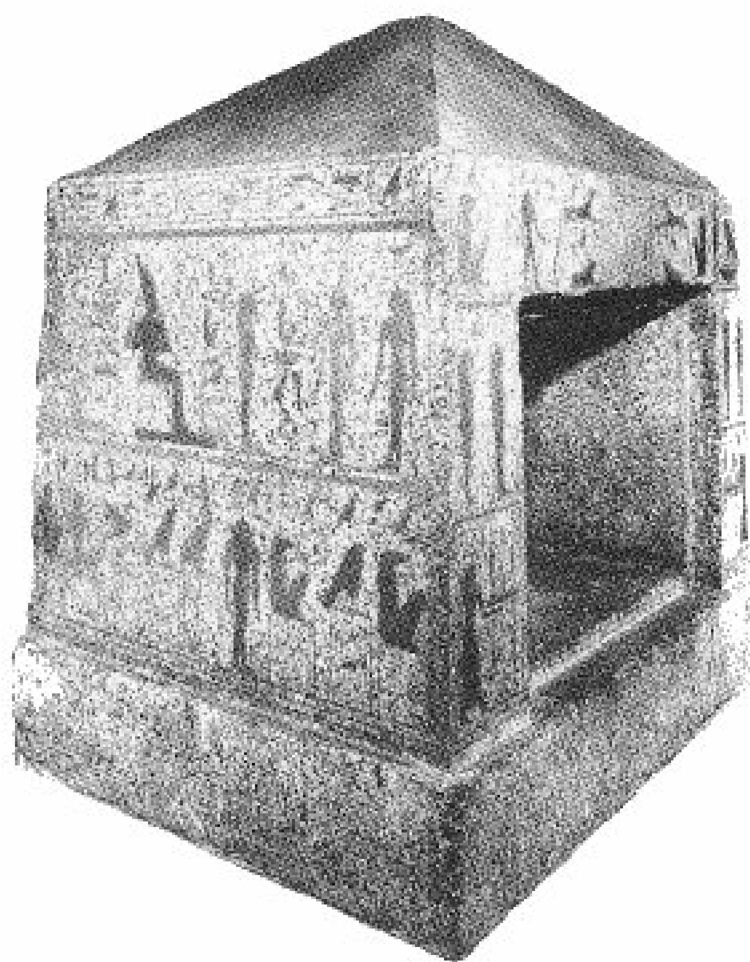


Fig. 9. Un naos d'Amasis, Leiden IM 107 (photographie du Rijksmuseum van Oudheden).

le centre du groupe de blocs dans le tableau de Kôm el-Ahmar par Pascal Coste (plus haut Fig. 2).

La chapelle *«en granit rose»* de Rifaud diffère des naos habituels par son apparence trapue, une hauteur relativement faible par rapport à la hauteur. Son sommet est pyramidal comme souvent. Sa base forme alentour un replat qui déborde nettement au delà de l'aplomb des parois. Ces particularités invitent à l'identifier au naos bien connu que possède le Rijks Museum van Oudheden, Leiden IM 107 dont la structure présente les mêmes singularités et qui est fait de granit rose (Fig. 9)[44]. Haut de 1,94 m sur 1,75 de large et 1,37 de profondeur, cette chapelle monolithe est une œuvre du roi Amasis. Selon ses inscriptions dédicatoires, le roi saïte l'a faite *«pour son père Osiris-Hemag»*. Sur les parois, réparties en deux registres, sont gravées diverses formes

[44] Leemans, *Monumens égyptiens du Musée d'Antiquités des Pays Bas* I (1842), p. 27-28 (C 9), pl. XXXV-XXXVI; Boeser, *Beschrijving van de Egyptische Verzameling* VII (1915), p. 1, pl. I-V; H. D. Schneider 1 M. J. Raven, *De Egyptische Oudheid* (1981), n° 123, p. 124-125, fig. p. 122-



du dieu mort, en haut, et, en bas, un cortège de divinités préposées à sa protection[45]. La forme de la niche donne à penser qu'elle était appropriée pour abriter l'image en ronde-bosse d'Osiris étendu sur son lit.

Un recoupement permet de transformer l'hypothèse identifiant le monument que Rifaud dit avoir vu à Kôm el Ahmar en 1825 au naos du musée néerlandais en une certitude… Ainsi que Hans Schneider me l'a rappelé, le gros naos de pierre IM 107, qui est le seul objet de ce type possédé par son musée, faisait partie de la collection constituée par Giovanni Anastasi (1780-1860), un actif marchand grec établi à Alexandrie qui, en sus de ses affaires commerciales, s'adonna activement à l'achat et à la vente des antiquités[46]. Le premier ensemble d'objets réunis par ce négociant fut transféré à Livourne durant l'année 1827 et vendu l'année suivante à Guillaume I, roi des Pays-Bas, au terme de négociations avec ses représentants, principalement menées pour le compte d'Anastasi par François Barthow un très singulier *business man* d'origine créole qui, installé en Égypte, fit office de guide, de fouilleur et de courtier en objets archéologiques[47]. La collection arriva à Leiden le 1er janvier 1829.

En date du 16 mai 1826, le pauvre Rifaud qui, faute d'emploi et de sous, n'allait pas tarder à s'embarquer pour l'Europe, écrit longuement à Monsieur de (*sic*) Drovetti, son ancien patron, en réponse à une lettre dans laquelle celui-ci s'était plaint notamment que son ancien employé se soit rendu chez Anastasi *«y dire des choses injurieuses sur* [son] *compte»*[48]. Rifaud rétorque qu'il n'a rendu visite au collectionneur grec que deux fois: *«la première pour lui présenter mes respects et lui parler de son monolythe, autre ne fut question même il avait compagnie chez lui à ce moment-là, la seconde fois ce fut un soir que j'avais appris qu'il allait expédier son cabinet d'antiquités à Livourne, ayant envisagé que c'était là une bonne occasion pour me rendre en sûreté en Europe à cause des Grecs*[49] *je me permis de venir offrir mes Services si toutefois je pouvais lui être utile et capable de l'aider en cela. Pour lors il me répondit qu'il ne savait pas encore s'il l'expédiait à Livourne ou en Hollande, mais qu'il avait déjà une personne pour cela et me dit que s'il l'avait su plus tôt certainement que j'aurais*

[45] Cf. M. Zecchi, *A Study of the Egyptian God Osiris-Hemag* [1996], p. 12-15, doc. 8.
[46] *Who was who in Egyptology*, 3d ed., p. 15, renvoyant aux travaux de Hans Schneider.
[47] *Ibid.*, p. 34.
[48] *Bernardino Drovetti. Epistolario*, n° 357, p. 477.
[49] Comprendre l'insurrection des Hellènes contre le pouvoir ottoman, cause d'insécurité en Méditerranée.

*profité de vos offres vu que vous vous entendez à ces sortes de choses qui est celui d'embarquer et de débarquer le tout* [...]». Derrière ce charabia, on entrevoit la situation et son issue. Si Rifaud fut poliment éconduit, alors qu'il avait effectivement prouvé à Karnak et à Tanis qu'il était passé maître dans le déménagement des lourdes charges, c'est que son collègue Barthow avait déjà été chargé de cette mission. Il est évident que le *«monolythe»* qui était en possession d'Anastasi, le seul qu'il ait envoyé en Hollande, et dont Rifaud était venu l'entretenir, était celui-là même que celui-ci avait croqué l'année précédente. Notre menteur ne mentait pas totalement lorsqu'à l'occasion il citait la Hollande parmi les nombreux pays qui lui étaient prétendument redevables de leurs trésors d'art égyptien[50].

Il subsiste encore beaucoup d'incertitudes dans notre connaissance des péripéties de l'exploration de Kôm el-Ahmar près Shubra Zangi et des circonstances de l'enlèvement des deux monolithes. Cependant, dans les grandes lignes, la chronologie peut être assez clairement établie. Pascal Coste connaissait bien la Menûfîyah. Installé à Tarraneh durant trois mois en 1817-1818, pour y construire une salpétrière, il en avait profité pour faire *«quelques excursions aux environs de Téraneh* [sic], *aux ruines de Terunthès* [sic pour Térénouthis] *et à Menouf, ville au centre du Delta»*[51]. En 1821-1822, parcourant la Basse Égypte entière où il prend soin de relever des détails sur l'architecture des logements ruraux, il passe nécessairement par cette province comme par toutes les autres, d'autant qu'il s'occupe alors d'établir une ligne télégraphique entre Alexandrie et Le Caire[52]. C'est en novembre 1821 qu'il prend le temps de dessiner le pittoresque village de Kôm el-Ahmar juché sur son tell et qu'il prête attention aux antiquités dégagées en contrebas. Un des naos rejoignit peu après la collection de Drovetti, son Consul et ami (sans doute l'inventeur du site y fut-il pour quelque chose), mais c'est à Alexandrie qu'il le mesura et le dessina.

Aucune source ne suggère que Rifaud ait jamais fréquenté Pascal Coste. À en juger par ses itinéraires, il n'aura d'ailleurs guère parcouru le Delta occidental et, occupé à Thèbes puis dans le Fayoum jusqu'en octobre 1824, ce n'est qu'en 1825 qu'il se mit à travailler dans la Basse Égypte orientale, à Tell Mûqdam puis Tell Basta d'abord, puis à Tanis où il opéra de juin à septembre. En octobre, découragé dans ses entreprises, il s'en vint bouder à Bata, petit village relevant de la Menûfîyah, qui, installé sur la rive est de la branche de Damiette, fait face à Tell Atrib en «Charqié». Sans doute est-ce par là qu'il pénétra en Ménûfiyah et est-ce de là qu'il poussa vers ce Kôm el-Ahmar dont la rumeur devait parler dans les milieux d'antiquaires depuis les interventions de Coste et de Drovetti. Toujours est-il qu'il trouva le moyen d'embaucher des piocheurs pour dégager la face nord du tell, peut-être moins largement que son panorama ne le laisse voir[53], et qu'il vit sur place l'autre naos. Intervint-il en quelque chose dans l'acquisition et le transfert de cette pièce, lorsqu'elle devint la propriété de Giovanni Anastasi? On ne sait, on a vu qu'il continuait à s'intéresser à cette marchandise quand il démarchait pour renflouer sa situation.

Coste était parti, dont les dessins «égyptologiques» restèrent inconnus jusqu'en 1998. Rifaud parla dès son retour en France de ses fouilles à *Coum Larmarh*, il finit par en publier une vue panoramique et fit tardivement imprimer ses croquis du second naos, mais sans indiquer qu'il venait de là. Au demeurant, les égyptologues ne jugeaient pas utile de consulter les œuvres de cet exécrable artiste, de cet aventurier inculte et prétentieux. L'oubli tomba sur le tell que nos deux Français de Marseille avaient découvert et la provenance des deux magnifiques monuments de la XXVI<sup>e</sup> dynastie demeura ignorée. Ignorance fort préjudiciable pour les historiens de la Basse Égypte.

À l'exception de la partie orientale, soit le territoire de l'actuel *markaz* de Qwesna, qui semble plutôt avoir été du ressort de l'Athribite, les limites de la Menûfîyah correspondent apparemment à celles du nome Prosôpite de la nomenclature grecque, à ceci près que celui-ci englobait, au delà du bras occidental du Nil, la bande de terre limitrophe du désert libyque, celle où se trouve Térénouthis du Prosôpite[54]. Son territoire, au

[50] *Rapports 1842*, p. 37 et 43.

[51] P. Coste, *Mémoires d'un artiste*, reproduit dans *Pascal Coste. Toutes les Egypte*, p. 34.

[52] Voir *Pascal Coste Toutes les Egypte*, p. 40 et 143, fig. 143. – *Ibidem*, p. 151 en bas à droite, un détail d'architecture levé en *«Menoufié / village de Jalaou/ du 16 décembre 1821»*.

[53] Rifaud fut un des premiers fouilleurs à exprimer de l'intérêt pour la stratigraphie. Mais sa coupe de Kôm el-Ahmar où il ne fit que passer ressemble par trop à celles qu'il a données de Médinet el-Farès (*Voyage*, éd. Française et éd. Lacroix, pl. 140) et de Tell el-Mûqdam (*ibid*, pl. 142) où il résida longtemps, qu'on ne peut attribuer qu'une valeur symbolique à ce rendu par trop expressionniste. Retenons au plus qu'il y aurait eu à Kôm el-Ahmar trois couches d'occupations bien distinctes, contenant des édifices voûtés.

[54] A.Calderini & S. Daris, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano* IV, fasc. 2 (1984), p. 194-195; S. Timm, *Das christlich-koptische Ägypten in arabischen Zeit* (1985), p. 1132-1138.

moins partiellement, a dû correspondre aussi à celui de «Neith-du Sud», un nome (*sepat*) qui existait dès l'Ancien Empire; ses temples et ses dieux, tels qu'ils existaient au 1er millénaire avant J.-C., nous sont connus par les documents de géographie sacrée des temples tardifs et par quelques inscriptions privées des basses époques. On s'attendrait donc à retrouver dans cette zone des établissements urbains pouvant remonter aux temps des dynasties les plus anciennes et à constater que, là comme partout, des temples de style et de rite pharaoniques ont prospéré jusqu'aux temps gréco-romains.

Or, dans ses prospections, Georges Daressy avait surtout rencontré des établissements d'époque romaine ou chrétienne, deux de ceux-ci fort importants, et les quelques objets datables de l'époque ptolémaïque ressortissaient de la culture hellénistique[55]. Un des rares sites de la Menûfîyah qui ait été fouillé depuis, Sersena, n'a livré que des vestiges d'époque chrétienne[56]. Les traces des périodes antérieures aux Ptolémées dans la province sont finalement fort rares. Au nord, dans le *markaz* de Tala, près de Bendarîyah, les débris d'un cercueil de terre cuite et des oushebtis de poteries indiquaient un cimetière ramesside; sur une des buttes, des gravats de calcaire pouvaient rappeler qu'un temple avait été anéanti par les chaufourniers, tandis qu'un bloc de calcaire dur, déposé près du monument du saint cheikh de l'endroit, gardait le nom de Sheshonq III[57]. Peu de choses, mais assez pour conclure que ce vaste site avait pu être un centre de quelque importance. Au sud, des fragments recyclés d'un monument de calcaire fin décoré sous Ptolémée I ont été recueillis dans Tarraneh et d'autres sur la rive d'en face mais à une vingtaine de kilomètres plus au sud, dans l'établissement copte de Kôm el Dosheh[58]; près de là, à Ashmûn Goreïs, une dalle de pierre noire portant un morceau du rituel d'Hathor et Osiris de Mefky[59]. Autant d'indices amenant à situer par la «Maison d'Hathor, dame de Mefky» que plusieurs textes citent à partir de l'époque libyenne et que la géographie sacrée connaît bien dans ses dénombrements des cités de la déesse. Presque au vis à vis de Tarraneh, sur le Kôm Manûs, une architrave remployée de Ramsès II et une statue cube de la XXVIe dynastie étaient comme perdues dans un contexte romain, sans qu'on puisse affirmer qu'il ne s'agit pas de pierres errantes[60]. Juste en face, en marge de la fameuse nécropole gréco-égyptienne de Térénouthis, ont été exhumés de modestes tombeaux datant de l'Ancien, du Moyen et du Nouvel Empire[61].

Éponyme arabe de la circonscription, Menûf, en copte *Panouf* et *Onouphis* dans la terminologie grecque, n'est attestée dans les textes qu'à partir du Bas Empire[62]. Elle demeura siège d'un évêque du IVe au XIXe siècle. Rien n'y a été observé qui permette de déceler un substratum antérieur à l'avènement du christianisme. En 1970, un tronçon de colonne de Ramsès II et un bloc de Néchao II ont été signalés quelques part dans la ville par un des habitants[63]. Déjà, en 1820, Cailliaud y avait noté, en parcourant les rues, incorporés dans les murs des maisons *«des fragments de granit et d'autres pierres, avec des restes d'inscriptions hiéroglyphiques»*[64]. Autant de matériaux qui avaient été évidemment extraits de temples plus ou moins proches, plus ou moins lointains, pour servir à la constructions de la Menûf médiévale ou moderne. En 1799-1800, Du Bois Aymé et Jollois, avaient découvert «la pierre de Menouf» qui intéressa vivement l'égyptologie naissante. Ils remarquèrent à la porte d'une demeure que le bloc quadrangulaire qui servait de mastaba portait les restes abîmés d'une inscription démotique et, en dessous trois mots de la version grecque, restes d'une titulature royale ptolémaïque[65]. En octobre 1820, Cailliaud se détournera de son chemin à la demande expresse de Du Bois Aymé; il retrouve la stèle-mastaba transférée dans la prison de la ville, mais ne peut ni l'enlever, ni la

[55] «A travers les kôms du Delta», *ASAE* 12 (1911), p. 169- 209, *passim*.

[56] Cf. J. Leclant, «Comptes rendus des fouilles et des travaux ...», *Orientalia* 43 (1974), p. 395, §5; 45 (1976), p. 278, §8; 48 (1979), p. 345, §8. &c.

[57] Daressy, *op. cit.*, p. 206-207. – Les fouilles de 1985 au même endroit (J. Leclant, *Orientalia* 55, 1986, p. 243, §14; 64, 1994, p. 238, §7) ne paraissent pas avoir touché des vestiges pré-chrétiens.

[58] PM, *TB* IV, p. 67.; B.V. Bothmer, «Ptolemaic Reliefs II. Temple Decorations of Ptolemy I Soter, *BMFA* 50, n° 281 (1952), p. 49-56.

[59] PM, *loc. cit.* – G. Daressy, «Une inscription d'Ashmoun et la géographie du nome libyque», *ASAE* 16 (1916), p. 222-230.- Sur cette Ashmun, important centre chrétien, Timm, *op. cit.*, I (1984), p. 192-194.

[60] Daressy, *op. cit.* [plus haut, note 56], p. 192 et 193-194. Cf. J. Yoyotte, *Annuaire du Collège de France* 95 (1994-95), p. 666-667.

[61] Shafik Farid, «Preliminary Report on the Excavations of the Antiquities Department at Kôm Abû Billô», *ASAE* 61 (1973), p. 1-26, avec pl. I-XII. Voir aussi J. Leclant, «Comptes rendus des Fouilles et Travaux ...», *Orientalia* 40 (1971), p. 227-228, §6, fig. 4-9; 42 (1973), p. 394, §4; 23 (1974), p. 173-174, §6.

[62] S. Timm, *op cit.*,IV (1988), p. 1575-1585.

[63] H.S. Bakry, «A donation stela from Busiris...», *SCO* 19-20 (1970-71), p. 336-337.

[64] Frédéric Cailliaud, *Voyage à Méroé* I, p. 289, reproduit dans *ASAE* 22 (1922), p. 50.

[65] *Description de l'Egypte. Etat moderne*, éd. impériale (1813), p. 99-100.

copier[66]. En 1859, l'Académie des Inscriptions recommandera à Mariette de la retrouver[67]. En 1923, l'inspecteur Tewfiq Boulos, dépêché par Georges Daressy ne put même pas localiser la prison du temps de Mohammed Ali[68]… Ironie du sort: à 5 km. de Menûf, deux beaux naos de la XXVI[e] dynastie avaient été exhumés, complets, parmi d'autres vestiges monumentaux, dans les années qui suivirent la vaine tentative de Cailliaud pour récupérer le bilingue ptolémaïque dégradé, mais la mémoire de cette riche découverte fut perdue à son tour.

Le Kôm el-Ahmar de Coste et Rifaud s'avère désormais avoir contenu un remarquable gisement de grosses pierres pharaoniques. Pascal Coste n'en compta pas moins de sept au pied du tell, auquel il convient d'ajouter la stèle de la XIX[e] dynastie trouvée en 1882. Nous avons là, en plein centre de la Ménûfiyah la seule localité du Prosôpite où se soient rencontrés en nombre des souvenirs vraiment parlants des anciens souverains et de l'ancienne religion indigène.

La ville aura connu un longue existence après l'Antiquité, comme le montre la masse de son tell et la superposition des habitats qui se sont succédé au long des périodes coptes et islamiques. Le tell n'a cessé de croître que le jour où un marabout – dont on aimera apprendre l'identité – y reçut sa sépulture. Un obscur village, écart de Shubra Zangi, y végétait encore au début du XIX[e] siècle, recensé, sous un nom qui n'en est pas un. Dans le passé, les habitants de l'endroit s'étaient servi des pierres pour leurs besoins: la demi-stèle de Merneptah transformée en une sorte de poutre est un cas manifeste de remploi[69]. Les enlèvements de terre ont révélé que, du côté nord, le kôm avait recouvert un groupe de pierres pharaoniques, bousculées et pour certaines mutilées, gisant *in situ* au niveau des terres arables ou un peu au-dessus. À première vue, il semble bien qu'on soit sur l'emplacement d'un temple dont les murs, faits de calcaire, ont été anéantis par les chaufourniers et dont ne restent que les éléments de pierre dure, voués à être transformés en seuils, supports, auges, meules et autres instruments. Les deux lourdes chapelles monolithes – dont on peut supposer qu'elles sont restées en place là où elles étaient lors de la suppression des temples païens – dénoteraient que nous sommes dans la zone du sanctuaire, au fond du temple. Configuration courante sur les sites de Basse Égypte et qui donne à supposer que celui-ci était une cité importante, dotée d'un temple imposant.

La ville, hélas, est anonyme pour l'instant. Nous ignorons les noms que les Égyptiens et les Grecs lui donnaient, et même le vrai nom qu'elle portait en copte, ou en arabe, puisque l'appellation de Butte Rouge n'en est pas un. Et, si temple il y avait, nous nous demandons quelles en étaient les divinités[70]. Les deux naos, sur lesquels les noms d'Amasis ont été martelés, apprennent que le sanctuaire prospérait à l'apogée de la XXVI[e] dynastie et au début de la domination perse et ils feraient conclure qu'il était consacré à Osiris, adoré sous deux de ses épiclèses. Cette attribution, cependant, n'est pas indiscutable. Jusqu'à présent, en effet, on croyait pouvoir déduire des inscriptions que Leiden IM 107, dédié à Osiris-Hemag devait provenir de Saïs (à 60 km au nord de notre Kôm el-Ahmar)[71] et que Louvre C 29 était initialement dans un temple de *Mefky* alias *Feky*, près de Térénouthis (à environ 17 km. vers l'ouest)[72]. Osiris-Hemag est en effet bien attesté à Saïs et les inscriptions de Louvre D 29 précisent qu'«Osiris de la Rive» est *«celui qui préside à Feky»*. Faudrait-il alors imaginer un transfert de temple à temple, comme il en fut pratiqué à différentes époques de l'Antiquité (de Pi-Ramsès à Tanis et Bubastis; de la première Pithom à la seconde; d'Héliopolis et autres lieux sur Alexandrie et Canope). Une telle éventualité n'est pas exclue. Toutefois, on sait que la figure de Hemag était représentée dans le panthéon d'autres villes que Saïs[73]. D'autre part, «La Rive» *(mry.t)* semble avoir été le nom d'un district proche de Mefky, mais bien distinct, ce qui est le cas du territoire où se trouve Kôm el-Ahmar[74].

[66] Cailliaud, *loc. cit.* – Paraphrase chez Michel Chauvet, *Frédéric Cailliaud. Les aventures d'un naturaliste en Egypte et au Soudan. 1815-1822* (1989), p. 138. Voir *Bernardino Drovetti. Epistolario*, n° 95, p. 122; n° 124, p. 157-158; n° 221, p. 290. – Bien que la surface de la pierre, la moitié environ de celle de la Pierre de Rosette, fût presque illisible, la trouvaille d'un autre bilingue fit rêver si vivement Young, qu'un imbroglio cocasse se produisit dans l'information des savants européens, la «Pierre de Menouf» étant confondue dans leur esprit avec deux autres bilingues, la version dégradée du Décret de Canope vue dans la mosquée de l'Emir Khoury (maintenant Louvre, C212) et le décret sacerdotal en l'honneur de Callimaque, trouvé par Rifaud à Karnak en 1818 (maintenant à Turin).

[67] *ASAE* 2 (1901), p. 116.

[68] G. Daressy, «La pierre bilingue de Menouf», *ASAE* 23 (1923), p. 49-52.

[69] Ce remploi pourrait d'ailleurs remonter à la période pharaonique, sans exclure qu'il ait été recyclé une seconde fois dans une construction médiévale ou moderne. Comparer à Tanis, une pierre de Ramsès II, découpée de même façon dans une stèle de même type que celle de Merneptah et qui était incorporée dans le propylône de Sheshonq III (*Kêmi* 13, 1954, p. 78, fig. 1-2).

[70] La stèle de Merneptah où apparaît seulement le trio national des patrons majeurs de l'État ramesside est de nul secours sur ce point.

[71] Bibliographie plus haut, note 31

[72] Bibliographie plus haut, note 44.

[73] Voir la monographie de Zecchi citée plus haut, note 44.

[74] Cf. le Rituel de Mefky, *ASAE* 16 (1916), p.224 (IV,3), 225 (VI,3), 226 (VIII, 1,12 19).

Ainsi, les indications concrètes obtenues de Coste et Rifaud ne sont pas sans aggraver nos perplexités concernant la topographie ancienne du nome Prosôpite et la localisation des villes de son ressort.

La province du Haut Delta que nous dénommons «prosôpite», en empruntant cette appellation indéchiffrable aux papyrus grecs et aux auteurs classiques est une des plus mystérieuses de la Basse Égypte. Longé sur un de ses bords par la grande branche occidentale du Nil, son noyau central devait être cerné sur les autres côtés par des cours d'eau aujourd'hui méconnaissables sur la carte. Hérodote signale que *«l'île dénommée Prosopitis»* était assez vaste pour contenir *«de nombreuses villes»*[75]. Plusieurs villes nommées dans les sources grecques d'époque gréco-romaine et les sources coptes comme situées ou situables dans les limites du nome Prosôpite semblent dûment localisées: Nikiou qui serait Kôm Manous (d'après Ptolémée et les itinéraires), Cléopâtris-*Sersena*, Terenouthis-*Terranah*, Tshoumi-*Ashmûn*, Panouf qui est devenue *Menûf*, etc; Les documents égyptiens, pour leur part, font connaître *Djekâpir*, capitale de Neith du Sud, nommée à l'époque ramesside; selon la tradition ptolémaïque, ce lieu avait pour patrons un crocodile, «Sobek-*Ka* de Rê», et un Amon archer. Depuis l'époque libyenne, ils mentionnent aussi deux villes d'Hathor, qui sont assez souvent évoquées dans les listes de déesses et de lieux saints de la géographie sacrée. Seule la position de «La Maison d'Hathor dame de Mefky» est à peu près identifiée: elle était sise vers Kôm Abû Billo (sans cependant qu'on puisse la confondre avec Térénouthis). En revanche la situation de Djekâpir est inconnue, ainsi que celle de la cité nommée «Les Murs» (*Inbw*) ou «La Maison des Murs», l'autre siège de la déesse-vache, maîtresse des désirs amoureux. Celle-ci pourrait bien être identique à l'Aphroditopolis du Prosôpite notée par Strabon[76], ainsi qu'à la ville d'Atarbéchis, qui se trouvait à l'intérieur de l'île, dans laquelle Hérodote a connu *«un sanctuaire vénéré d'Aphrodite»* et dont il évoque les bizarres fossoyeurs qui y réunissaient les ossements décharnés des bœufs.

Une occupation et un temple qui remonteraient aux temps antérieurs à l'époque hellénistique n'ont jusqu'à présent été décelés que dans deux sites de la Menûfîyah occidentale: Bendarîyah et Kôm el-Ahmar. Hypothèse pour hypothèse, on serait porté à placer Djekâpir, dans la partie septentrionale de cette zone, puisque la province primitive dite «Neith du Sud», était contiguë à la province dite «Neith du Nord», qui avait Saïs pour capitale. Bendarîyah serait un candidat plausible. Les toponymes *Onoufé* et *Panouf*, celui-ci passé sous la forme *Menûf*, pouvant être raisonnablement rapprochés des toponymes égyptiens *Inbw*, «Les Murs» *et Punubu* «La Maison de l'Or»[77],on serait tenté de chercher l'emplacement initial de cette ville d'Hathor vers Menûf et vers notre Kôm el-Ahmar, qu'on supposerait un sanctuaire périphérique abritant le culte d'Osiris. Mais au point où nous en sommes, avouons que ces spéculations philologiques auraient besoin d'être étayées par une meilleure connaissance de ces sites. La chance peut advenir que des pierres recyclées encore accessibles offrent quelques témoins épigraphiques et, de toute façon, en dépit de l'intense développement de la prospère Menûfîyah, il reste quelqu'espoir de pouvoir, ici comme ailleurs dans la Basse et la Moyenne Égypte, collecter quelques traces de l'histoire des établissements à partir des récoltes céramologiques de surface, voire d'atteindre par des sondages sous les champs les niveaux d'occupation anciens.

Entre le VIII$^e$ siècle et la fin du V$^e$ siècle, trois lignées de princes prirent l'une après l'autre, le contrôle de tout l'ouest de la Basse Égypte. Ce royaume des Saïtes et des Libyens affirma obstinément son autonomie contre les pharaons venus de l'étranger, les Éthiopiens d'abord, puis les Perses, et réussit par trois fois à donner une dynastie au pays tout entier (les XXIII$^e$, XXVI$^e$ et XXIX$^e$ dynasties). Ce sont ces rois de l'Ouest qui, maîtres des deux bouches occidentales du Nil, la Canopique et la Bolbitine, associèrent les Grecs, marchands et soldats, aux intérêts de la monarchie égyptienne. La région prosôpite, constituait la pointe avancée de leur royaume, le départ de leur marche en direction d'Athribis et de Memphis, carrefours stratégiques et hauts lieux de pouvoir. C'était aussi la frontière extrême de leur domaine patrimonial. Autour de ~457, Inaros le Libyen et ses alliés de la confédération athénienne, après leur échec devant Memphis, se replièrent *«dans l'ile de Prosôpitis»* où ils bloquèrent longtemps la contre-attaque des Perses, en une résistance héroïque[78]… Le Prosôpite eut tout de même sa place dans l'histoire avant l'époque hellénistique et la Menûfîyah ne saurait être abandonnée par les égyptologues.

[75] Hérodote II 41, cf. aussi II, 165 et Thucydide, I, 109. – La périphérie de l'île aurait mesuré 9 schènes, soit 95,850 km ou 47,925 km, Hérodote se référant à deux types de schènes différents.

[76] *Géographie* XVII.1.20.

[77] *Revue d'Assyriologie* 46 (1952), p. 212-213.

[78] Thucydide I, 109.

Publications




Les
PUBLICATIONS
de
l'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE

## Périodiques

Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale
Bulletin de Liaison du Groupe International d'Étude de la Céramique Égyptienne

## Monographies
Série des Voyageurs Occidentaux en Égypte

sont en vente

A Paris, au SEVPO (vente directe), 2 rue Paul Hervieu, Paris XVe (métro Javel); (vente par correspondance) 27-39 rue de la Convention, 75732 Paris, Cedex 15.
Au Caire, à l'IFAO, 37, rue El-Cheikh Aly Youssef (Mounira). B.P. Qasr el Aïny 11562 Le Caire R.A.E. Possibilité de commande par correspondance ou de «Standing-order».

* * *

Catalogue gratuit sur demande